PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

ANNÉE MARS 1947 N° 3

MAR 24 1947

REVUE DE PARIS

HENRI MONDOR : Paul Valéry et " A rebours "

MARCEL ACHARD : Les Sourires inutiles

★ ★ ★ Journal d'un Condamné à Mort

MARC CHADOURNE : La Clé perdue

MARCEL THIRY : Le Neutralisme belge

KATHERINE-ANNE PORTER : Le Vin de Midi

ED. GISCARD D'ESTAING : Économies et Économie

PIERRE BELPERRON : L'Esclavage aux États-Unis avant la Guerre de Sécession

DENISE BOURDET : Images de Paris

PIERRE GAXOTTE : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 60 FRS - NOUVEAU PRIX : 57 FRS

SOMMAIRE

		Pages
HENRI MONDOR	Paul Valéry et " A rebours "	3
MARCEL ACHARD	Les Sourires inutiles.	19
★ ★ ★	Journal d'un Condamné à Mort	37
MARC CHADOURNE	La Clé perdue	49
MARCEL THIRY	Le Neutralisme belge	82
KATHERINE-ANNE PORTER	Le Vin de Midi.	96
ED. GISCARD D'ESTAING	Économies et Économie	133
PIERRE BELPERRON	L'Esclavage aux États-Unis avant la Guerre de Sécession.	140
DENISE BOURDET	Images de Paris	154
PIERRE GAXOTTE	Les Livres d'Histoire	162
	Chronique bibliographique	

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

L'auteur de l'étude " EN INDOCHINE AVEC LA LÉGION " n'ayant pu nous faire parvenir en temps utile la seconde partie de son article, nous devons ajourner au prochain numéro la suite de cette publication.

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LE RASSEMBLEMENT DE LA TERRE

par **Paul CLAUDEL**

de l'Académie Française

JOHANN MENDEL

par

Jean Rostand

LE MARIAGE DU CARDINAL DE LORRAINE

par le Duc de la Force

de l'Académie Française

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 570 francs

Six mois, 285 francs

Étranger. Demi tarif postal : Un an, 630 francs; six mois, 315 francs

Plein tarif postal : Un an, 690 francs; six mois, 345 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)

Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.

Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris *1947*

PAUL VALÉRY ET " A REBOURS "

Au dire de J.-K. Huysmans, les naturalistes estimaient que le chef-d'œuvre, le « parangon » de l'école, n'était point *L'Assommoir* ou quelque autre livre de Zola, mais *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. « Ce roman, ajoutait l'auteur d'*A Rebours*, était, pour nous tous, « des soirées de Médan », « une véritable Bible ». Huysmans a-t-il su lui-même que Paul Valéry, à vingt ans, disait d'*A Rebours*[1] avec semblables vocabulaire et conviction : « C'est ma Bible »?

1. Dans *A Rebours*, on s'en souvient, Huysmans évoque l'aventure du duc Jean des Esseintes, qui s'organise à Fontenay-aux-Roses une « thébaïde raffinée », où il crée des « ameublements fastueusement étranges » et ne « laisse pénétrer qu'une lumière feinte ». La salle à manger ressemble à « la cabine d'un navire ». Dans la bibliothèque, on trouve les « auteurs latins de la décadence » et de « singuliers ouvrages de la littérature anglo-saxonne ». Une pièce voisine rassemble la collection de pierres précieuses, « l'orgue à liqueurs » et quelques tableaux de Gustave Moreau qui ravissent des Esseintes « en de longs transports ». Ailleurs, cet esthète amateur de jouissances singulières entasse des fleurs qui paraissent artificielles ou évoquent des plaies syphilitiques. Quand il cherche l'extase par le parfum, des Esseintes organise des vaporisations si compliquées et si puissantes qu'il réussit à se détraquer le système nerveux. Bref, en organisant ses sensations et ses lectures, en faisant de la nuit le jour et *vice versa*, cet amateur réussit à transformer sa vie en une suite savante d'hallucinations et de cauchemars. Sa raison et sa santé finissent, à ce jeu, par être si gravement compromises, que des Esseintes parvient aux limites de la folie et de l'épuisement et doit renoncer à son existence de cloîtré. *A Rebours* parut en 1884 et exerça une influence profonde dans certains milieux de France et d'Angleterre. Dans un texte publié par la *Revue de Paris* le 1er mars 1923, Robert de Montesquiou soutient que *A Rebours* a été inspiré à Huysmans par une description que Mallarmé lui avait faite des salons et chambres que lui-même, Montesquiou, avait aménagés dans l'hôtel paternel. [N.D.L.R.]

Si J.-K. Huysmans a ignoré quelques-uns des plus flatteurs enthousiasmes provoqués par son livre de 1884, il y eut, par contre, pour le faire juge du bruit, du scandale, de l'incompréhension qui accueillirent l'ouvrage, vingt critiques exaspérés et leurs textes justement ou injustement éphémères. En revanche, pour s'épargner le découragement et se délecter d'un succès essentiel, il avait en mains l'admirable lettre de Stéphane Mallarmé. Puisque ces pages ont eu, il y a plusieurs années, l'injure ou l'honneur des vitrines publiques, on n'en doit plus ignorer le texte complet.

89, rue de Rome.

Mon cher Huysmans,

Le voici, ce livre unique, qui devait être fait — l'est-il bien, par vous! — cela à nul autre moment littéraire que maintenant!

Vraiment, fermé comme je le vois sur ma table, alors que se recueille, sous le regard, tout le trésor de ses savoirs, je ne le conçois pas autre ; vous savez, à cette heure de rêverie qui suit la lecture, quand un livre différent, presque toujours, se substitue, même à celui qu'on admire. Non! c'est cela, rien n'y manque, parfums, musique, liqueurs et les livres vieux ou presque futurs ; et ces fleurs! vision absolue de tout ce que peut, à un individu placé devant la jouissance barbare ou moderne, ouvrir de paradis la sensation seule. L'admirable en tout ceci, et la force de votre œuvre (qu'on criera d'imagination démente, etc.) c'est qu'il n'y a pas un atome de fantaisie : vous êtes arrivé, dans cette dégustation affinée de toute essence, à vous montrer plus strictement documentaire qu'aucun, et à n'user que de faits ou de rapports réels, existant au même point que les grossiers ; subtils et voulant l'œil d'un prince, voilà tout. Mais auxquels, jouir exigeant qu'on dépouille de plus en plus son plaisir, aboutira, certainement, quiconque est intense et délicat. On ira là même et pas plus loin et pas autrement ; s'arrêtant au point constaté par vous. Ainsi, votre ouvrage prend, à l'esprit, un aspect effrayant ; posant quelque chose de définitif.

Quand j'aurai le plaisir de vous voir, et cela, il le faut — comme nous causerons de tout, chapitre par chapitre, dans ce récit où, sauf le voyage à Londres, qui le crève par la brutalité de l'aventure immédiate, tout le passé n'effleure que sublimé par le souvenir le héros solitaire ; pour se terminer par l'éclat du départ de Fontenay, tragique plus qu'une disparition dans la Mort, cette rentrée de des Esseintes dans le monde énorme où lui seul n'a pas une place. Il n'y a rien pour lui, rien, au delà de cette phase étudiée de la jeunesse, pis que rien : on s'arrête et cesse de lire ; on ne veut pas savoir, tant on craindrait de ne trouver de pitié adéquate au malheur de ce poignant artificiel.

N'est-ce pas une sublime finale de Conte?

Ce que je ne peux attendre, c'est, non de vous remercier (parce que vous n'avez pas parlé pour me faire plaisir), mais de me dire simplement et profondément heureux, que mon nom, comme chez soi et à propos, dans ce beau

livre (arrière-salle de votre esprit) circule, hôte paré de quelles enorgueillissantes robes tissées de la sympathie d'art la plus exquise ! Je ne crois qu'à deux sensations de gloire, presque également chimériques, celle apprise du délire d'un peuple à qui l'on pourrait, par des moyens d'art, façonner une idole nouvelle : l'autre de se voir, lecteur d'un livre exceptionnellement aimé, soi-même apparaître du fond des pages, où l'on était, à son insu et par une volonté de l'auteur. Vous m'avez fait connaître celle-ci, ma foi ! jusqu'au délice.

Au revoir. Je ris en pensant à ceux qui croient tout connaître d'à présent, et qui n'ont jamais songé à rien de ce que contient ce manuel extraordinaire, A Rebours. *Quelle surprise pour les simples romanciers, et comme ils vont ouvrir des yeux !*

Votre main, mon cher ami,

Stéphane MALLARMÉ.

Des Esseintes resta quelque temps, entre Mallarmé et Huysmans, un trait d'union. En janvier 1885, le remerciement pour un poème aussitôt remarqué arriva à Mallarmé : « Que je vous envoie au moins une bonne poignée de main pour ce délicieux et artificiel voyage qui manque dans *A Rebours*, mais que vous avez si terriblement guilloché, dans *La Revue Indépendante*, pour des Esseintes... [1] » Dans la même lettre, un peu plus loin, ces lignes : « Hennequin, par qui j'ai des nouvelles, me dit que vous allez faire paraître quatre livres. Ah! ce ne serait pas trop tôt vraiment que des Esseintes pût se tonifier par quelques suggestives lectures dans ce temps de démocratique prose! »

Il semble, d'après nos documents, que le héros du livre ait été imaginé avant toute rencontre de Huysmans et Mallarmé. Mais celui-ci, le plan du romancier une fois connu, communiqua-t-il à l'écrivain qui peignait son héros, quelques couleurs et quelques traits empruntés à la vie imperturbable du comte de Montesquiou-Fezensac? Les uns l'ont cru, d'autres l'ont contesté. Les premiers ont rapproché des complets bleus de lin ou vert désespéré, assortis par le comte à la couleurs du jour ou à celle de son humeur, les costumes de velours blanc, les gilets d'orfroi, les bouquets de Parme, les chemises échancrées de des Esseintes. Montesquiou a envisagé lui-même, avec quelque complaisance, l'intervention toute innocente, en ces préparatifs, du poète qu'il aimait : « Mallarmé, qui ne pouvait que ressentir, avec une très vive intensité, la représentation oculaire en présence de laquelle je le plaçais à l'improviste... sortit de chez moi dans un état d'exaltation froide... Ce fut donc de très admirative, très sympathique et très sincère bonne foi, je n'en doute pas, qu'il fit, de la chose, à Huysmans, un récit... indistinct et sommaire. »

1. *Prose.* Pour des Esseintes, le poème de Stéphane Mallarmé, avait paru dans *La Revue Indépendante* en janvier 1885.

L'auteur d'*A Rebours*, vingt ans après l'éclatante apparition de son livre, n'avait pas oublié les injures que celui-ci lui avait values, ni les menaces et les animosités prolongées. « *A Rebours* tombait ainsi qu'un aérolithe dans le champ de foire littéraire, et ce fut une stupeur et une colère, la presse se désordonna ; jamais elle ne divagua en tant d'articles. »

Parmi les critiques très écoutés, l'un disait le livre baroque et effrayant, l'autre en trouvait l'originalité monstrueuse. En réalité, dans cet ouvrage dit inattendu, quelques jeunes intellectuels triés avaient trouvé ce qu'attendait précisément leur esthétisme ou leur élégante inquiétude.

Tout décoré d'un dandysme, d'un goût de l'artifice, venus évidemment de Baudelaire, et d'un pessimisme formulé par Schopenhauer et traduit en France, un an avant *A Rebours*, par Cantacuzène, le personnage Jean Floressas des Esseintes, héros du livre, était un Folantin autrement raffiné et cultivé. Plus fortuné aussi, mais pervers avec mélancolie. Il avait adopté deux maximes favorites : l'une, faite avec le titre d'un conte de Poe, « N'importe où hors du monde » l'incitait à l'évasion délibérée mais difficile ; l'autre, simple aphorisme du pessimiste allemand, le ramenait à ses préférences de sédentaire et les parait de justification philosophique : « La société est de telle qualité que celui qui la troque contre la solitude fait un bon marché. »

L'admiration extraordinaire de Paul Valéry pour la réussite d'*A Rebours*, éclata dans les vacances d'été de 1889. Dès qu'il eut lu l'exemplaire qu'il avait emprunté à certaine bibliothèque d'étudiants de Montpellier, cette admiration s'exprima tout de suite et sans restriction ; d'abord non loin de lui, pour son camarade Albert Dugrip : « Huysmans est celui dont mon âme s'accommode le mieux. J'en suis toujours à relire *A Rebours*, c'est ma Bible et mon livre de chevet. Rien n'a été écrit de plus fort ces derniers vingt ans. C'est un des rares ouvrages qui créent un style, un type, presque un art nouveau. Des Esseintes est assez dépravé dans ses sens, et assez mystique pour me séduire, et j'envie sans cesse son long repos dans les raffinements solitaires et dans les prestiges de l'esprit. A-t-il une patrie ? Est-il républicain ou autre chose ? »

Que pouvait saisir de soi ou trouver d'attirant le lucide lecteur Paul Valéry dans cet esprit « pointu, chantourné, énervé, douloureux de partout », dans ce caractère « rebelle aux conseils, pointilleux, fureteur, porté aux controverses », enfin dans cette « créature faible, ployée, sans souffle » ?

Non seulement les innocents penchants et les curiosités d'une âme à peine adulte mais précoce étaient consacrés par l'étrange livre, mais quelque misanthropie, plus souriante chez le disciple et non moins profonde, se trouva brusquement flattée par cette lecture.

L'écrivain débutant choisissait, par surcroît, dans l'inépuisable somme que constituait l'ouvrage, des directives ou des confirmations entraînantes. Ce que J.-K. Huysmans, par exemple, avait dit du poème en prose était si distinctement ce qu'un jeune orgueil de poète en préférait

entendre que, sans retard, un mois à peine après la lecture enchanteresse, Paul Valéry dédiait à l'auteur admiré une page inédite dont il voulut bien nous communiquer le texte précieux il y a trois ou quatre ans.

Des poèmes en prose d'Aloysius Bertrand, de Baudelaire et de Mallarmé l'auteur d'*A Rebours* avait écrit qu'ils étaient « une communion de pensée. Entre un magique écrivain et un idéal lecteur, une collaboration spirituelle consentie entre dix personnes supérieures éparses dans l'univers, une délectation offerte aux délicats, accessible à eux seuls ». L'étudiant de Montpellier s'éprenait aisément de l'aristocratie d'un idéal si semblable à celui de ses rêveries favorites ; mais J.-K. Huysmans ne s'était pas évadé du naturalisme autant qu'il le croyait ; sa première et brève influence sur l'admirateur nouveau en gardait traces. Par contre, l'une des déclarations hautaines de Baudelaire semblait autant faite pour Valéry que pour Huysmans : « Je trouve inutile et fastidieux de représenter ce qui est. Parce que rien de ce qui est ne me satisfait, la nature est laide et je préfère les monstres de ma fantaisie à la trivialité positive. » Voici, inspiré à Paul Valéry en septembre 1889, le poème en prose où s'était glissée, en outre, avec l'évocation des « rêves indistincts », une réminiscence ou une prémonition d'Arthur Rimbaud [1]. Rappelons que l'auteur avait dix-huit ans.

Septembre 1889.

A J.-K. H.

LES VIEILLES RUELLES

Relents noirs, souffles épais chargés des glaciales senteurs des caves, sommes lourds des vieilles ruelles, en moi vous faites germer des rêves indistincts.

Au sortir des places populeuses, où grouille la vie, où éclate l'odeur de ce qu'on mange, où les cuivres étincellent des vases de cuisine, où l'eau chante dans les bassins, j'aime vos ténèbres humides, les grands murs noirs percés de larges fenêtres plus noires, les torsions épineuses des grilles rouillées où les araignées tendent aux vents leurs voiles bleus, leurs voiles gris...

... Des chats inquiétants sont tapis dans l'ombre, d'autres filent et miaulent.

A des tournants un coin bleu de ciel, et le soleil jette une poignée de pistoles d'or clair sur une dalle. Les maisons sont aveugles et sourdes ; sur les pans de murailles des végétations maladives descendent des tuiles roussies ; çà et là les façades ont des exostoses, des gangrènes, des chancres qui gonflent les poutres, enflent les plâtres, effritent les pierres refouillées... Et sur tout flotte l'immense abandon. Là des bêtes incertaines rampent, rongent et pourrissent.

... Et tout ce désespoir muet, et cette victoire du champignon, du rat, du scorpion, de la Mort et de la Ruine fait songer à des crimes oubliés, finis dans ces boyaux de maçonnerie, à des hommes attirés la Nuit... à des baquets

1. C'est André Gide, au cours d'un voyage à Montpellier, en l'automne 1890, qui fit connaître Arthur Rimbaud à Paul Valéry, en lui lisant notamment et lui donnant à recopier *Les chercheuses de poux*.

d'entrailles avalés par des porcs, à des juiveries infâmes, et chaque porte semble masquer un mystère et chaque pavé semble suer du vieux sang gâté, et les chats exaspérés qui hurlent et les ricanements inquiets d'invisibles poules évoquent des massacres de petits enfants, une lumière fauve faisant luire un acier tremblotant, jouant dans une cour obscure sur des chairs jaunes et exsangues, et sur d'horribles écarlates entrevues !...

Dès le début d'une fiévreuse et brillante correspondance, Paul Valéry, à plusieurs reprises, avait conté à Pierre Louys sa découverte récente d'une « Bible ». Le vif Parisien répondait en disputant et vantait volontiers Jules de Goncourt au détriment de Huysmans. En fait de livre de chevet, il n'était pas d'accord avec son ami et le gourmandait avec soin : « Pourquoi changez-vous de Bible ? Comment avec vos idées ne lisez-vous pas tous les jours, je dis tous les jours, des versets de *l'Ecclésiaste*, d'Isaïe ou de saint Jean, dans une traduction exacte, c'est-à-dire protestante ? » Paul Valéry tenait bon, appelait Huysmans le romancier unique :

« Me revoici encore une fois, écrivait-il en juillet 1890, à Pierre Louys, chez moi, devant le vieux bureau enseveli sous les papiers et les bouquins, alangui, fatigué, savourant le calme dimanche provincial, et sans penser, et écoutant les carillons de la cathédrale, et les hirondelles tumultueuses de mon jardin... En vain je voulais travailler ; je n'ai pu. J'ai ouvert *A Rebours*, puis j'ai relu Morella et Ligexa et ma tristesse s'est accrue — ma tristesse imprécise et sans cause. Alors je me suis décidé à bavarder un peu avec vous, consolateur. »

Bien des chapitres du livre de J.-K. Huysmans plaisaient particulièrement au nouveau bachelier : le dégoût des paysages, les auteurs de la décadence latine, la *Salomé* de Gustave Moreau, le voyage fictif à Londres, le vif panorama de la littérature française contemporaine...

Déjà, Paul Valéry, regardant sur une table chronomètres, boussoles, sextants, compas, jumelles et cartes éparses, eût pu, comme le personnage blasé et las du livre de Huysmans, se livrer, dans l'immobilité, à de vastes explorations imaginaires du monde et, par vocation de répugnance, s'en contenter. Telle phrase du livre ne semblait-elle pas écrite pour l'humeur sinon pour le goût du précoce désabusé. N'annonçait-elle pas quelques-unes de ses exclamations futures les plus familières ? « La nature a fait son temps ; elle a définitivement lassé, par la dégoûtante uniformité de ses paysages et de ses ciels, l'attentive patience des raffinés. Au fond, quelle platitude de spécialiste confiné dans sa partie, quelle petitesse de boutiquière tenant tel article à l'exclusion de tout autre, quel monotone magasin de prairies et d'arbres, quelle banale agence de montagnes et de mers ! »

Il est facile et légitime d'imaginer le dandysme débutant d'un provincial se laissant éblouir par la liste des reflets savants que des Esseintes préparait, avec des pierres précieuses, pour la cuirasse glacée d'or de

sa tortue. Quelle érudition déconcertante, en cet auteur, ou quel étalage de bizarreries, et quel goût de l'insolite lui permettaient de pouvoir opposer, aux monotones usages du brillant, de l'émeraude, du rubis et de l'améthyste, les feux plus rares du saphir et surtout les verts nuancés des chrysobéryls, des péridots, des olivines, des almadines, des ouwarites et les « lueurs vitreuses et morbides » d'yeux de Chat de Ceylan, de cymophanes et de saphirines ?

Il est plus difficile, au curieux de sa curiosité, de sonder l'âme du lecteur pudique de Montpellier, lorsqu'il s'arrêtait aux chapitres où des Esseintes énumère, avec un cynisme tout littéraire sans doute, quelques passions assez compliquées ou les dégoûts loquaces d'un valétudinaire un peu poussif.

Que pouvait penser de quelques comparses du « poignant artificiel » le tendre inexpérimenté ? Par exemple de miss Mania, acrobate de cirque aux muscles d'acier, qui prodiguait à l'amant imaginaire, au lieu des brusqueries athlétiques escomptées, de purs effarements et des retenues puritaines ? Et que dire de la petite ventriloque de café-concert, sèche, brune, aux cheveux plaqués et divisés comme ceux d'un garçon ? Des Esseintes, à la lueur d'un tison, aimait à faire lire, par celle-ci, le dialogue de la Chimère et du Sphinx, dans *La Tentation de saint Antoine*. En voluptueux surtout cérébral, plus épris de rhétorique et d'images que de prouesses authentiques, des Esseintes frémissait indiscrètement quand il entendait la solennelle et magique phrase prononcée par le baryton imprévu que pouvait être, à son service, la courte ventriloque de foire : « Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inéprouvés. »

En ses étirements déclinants, le personnage de Huysmans défaillait aussi près d'un jeune collégien de l'avenue de Latour-Maubourg, pauvrement vêtu « d'un petit veston de cheviote lui étreignant les hanches, dépassant à peine la chute des reins, d'une culotte noire, collante, d'un col rabattu, échancré sur une cravate bouffante bleu foncé ».

Comment le jeune intellectuel conquis par l'auteur entendait-il cet « opiniâtre désir d'échapper aux vulgarités du monde, de s'abîmer, loin des usages vénérés, dans d'originales extases » ? Son maître parisien avait décidément d'étranges relations ; notamment cette imperturbable amie, qui « n'éprouvait, en somme, une délicieuse et accablante extase, que lorsqu'on lui ratissait la tête avec un peigne ou qu'elle pouvait humer, au milieu des caresses, l'odeur de la suie, du plâtre des maisons en construction par les temps de pluie, ou de la poussière mouchetée par de grosses gouttes d'orage, pendant l'été ».

Plutôt que des développements d'une corruption laborieuse, la Bible de Paul Valéry était faite, dans le livre en question, de ces chapitres de littérature où Huysmans, alourdi d'une profusion extravagante d'adjectifs, avait énoncé ses violents jugements et proclamé ses justes admira-

tions. Le bachelier qui s'extasiait ne pouvait pas savoir que la source du brillant discours sur la littérature du moyen âge était, à peu de chose près, la traduction, parue en 1883, d'un livre de l'Allemand Ebert. Qu'importait, d'ailleurs, la part d'imitation chez celui dont le héros, avec désinvolture, accusait Virgile d'avoir pris l'essentiel du deuxième chant de l'*Enéide* dans un poème de Misandre et qui trouvait que les bergers du poète de Mantoue « lavés et pomponnés, se déchargeaient, à tour de rôle, sur la tête, de pleins pots de vers sentencieux et glacés »?

Le goût longtemps fidèle qu'on a connu à Paul Valéry pour Pétrone et Apulée a-t-il daté de son enivrante lecture d'*A Rebours* et de ce que son auteur avait emprunté au *Satyricon?*

Les pages sur Baudelaire et sur Mallarmé furent, pour lui, de bien plus grande importance.

Presque tout ce qui concernait l'auteur des *Fleurs du Mal* séduisait son esprit naturellement profond et aussi sa lassitude prématurée. Même ces lignes, où quelques mots semblent siens : « A une époque où la littérature attribuait presque exclusivement la douleur de vivre aux malchances d'un amour méconnu ou aux jalousies de l'adultère, il avait négligé ces maladies infantiles et sondé ces plaies plus incurables, plus vivaces, plus profondes, qui sont creusées par la satiété, la désillusion, le mépris, dans les âmes en ruine que le présent torture, que le passé répugne, que l'amour effraye et désespère. »

A Rebours n'influait pas tant sur lui qu'il ne lui révélait ses tendances natives. Quelques-uns des dégoûts de des Esseintes ne lui étaient déjà pas étrangers. Rarement aussi jeune méditatif sut mieux s'attacher à corriger un désespoir moins douteux par une originalité plus affinée.

En termes particulièrement révérents, l'auteur d'*A Rebours* glorifiait un poète inconnu de son lecteur. Le portrait qu'en donnait Huysmans détachait adroitement cet auteur contemporain et l'exigeant des Esseintes donnait, à cet esprit elliptique, une adhésion si confiante, que la découverte, en ce livre, de Stéphane Mallarmé, devint aussitôt pour Paul Valéry une incomparable aventure. « Une âme haute ne pouvait se refuser à adopter ce poète qui, dans un siècle de suffrage universel, et dans un temps de lucre, vivait à l'écart des lettres, abrité de la sottise environnante par son dédain, se complaisant, loin du monde, aux surprises de l'intellect, aux visions de sa cervelle, raffinant sur des pensées déjà spécieuses, les greffant de finesses byzantines, les perpétuant en des déductions légèrement indiquées que reliait à peine un imperceptible fil. »

Instruit par Huysmans des intentions si nobles de ce solitaire, il ne restait au novice qu'à vérifier ce qu'il aimait des procédés, des moyens de l'artiste. Huysmans ne les précisait que peu :

Ces idées nattées et précieuses, il les nouait avec une langue adhésive, solitaire et secrète, pleine de rétractions de phrases, de tournures elliptiques, d'audacieux tropes.

Percevant les analogies les plus lointaines, il désignait souvent d'un terme donnant à la fois, par un effet de similitude, la forme, le parfum, la couleur, la qualité, l'éclat, l'objet ou l'être auquel il eût fallu accoler de nombreuses et de différentes épithètes pour en dégager toutes les faces, toutes les nuances, s'il avait été simplement indiqué par un nom technique. Il parvenait ainsi à abolir l'énoncé de la comparaison qui s'établissait, toute seule, dans l'esprit du lecteur, par l'analogie, dès qu'il avait pénétré le symbole, et il se dispensait d'éparpiller l'attention sur chacune des qualités qu'auraient pu présenter, un à un, les adjectifs placés à la queue leu leu, la concentrait sur un seul mot, sur un tout, produisant, comme pour un tableau par exemple, un aspect unique et complet, un ensemble.

Cela devenait une littérature condensée, un coulis essentiel, un sublimé d'art...

Sept ou huit vers d'*Hérodiade* cités, dans son livre, par Huysmans s'étaient aussitôt imposés à la mémoire de Paul Valéry et lui étaient devenus, pour longtemps, récitation et leçon électives et sûr enlèvement de l'âme. Se murmurer ce court monologue l'enivrait immanquablement et le thème de *Narcisse*, peut-être, s'insinua en son esprit grâce à ces mêmes vers.

...O miroir!
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée,
Que de fois, et pendant les heures, désolée
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au livre profond,
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine!
Mais, horreur! des soirs, dans ta sévère fontaine
J'ai de mon rêve épars connu la nudité!

Un an après la première lecture d'*A Rebours*, l'impression, sur le jeune poète peu enclin, dès cette époque, aux admirations entières, restait aussi forte que le premier jour. Tant de pessimisme, en ce livre, ne lui semblait ni trop artificiel, ni périlleux. Le dandysme, lui-même, à la surface duquel des excentricités, des blasphèmes et quelques perversions saugrenues rivalisaient, n'avait rebuté ni son jugement ni sa sensibilité. Sans faire siens les aphorismes ricanants de Baudelaire chers à des Esseintes et les intermittences d'un cœur mis à nu, il n'en excluait pas l'envoûtement : « Le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné » lui semblaient des principes un peu sommaires ; mais le devoir, pour le dandy, de « vivre et dormir devant un miroir » le ramenait facilement à un Narcisse dont il ne devait plus se séparer. Quant à la solitude, « loi de tous les esprits supérieurs », il ne sentait que trop, déjà, la part qu'il lui devrait toujours faire.

Son ami Pierre Louys, influencé peut-être aussi par des Esseintes, mais moins prompt à s'en féliciter ou à le reconnaître, alla s'enfermer à la Grande-Chartreuse pour quelques jours. Une semblable envie d'entière solitude, d'extase et d'apprentissage monastique, décrite avec art, dans les *Cahiers d'André Walter* de son cher André Gide, avait-elle orienté la décision de Pierre Louys ou lui montrait-elle l'action de Huysmans sur ses meilleurs amis?

Je voudrais à vingt et un ans, à l'âge où la passion se déchaîne, avait écrit Gide, la dompter par un labeur forcené et grisant. Je voudrais, tandis que les autres courent les plaisirs, les fêtes et les débauches faciles, goûter les voluptés farouches de la vie monastique. Seul, absolument seul, ou peut-être entouré de quelques blancs Chartreux, de quelques ascètes; retiré dans une agreste Chartreuse, en pleine campagne, dans un pays sublime et sévère. Je voudrais une cellule nue : coucher sur une planche, un oreiller de crin sous la tête; auprès, un prie-Dieu, simple, énorme; sur le support, la Bible, toujours ouverte : au-dessus, une lampe toujours allumée; et dans l'insomnie, trouver des extases violentes, éperdûment penché sur un verset, dans la nuit enveloppante, effrayante. Aucun bruit, que peut-être parfois les grandes clameurs des montagnes, les voix lugubres des glaciers, ou les cantiques de minuit chantés sur une seule note par des Chartreux qui veillent...

Le fantassin qu'était alors Paul Valéry croyait discerner, chez son camarade Louys, l'influence essentielle et la lui précisait, le 14 septembre 1890 : « Que je vous envie votre retraite et les résolutions de fer que vous y avez puisées! Votre lettre exhale l'arome secret d'*A Rebours* que vous venez de boire longuement. Quel livre! Quel Faust plus exaspéré, plus malade, plus tordu et sans rémission et sans anges de la fin! Mais avec la rare et subtile consolation du songe du paradis artificiel cherché dans les agaceries des sens ou dans les bouquets exquis de Mallarmé, etc. »

Cette admiration de Paul Valéry pour Huysmans semblait rendre ombrageux Pierre Louys, qui répondit par une très longue lettre; document inédit trois fois savoureux. D'abord, on y lit, non sans émotion, le premier long fragment d'*Hérodiade* que Paul Valéry eût eu sous les yeux. Puis, une critique alerte et copieuse d'*A Rebours* se fait entendre avec vivacité. Enfin, la lettre renseigne sur la verve, l'intelligence, l'espièglerie combattive des meilleurs moments de Louys.

1890/22 septembre.

Mon cher ami,

Oui, c'est pour moi, pour moi que je fleuris, déserte!
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés, gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous, pierres où mes yeux comme de purs bijoux
Empruntent leur clarté mystérieuse, et vous
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale et sa massive allure!
Quant à toi, femme née en des siècles malins
Pour la méchanceté des antres sibyllins,
Qui parles d'un mortel! selon qui, des calices
De mes robes, arome aux farouches délices,
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,
Prophétise que si le tiède azur d'été,
Vers lui nativement la femme se dévoile,
Me vois dans ma pudeur grelottante d'étoile,
Je meurs!
J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
Invidé sentir en la chair inutile
Le froid scintillement de ta pâle clarté,
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,

Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle !
Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,
Mon rêve montera vers toi ; telle déjà
Rare limpidité d'un cœur qui la songea,
Je me crois seule en ma monotone patrie
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
D'un miroir qui reflète en son calme dormant
Hérodiade au clair regard de diamant...

Si je commençais toutes mes lettres par de pareils vers, je pense que vous me pardonneriez, mon cher ami, de ne point répondre à vos sonnets par mes ennéades, et par mes rythmes à vos teintes. C'est le plus beau et le plus long morceau de cette Hérodiade *mallarméenne que vous ne connaissez pas, dites-vous. Les vers que cite Huysmans ne le valent pas, car celui-ci joint la grandeur de l'idée à la magie des mots.*

Je vous ai promis de vous dire ce que je pensais de « votre Bible ». Dût votre amitié m'en vouloir, je le ferai, car ce sujet vous tient à cœur et je ne puis continuer sur lui le silence plus longtemps.

Quand j'ai quitté la Grande-Chartreuse, j'en avais lu, savouré, médité les quatre-vingt-dix premières pages, et je ne sais si jamais livre m'enthousiasma comme A Rebours... *jusque-là. Mais les deux cents dernières sont, à mon sens, si mauvaises, que je me suis pris à me demander si je n'avais pas été victime d'une illusion en lisant le début, et si je n'avais pas inventé des beautés inexistantes. Huysmans a commis la même faute que Chateaubriand : il a regardé comme une folie individuelle et toute d'exception une évolution naturelle de l'âme moderne. Et de même qu'il sort de René qu'un esprit ainsi bouleversé par le spectacle de la nature est en dehors des conditions humaines, destiné aux passions bâtardes et aux amours monstrueuses, de même des Esseintes semble amené à la folie de l'artificiel par un caractère qui,* au début, *n'était envahi que par la folie de l'art, légèrement déviée et affinée.*

De là, quand on lit le volume, ce désir constamment renouvelé de corriger *des Esseintes pour lui enlever tout ce qui est du pur roman, tout ce qui boursoufle* le type *au profit de* l'individu, *en un mot tout ce qui est déduction, tout ce que Huysmans n'a pas observé mais deviné.*

Que de fautes dans ce portrait ! Que de souvenirs des soirées de Médan, lourdement étalés sur cette âme délicate et féminine. Après la description de l'ameublement qui me ravissait à la Chartreuse et qui reste encore, en dépit de ses allures de catalogue, la parure vraiment originale de l'œuvre, et aussi par un singulier effet de miroir la meilleure analyse de des Esseintes et de son esprit, que vient faire, je vous prie, la salle à manger ? N'y a-t-il pas là confusion absolue de deux caractères inconciliables, et n'est-ce pas impossible que des Esseintes, dans sa soif de solitude et d'immobilité, fasse faire intrusion dans sa demeure à ce perpétuel souvenir de bruit et de mouvement et de tout ce que la bourgeoisie commerçante et voyageuse a de plus attristant ?

Quant au choix des couleurs et des pierres précieuses, je pense que vous ne vous êtes pas laissé prendre à cet étalage de facile érudition. Tout cela est copié tranche par tranche dans les très nombreux ouvrages techniques donnés en prix ou comme livres de classe dans les écoles d'art industriel de la Ville. Et l'étrange, c'est qu'il n'ait pas su en tirer encore de plus fulgurantes images et des incendies plus flamboyants. Mais tout cela rentre dans les quatre-vingt-dix pages que j'admets très volontiers et je n'en dirai pas plus de mal.

Ce que je condamnerai sans réserve, par exemple, pour avoir été écrit au hasard et à côté, ce sont les scènes de mœurs et les analyses littéraires.

Les scènes de mœurs sont d'une naïveté, d'une candeur, que Zola lui-même, le doux innocent qui a écrit Le Rêve *et* Au Bonheur des Dames, *a seul pu atteindre depuis deux siècles. Des Esseintes, familier d'une maison de filles, c'est le contresens le plus plat qu'on pouvait rêver. Et rien pour racheter cette lourdeur naturaliste ! Pas un raffinement ! Pas une délicatesse ! Rien que de l'amour sain et bourgeois. Et des timidités pour un rien, des grossièretés de mots, ce qui est horrible, et des rougeurs d'idée, ce qui est enfantin. Pauvre des Esseintes, comme on l'a gâché !*

Tout cela encore passerait, mais ce qui est impardonnable c'est l'ignorance crasse de l'auteur en fait d'art et de littérature. Huysmans n'est pas musicien : des Esseintes ne le sera pas ! ! ! (quand vous lirez L'Œuvre, *mon ami, sachant que Zola lui non plus n'est pas musicien, vous comprendrez comment le génie peut suppléer à tout,*

et dicter aux vrais grands hommes l'expression de ce qu'ils ne sentent pas.) *Des Esseintes non musicien, cela c'est énorme ! C'est comme si l'on essayait de se figurer Gautier âne en peinture ou Renan antireligieux. Relisez, je vous en prie, les bourdes que Huysmans lui fait dire aux pages* 272, 273 *et* 274 *et son mépris pour « l'inconsciente foule » qui croit admirer Wagner. Pauvre J.-K. ! Et son indignation contre Pasdeloup ! S'il savait le moindre mot de ce dont il parle, il ne défendrait pas Wagner contre lui-même et il saurait ce que personne n'ignore, c'est-à-dire que Wagner suppliait ses amis d'entendre* au concert *ses ouvertures, et déclarant que la meilleure manière de ne pas en comprendre une note c'était de ne les entendre qu'avant l'opéra (je ne parle ici que des ouvertures de concert et non des préludes de la tétralogie, qui font partie des premières scènes et pourraient se jouer le rideau levé.) Et que dites-vous encore de cette émotion qu'il prête à des Esseintes en entendant la douce romance de grisette qui s'appelle* Les Plaintes de la jeune fille?... *et qu'il préfère à Schumann ! ! !*

Vous le croyez sans doute plus fort en littérature qu'en art? Hélas ! que d'âneries débitées par la bouche de des Esseintes ! Et je ne parle pas ici de mes idées à moi qui n'ont rien à faire ici ; je dis : à son point de vue. *Cette classification par siècle est tout ce qu'on peut imaginer de plus réjouissant. Mais regardez vous-même, dessillez-vous les yeux ! Et dites-moi si Claudien, devant qui des Esseintes se pâme, n'est pas, en dépit de son époque, le plus odieux de tous les classiques ! Et dites-moi encore s'il est adroit de faire tomber toutes les foudres de son héros non pas sur Horace, ni sur Properce, ni sur Ovide, mais sur* Virgile, *alors que rien, dans aucun siècle de la littérature latine, ne représente une décadence aussi exquise, aussi morbide, aussi douloureusement infâme que les inimitables* Bucoliques!

Supposez un excellent naïf qui prendrait Victor de Laprade pour un symboliste, sous prétexte qu'il a été contemporain de Mallarmé, et Pascal pour un classique parce qu'il a connu Corneille ! Ausone passe encore, Rutilius aussi. Mais Sidoine Apollinaire ! ! Prendre ce cuistre, ce pédant, ce pion, pour un auteur cher à des Esseintes. Est-ce ignorance ou maladresse? Sottise ou gaucherie?

Mais non : vous aimez des Esseintes parce qu'il aime Baudelaire et Poe ; était-ce difficile à Huysmans de peindre ce que tous ses amis lui criaient? Non, le mérite, c'était de le peindre réel et vivant ; et pour cela, il fallait trouver sur vos deux auteurs favoris autre chose que des banalités ; il fallait faire entrevoir par des Esseintes des aperçus vraiment nouveaux au fond de Baudelaire, au cœur de Poe. Mais rien ! le vide ! le lieu commun ! le délayage normalien et puant. Le paragraphe sur Flaubert, ça c'est un rêve ! Relisez-le, c'est page 240 ; *et demandez-vous sincèrement ce que vous en pensez. Enfin, comme dernière énormité, mais celle-là dépasse tout,* des Esseintes aime Zola!!! *On me l'aurait donné en mille je ne l'aurais pas trouvé. Et lui, le maniaque d'artificiel, il va choisir dans l'œuvre de cet homme « Le poème de la nature »* (La Faute de l'abbé Mouret)!!! *(p.* 238 *et* 243*). Comparez un peu ces deux pages à la page* 31 *et dites-moi enfin que vous êtes désabusé et que vous chercherez ailleurs l'expression de votre rêve, à moins qu'un jour ou l'autre vous ne preniez le parti de l'écrire vous-même, ce que je vous conseille fort. Autre chose : comprenez-vous que si des Esseintes est fou tout l'intérêt du livre disparaît, de même que si Jésus-Christ est dieu toutes les beautés de l'Evangile s'évanouissent? Autre chose encore : on demande à Huysmans « pourquoi des Esseintes est-il religieux? », il répond : « Parce qu'il a été élevé chez les Pères ! » Mais alors qu'y a-t-il là de curieux? Vous voyez bien que Huysmans a cru faire un cas isolé, et ne s'est nullement aperçu que toute une génération passait à côté. Il a cru qu'on ne pouvait pas faire copier du Baudelaire dans un canon d'Eglise sans être fou, ni se sentir attiré par les choses de l'Eglise sans avoir été chez les Jésuites...*

Une seule chose est à louer, c'est le style qui est vraiment très fort. La construction est généralement pénible et le rythme faux, mais le vocabulaire est un des plus étendus que je connaisse ; de là une richesse d'images extraordinaire.

J'ai fini. Enverrai-je ma lettre? Je ne sais si j'ai raison de vous avoir écrit cela ; si vous ne m'écoutez pas, je regretterai mes efforts et si vous me donnez raison, je regretterai aussi d'avoir démoli un de vos enthousiasmes. Mais vraiment Huysmans est un profane, et il parle des choses saintes sur le ton d'un journaliste qui parlerait de Wagner en revenant de Bayreuth. Il nous faut mieux, plus haut, plus grand, plus intense...

Votre très ami,

P. LOUYS.

Paul Valéry, à qui les disputes littéraires devaient plus tard donner régulièrement « le mal de mer » avait horreur des polémiques. Même à vingt ans, le désir de convaincre ne l'entraînait qu'exceptionnellement. Il défendit « sa Bible » sans ardeur et se refusa le plaisir de se dépenser pour elle. Ses opinions n'étaient point batailleuses et sa plus chaude admiration elle-même ne le pouvait mener au combat. Le risque de rabâcher ou de crier ne lui semblait pas moins humiliant que celui de chercher à conduire laborieusement autrui à quelque assentiment. Le 24 septembre 1890, il fit la réponse suivante, tout adoucie de complaisance ou d'indifférence. « *Cela ne vous empêche pas de me donner ensuite la substance d'une excellente critique sur* A Rebours, *bien vraie sur tant de points (pas sur tous !)* » Et deux pages plus loin : « ... *Je regrette de ne pas être disposé pour répondre sur Huysmans en détail. J'approuve bien des choses (un détail : je me suis amusé souvent, l'an passé, à retrouver dans le Catalogue de Cluny tous les objets d'art possédés par des Esseintes).*

Mais vous méconnaissez, je crois, l'idée générale de l'œuvre. Le propre exemple de mes goûts m'assure qu'on peut trouver dans le même individu la conception d'une chambre monastique et d'une salle à manger aménagée dans un entrepont. Cette page de la salle à manger, je l'aime beaucoup car je sens profondément la mer au bord de laquelle je suis né, où j'ai quelque peu voyagé. J'adore le navire, mais la dunette ne me fait pas oublier l'abside, ni le tillac le cloître. Cela se concilie.

Vous ne songez pas non plus à louer le très beau passage (ch. XI) *du* Voyage fictif *à Londres ! C'est un chef-d'œuvre de sensations qui correspond beaucoup en moi (peut-être sous l'influence du souvenir d'un voyage réel à Londres que je fis assez jeune).*

Relisez la description de Gustave Moreau ! Quels morceaux ! En somme c'est pour moi et je me sers ainsi de ce livre une suite de très beaux poèmes en prose très nerveux.

Quant à la portée musicale, j'avais déploré son manque ; mais s'il est aussi ignorant que moi en musique, il est pardonnable.

Dans la littérature, il n'a rien tiré de Poe (mon grand génie favori peut-être) et il a raté Verlaine.

N'importe ! Le livre est d'un esprit ! »

La controverse, entre les deux amis, se poursuivit avec une courtoisie symétrique et les esquives souples, souriantes, dont ces charmants esprits, dès leurs débuts, savaient parfaitement user. Toute la semaine fut remplie de ces échanges amènes et spirituels : « *Le voyage de Londres,* répondait Pierre Louys, *est, en effet, au moins dans les deux dernières pages, « très, très fort ». Cet adjectif est bien celui qui convient ici, et dussé-je vous faire bondir, c'est pour cela que je rapproche cette fin du chapitre des fins de contes de Maupassant. Maupassant est « très fort » rien de plus, mais cela. Vous avez raison, c'est pur oubli de ma part de n'avoir pas noté ce passage. Dans la lettre que j'avais en tête, il figurait très longuement.* »

Et, le lendemain, Valéry der eprendre : « *Un mot sur* A Rebours. *Je ne vous pardonne pas de rapprocher les histoires de Maupassant de ce voyage de Londres si plein de frissons, écrit dans un style si étiré. Relisez encore, et dans la même nuit, les pages* 170 *et* 177, *puis quelques pages de* Contes de Noël, *de Dickens, puis une descente dans le* Maelstrom *de Poe ou le début d'*Arthur Gordon Pym *et vous reviendrez ensuite me parler de Maupassant. Vous me direz si vous ne sentez pas vos nerfs frémir et le sang monter à vos tempes. Vous éprouverez l'angoisse spéciale qu'on ressent quand on est seul, la nuit, sur un pont désert, et non loin de la mer, devant les navires immenses, silencieux, les fanaux, les rames invisibles qui choquent l'eau lointaine et voilée!... Voilà la correspondance en moi de ces pages. Du même ordre, la vision de l'intérieur britannique, ces soirs où l'on rêve d'être marié vaguement à une miss si caressante, où l'on aime dans la tiédeur du lit amoureux les hululements des sirènes sur les paquebots, les cris suraigus des machines !...* »

Ce plaisir si vif de Valéry, dû au livre de Huysmans, n'allait pas jusqu'à obscurcir en lui une perspicacité déjà très exercée. Un langage trop nerveux, visant à la surprise et à l'outrance, se permettant des passages soudains du trivial au précieux, de la poésie à l'imprécation, trop d'énumérations essoufflantes, les adjectifs inattendus et « pervertis », les pédanteries appuyées, tout cela, dans Huysmans, frappait l'apprenti clairvoyant.

Bien plus tard, Valéry devait analyser de nouveau ce style tour à tour superbe de force ou déconcertant par le mauvais goût et le luxe criard. *Il aimait de brutaliser l'ordre des mots, d'éloigner le qualificatif du nom qu'il qualifie, le complément du verbe, et la préposition du mot qu'elle souhaite aussitôt après elle. Il usait et abusait systématiquement des épithètes non impliquées par l'objet, mais suggérées par la circonstance : moyen constant chez lui, moyen très séduisant, moyen puissant, mais moyen périlleux et de courte vie, comme tous les moyens de l'art qui se peuvent aisément définir.*

Entre Paul Valéry et Pierre Louys, le débat sur Huysmans tout prévenant qu'ils l'eussent voulu, ne se termina jamais. Chacun s'attachait à ses arguments et s'avisait, de temps en temps, d'ébranler un peu l'autre, sans espoir de le désarmer. Le 6 juin 1891, Pierre Louys taquinait une fois de plus son ami : *Une phrase de votre dernière lettre me dévoile ainsi tout un côté de votre âme qui ne m'était jamais apparu : la pratique — et de quelle sorte, je ne sais? — de quelque secret satanisme. Là serait l'explication de votre enthousiasme pour Huysmans. Je vous en prie, parlez-moi de tout cela, votre pensée m'attire et me trouble.* Mais un nouvel interlocuteur s'était désormais joint à eux : André Gide. Pour ce dernier, Paul Valéry vantait surtout, chez Huysmans, la loyauté d'emportement. La taquinerie de Pierre Louys fut annoncée à Gide par Valéry en une seule ligne restée évasive : *Il prétend que je suis satanique parce que j'aime Huysmans. Le fait est que...*

Et tout à coup, comme s'il avait amassé des forces ou des raisons nouvelles, Pierre Louys, oubliant toute retenue, fonçait et persiflait : *Seigneur, vous l'avez entendu ! Il a dit que* Là-Bas *était un « admirable volume »* et *Gide a dû répondre « Amen ». Ah ! si l'un de nous deux est vengé, mon cher ami, c'est moi ; je voudrais que vous entendiez ceux d'ici que vous aimez le plus parler de cet avortement misérable d'un livre qu'on avait la naïveté d'espérer supérieur. Gide vient très bien de vous dire ce que Mallarmé en pense et ce que Régnier en dit. Comment pouvez-vous aimer ce dernier hoquet d'impuissant, ce pénible effort d'un manœuvre péniblement retombé...*

Sur *Là-Bas*, André Gide ne se prononça qu'à la fin de l'automne. Le livre l'avait d'abord intéressé, puis exaspéré, enfin définitivement déçu. Il voulait bien convenir que les élans vers l'au-delà, vers le supra sensible, ne fussent qu'agaçants ; mais la monotonie des moules de fin de phrase l'avait crispé. En conclusion, il jugeait le livre tout à fait détestable. Une visite d'André Gide à Huysmans ne fut pas faite sans sympathie, mais Gide était peu dispos pour les visites et bavardages : « *J'ai vu Huysmans, c'était un matin, je l'ai trouvé en manches de chemise, pantalons et gilet gros bleu. Un air de... (?) j'ai cherché un quart d'heure en vain. Rien n'est plus neutre que son visage, un peu bouffi et qui ne manifeste rien. Nous avons causé quelque temps. Je ne sais vraiment que vous en redire : anecdotes, cancans, etc. Il ne m'a pourtant pas déplu. Que voulez-vous qu'on dise dans une visite comme cela? J'y retournerai d'ailleurs ; il m'a demandé de revenir. Il a des gravures et des boiseries extrêmement curieuses et belles et un chat ! ! !* »

Paul Valéry souriait de toutes les violences de Pierre Louys contre J.-K. Huysmans, mais ne renonçait pas pour cela à son grand désir d'aller voir celui-ci à Paris, lors de son premier voyage de jeune littérateur. Mallarmé et Huysmans étaient alors les premiers maîtres, les seuls, dont il souhaitait l'accueil.

Il vit Huysmans, le 25 septembre 1891 et, le soir, ne doutant pas de l'importance de l'entrevue, nota, en style télégraphique, sur un feuillet détaché dont je dois la précieuse communication à M. Julien Monod, quelques frais souvenirs : *Un homme gris à moustache de chat ; une barbe pointue, un nez crochu, l'air en bataille, des yeux qui courent.* Huysmans froissait des papiers en parlant *avec une voix rude et sarcastique ; parfois une bienveillance passe là-dedans.* Il semble, d'après ces notes griffonnées, qu'ensemble ils s'entretinrent d'abord de messe noire et de Stanislas de Guaita, de Calixte Mage et Péladan ; ensuite, ils parlèrent du livre allemand sur les poètes latins ecclésiastiques de la décadence, et encore de Virgile, Maurice Barrès, Rimbaud, Laforgue, Verlaine, Moréas, Vanier ; pour finir, ils se jetèrent dans la mystique pure. *Un monsieur les interrompit, qui venait demander le nom des trois prêtres.*

Quant aux *Cahiers d'André Walter*, parus depuis si peu de temps, Huysmans, ce jour-là, en avait dit, à l'ami de l'auteur, que c'était un

livre de fin de carrière et non de début : après l'avoir lu, ajoutait-il, on ne pouvait savoir ce que l'auteur était capable de donner [1].

Cette note sur Huysmans [2], cet instantané, a été le premier croquis d'un portrait que Paul Valéry, plus tard, devait dessiner et peindre de mémoire, inoubliablement. L'homme qui *flairait des salauderies, des maléfices, des ignominies dans toutes les affaires de ce monde*, notre poète l'avait, en effet, bien des fois, curieusement regardé : *Je le revois si nettement que je pourrais modeler son crâne énorme et sphérique, hérissé d'un poil d'argent dur et ras, son front trop large, son nez busqué et singulièrement tordu, ses sourcils rudes et relevés à la diable vers les tempes, et cette bouche difficile dont un coin retroussé sous la forte moustache articulait des choses amères et comiques...*

Il roulait de ses mains fines et féminines des cigarettes qu'il embrasait vivement, à peine pincées par le milieu entre ses doigts minces ; il en humait profondément la fumée et il se balançait sur son fauteuil, ses cuisses maigres étroitement croisées l'une sur l'autre, la bottine suspendue battant d'impatience dans le vide. On causait. Ses yeux gris jetaient de froides étincelles...

Paul Valéry alla sans doute voir une seconde fois Huysmans, au cours de ce premier voyage à Paris, le 25 octobre, veille de son départ pour Montpellier. Le parallèle, ce jour-là, par l'auteur d'*A Rebours*, de Montesquiou et de des Esseintes, fut savoureux. D'après lui le maigre seigneur contemporain était très *faiblard*. Le romancier ne lui aurait fait que deux emprunts : la tortue dorée (les gemmes étant de Huysmans) et la chaire d'où haranguer les fournisseurs.

Sur le talent de J.-K. Huysmans, le poète devait dire un jour ce qu'il avait de bonnes raisons de trouver, dès son adolescence, l'essentiel : *Même si l'œuvre paraît barbare, choque les gens de goût, ahurit les simples, irrite les raisonnables et porte en soi des promesses de mort, des certitudes de délaissement pour cause de singularité, toutefois elle est œuvre volontaire, elle a été un événement dans l'univers des Lettres, car elle a modifié plus d'un écrivain...*

HENRI MONDOR

de l'Académie française.

1. J.-K. Huysmans avait adressé à Gide de charmants compliments écrits.

2. A F. Lefèvre, Paul Valéry déclara naguère qu'il avait vu Huysmans, pour la première fois, dans un bureau du Ministère de l'Intérieur, rue des Saussaies : « A peine assis, disait Valéry, j'aperçus, à ma grande terreur, sur les deux boîtes vertes d'un cartonnier placé en face de moi les inscriptions *raseurs*, *tapeurs*. Je pensai que ma lettre devait figurer dans le carton de gauche... » Valéry se souvenait de quelques propos sévères contre Mirbeau, comiques sur Maupassant, et d'un ton assez constamment grognon.

LES SOURIRES INUTILES

IMPROMPTU EN UN ACTE[1]

Pour Annie Ducaux.

PERSONNAGES

SYLVIA	*Annie Ducaux.*
MARTON	*Yvonne Gaudeau.*
LE SPECTATEUR	*Jacques Servière.*
LE CHEVALIER	*Julien Bertheau.*

La scène est dans la loge de Sylvia, aux Italiens, le 12 mai 1722.

Au lever du rideau, Marton qui est à la fois la soubrette, l'habilleuse et la confidente de Sylvia, est seule en scène. Elle dispose sur un fauteuil la robe de ville de sa maîtresse, tout en chantonnant. Sylvia entre en coup de vent. Un

1. On vient de célébrer, à la Comédie-Française, le deux cent cinquante-neuvième anniversaire de la naissance de Marivaux, qui est aussi... le deux cent vingt-cinquième anniversaire de sa rencontre avec la célèbre actrice de la Comédie italienne, mademoiselle Sylvia, qui fut, on le sait, la principale interprète de ses comédies.

Marcel Achard a écrit, pour le Théâtre-Français, l'impromptu qu'on va lire. Si l'on connaît les circonstances dans lesquelles Marivaux et Sylvia se sont rencontrés, il subsiste des doutes sur la nature des liens qui les unirent par la suite. Usant de son droit de créateur, Marcel Achard a opté pour la simple amitié. Si cette hypothèse ne peut être tenue pour certaine, du moins l'a-t-il étayée sur une vue psychologique qui nous paraît profonde : il est fort probable, en effet, que Marivaux, qui n'a présenté dans son théâtre que des amoureuses, devait se défier d'une coquette. Si sa vie a été conforme aux inclinations et aux préférences qu'on lui voit manifester dans ses œuvres, il a dû s'en tenir à l'égard de Sylvia à l'amitié amusée, tendre et légèrement distante. Marcel Achard ne méconnaît pas la valeur de ce *si*, mais il pense sans doute que le Marivaux que Marivaux nous a appris à connaître est plus important pour nous que le Marivaux réel. Et il y a les plus grandes chances, au reste, pour que ces deux Marivaux n'aient été qu'une seule et même personne. (N.D.L.R.)

contemporain en donne la description suivante : « Elle avait la taille élégante, l'air noble, des manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention... Tout en elle était nature, et l'art qui la perfectionnait était toujours caché. »

SYLVIA. — Ah ! les braves gens !

MARTON. — Si braves que cela ?

SYLVIA. — Ces messieurs du parterre appellent encore mon nom bien que la comédie soit terminée depuis un grand quart d'heure.

Elle s'assied dans le fauteuil en s'étirant voluptueusement.

MARTON. — Les braves gens, en effet !

SYLVIA, *lentement, en rêvant.* — Ils ont adoré les scènes d'amour de cette comtesse que je joue et de Lélio. Ils m'ont si vigoureusement applaudie que les oreilles m'en tintent encore !

MARTON. — Excellent ! Après cette bonne tisane de lauriers, nous n'en serons que plus à l'aise pour dormir.

SYLVIA. — Dormir ? Pourquoi dormir ? Je ne veux plus jamais dormir.

MARTON. — Hé là ! Hé là !

SYLVIA. — Je n'aurais jamais assez de temps pour penser à lui.

MARTON. — Et madame ne se déshabille pas ?

SYLVIA. — Non. J'ai besoin de rêver sur-le-champ, sans perdre une seconde.

Elle soupire.

MARTON. — Voilà un soupir qui ne me présage rien de bon.

SYLVIA. — Ah ! Marton, cet homme-là, s'il m'en priait le moins du monde, je l'aimerais à en perdre le souffle. Il n'aurait même pas à m'en prier. Il lui suffirait de me le demander poliment.

Elle soupire.

MARTON. — Picard me dit toujours que les femmes sont folles. Madame semble bien travailler à lui donner raison.

SYLVIA. — Marton, vous êtes une impertinente.

MARTON. — Que madame me pardonne, mais elle n'a pas le sens commun. Est-il concevable de soupirer pour quelqu'un qu'on n'a seulement jamais vu ?

SYLVIA. — Je donnerais tout au monde pour le connaître. Il a des yeux superbes, assurément.

MARTON. — Qu'il a malheureusement usés sur ses écrits et qui vous regardent comme si vous étiez traduite du latin.

SYLVIA. — Noirs. Je suis sûre qu'il a de grands yeux noirs.

MARTON. — D'où vous vient cette belle certitude ?

SYLVIA. — De ce qu'il fait dire à la comtesse.

MARTON, *avec une ironique révérence.* — Oh ! alors...

SYLVIA. — Tant de naïveté, de finesse et de malice !... Marton, M. de Marivaux a les yeux noirs.

MARTON. — Peut-être a-t-il aussi la bouche la plus jolie du monde?

SYLVIA. — N'en doute pas.

MARTON. — Et qui lui vient probablement de ce qu'il fait dire à Lélio?

SYLVIA. — Sois-en persuadée !

MARTON. — Si j'étais votre égale, je me fâcherais. Je ne puis que redoubler d'impertinence. Et vous demander de reprendre vos esprits.

SYLVIA. — Je le connais plus que tu ne crois, je sais son cœur.

Elle soupire.

MARTON. — Et quand le cœur est beau le visage est à l'avenant? Belle maxime !

SYLVIA. — Très belle.

MARTON. — La peste soit alors du cœur de Picard qui lui fait un visage si vilain !

SYLVIA. — Comme il sait parler d'amour, Marton. *(Soupir.)* Et si gaiement ! A croire qu'il n'a jamais souffert !

Elle dit cette phrase avec un peu de dépit.

MARTON. — C'est quelque Trissotin de ruelle, quelque bel esprit fieffé à l'haleine forte et aux bas troués qui ne mérite guère d'aussi parfaits soupirs.

SYLVIA, *avec colère.* — Je ne le veux pas ! Et tu es une sotte !

MARTON. — Pourtant !...

SYLVIA. — Je te dis que je ne le veux pas.

MARTON. — L'excellente raison ! Et combien convaincante ! Comment expliquez-vous que ce gracieux jeune homme aux superbes yeux noirs et à la bouche si bien ourlée, ne se soit pas encore fait connaître?

SYLVIA, *soupir comique.* — Hélas !

MARTON. — Dix jours déjà qu'il n'est bruit à la cour comme à la ville que du succès que vous remportez dans sa *Surprise de l'Amour*...

SYLVIA, *soupir comique.* — Hélas !

MARTON. — Dix jours qu'il a l'effronterie de l'ignorer.

SYLVIA. — J'avoue que cela est singulier, pour employer un mot qu'il aime et qui revient souvent sous sa plume.

MARTON. — Fort singulier ! Peut-être vous a-t-il vue et ne lui plaisez-vous pas !

SYLVIA, *soupir sincère.* — Hélas !

MARTON. — Il suffirait pour cela qu'il fût encore plus fou que vous.

SYLVIA, *ce sont là ses propres paroles rapportées par un contemporain.* — « Ah ! Je jouerais cent fois mieux si M. de Marivaux avait seulement daigné nous lire sa comédie... » Il m'aura vue, et je l'aurai désappointé. Mon Dieu, que je suis malheureuse ! N'est-ce pas? *(Répétant, devant l'indifférence de Marton.)* N'est-ce pas?

MARTON. — Mon Dieu! que vous êtes malheureuse! Et voilà cependant quinze jours que vous ne nous avez menacés d'entrer au couvent.

SYLVIA, *gaiement*. — Où avais-je la tête?

MARION. — Oui.

SYLVIA, *elle va au miroir*. — Je suis malheureuse, et c'est grand dommage! Il me semble que j'aurais pu être assez jolie ce soir. Personne n'a jamais été aussi jeune que moi en ce moment. *(Brusquement, se retournant vers Marton.)* Comment peut-il ne pas avoir envie de me connaître? de voir mes yeux de près? de savoir mon vrai nom? si je suis triste ou gaie? et si je suis aussi digne que la comtesse de l'amour de Lélio?

On frappe.

UNE VOIX. — Marton, m'as-tu donc oubliée?

Marton ouvre la porte du cabinet et fait entrer le spectateur.

MARTON. — C'est ma foi vrai! Ma mémoire est percée et vos écus auront passé au travers.

SYLVIA, *sévèrement, à Marton*. — D'où sors-tu celui-là?

MARTON. — C'est un honnête spectateur qui voulait vous faire son grand compliment et qui a failli m'enrichir pour vous parler deux minutes. *(Au spectateur.)* Vous troublez notre rêverie! Revenez quand on vous rappellera.

LE SPECTATEUR. — Je ne puis rester plus longtemps dans ce cabinet, au milieu des robes de madame.

SYLVIA, *avec hauteur*. — Et pourquoi cela, je vous prie?

LE SPECTATEUR. — Vos robes savent vos vrais secrets.

SYLVIA. — Ah!

LE SPECTATEUR. — J'apprends là-dedans trop de choses.

MARTON. — Épargnez-nous vos gaillardises.

SYLVIA. — Marton, vous n'êtes qu'une sotte!

MARTON, *les regardant, surprise*. — Encore? Ou déjà?

SYLVIA, *au spectateur*. — Je ne suis pas curieuse de savoir ce que vous avez appris. Mais puisqu'il vous en a coûté une petite fortune — je connais Marton — je veux bien entendre votre compliment.

LE SPECTATEUR, *déconcerté par cette aubaine*. — Eh bien! Madame...

SYLVIA. — Je vous écoute.

LE SPECTATEUR. — J'ai tant à dire.

SYLVIA. — Résumez-vous!

LE SPECTATEUR, *se décidant*. — Eh! bien, madame, je ne pense pas qu'il soit à Paris femme plus complète que vous.

SYLVIA. — Voulez-vous dire qu'il ne me manque rien?

LE SPECTATEUR. — En effet, ni la beauté, ni l'esprit, ni la grâce plus précieuse que les deux autres.

SYLVIA. — Vous êtes d'une honnêteté ravissante.

LE SPECTATEUR. — Vous êtes belle parfaitement. Et belle sans y prendre garde.

SYLVIA. — Sans y prendre garde du tout. J'en suis parfois tout étonnée.

LE SPECTATEUR. — Et spirituelle comme sans le vouloir.

SYLVIA. — Vous le dites très bien. Je ne fais jamais rien pour cela. Et l'on s'extasie sur des mots que j'ai — qui me semblent tout naturels.

LE SPECTATEUR. — L'éclat de vos yeux éteint tout ce qui vous approche. Auprès des vôtres, ceux de Flaminia semblent des quinquets mal mouchés.

SYLVIA. — C'est ce que je dis : « Elle a les yeux tellement vides, on croit toujours qu'ils sont fermés. »

LE SPECTATEUR. — On voit les vôtres même quand vous baissez les paupières.

SYLVIA, *à Marton, impérieusement.* — Tu lui rendras ses écus !

MARTON. — Oh !

LE SPECTATEUR. — Parfois ils brûlent, ces yeux, et parfois ils glacent.

SYLVIA. — Les avez-vous remarqués lorsque je dis : « Voilà de la place pour fuir » ?

LE SPECTATEUR. — Je les ai remarqués.

SYLVIA, *rêveusement.* — En vérité, je rends grâce à l'auteur de la flamme qu'il y a allumée.

LE SPECTATEUR. — J'aime moins ce geste que vous faites après pour regarder Lélio sans qu'il y paraisse.

SYLVIA, *froide et fermée.* — Ah !

LE SPECTATEUR. — Vous cessez d'être la comtesse à ce moment-là.

SYLVIA. — Vraiment ?

MARTON. — C'est trop d'impertinence, je garde ses écus.

LE SPECTATEUR. — Et voilà justement une des choses que j'ai apprises dans ce cabinet : vous ne quittez jamais tout à fait la robe de Colombine.

SYLVIA. — Même quand je suis dans celle de la comtesse, comme ce soir ?

LE SPECTATEUR. — Vous avez trop joué cette perfide petite Italienne. Elle vous a marquée. Ce soir encore, vous n'êtes que la comtesse Colombine.

SYLVIA. — Ah ! Ah !

LE SPECTATEUR. — Vous vous souvenez trop d'avoir dupé Cassandre et Pantalon. Il reste en vous des mensonges de mauvaise compagnie, une gaîté d'antichambre et une rouerie élémentaire dont je suis bien sûr que vous ne vous satisferiez pas avec votre amant.

SYLVIA. — J'espère qu'il ne s'en satisferait pas non plus.

Ils rient.

LE SPECTATEUR. — Surveillez votre rire surtout. Comment peut-on, avec un sourire comme le vôtre, se contenter d'un rire pareil ?

SYLVIA, *elle l'a vraiment dit.* — Ah ! monsieur, vous êtes le diable ou l'auteur !

LE SPECTATEUR, *il l'a vraiment répondu.* — Je ne suis pas le diable !

SYLVIA, *comme suffoquée, après un silence.* — Marton, le cœur me manque!

Marton lui tend les sels en disant à mi-voix.

MARTON. — Il n'a pas les yeux noirs!

SYLVIA, *tout en respirant les sels, à voix basse.* — Qu'il me plaît donc!

MARIVAUX. — Vous m'observez, Madame, vous êtes déçue, je le vois bien. Vous avez espéré un instant que j'étais le diable.

SYLVIA. — N'en croyez rien, vous me convenez parfaitement.

MARIVAUX. — Merci.

SYLVIA. — Vous n'êtes pas aussi beau que je le croyais.

MARIVAUX. — Nous autres, auteurs, décevons toujours.

SYLVIA. — ...Mais il me semble qu'on pourrait parler de vos yeux aussi longtemps que des miens.

MARIVAUX, *vivement.* — Je vous prie de n'en rien faire.

SYLVIA. — Et, en tous cas, vous ne me regardez pas comme si j'étais traduite du latin.

MARIVAUX, *un peu ahuri.* — Non. Je ne crois pas. Non.

SYLVIA. — Je dis cela pour certaine effrontée.

MARTON, *à part.* — C'est moi qu'on traite d'effrontée.

SYLVIA. — Est-il vrai, comme on le dit, que madame de Mailly vous ait servi de modèle?

MARIVAUX. — Non.

SYLVIA. — Tant mieux. Cela me chagrinait. Et je vous croyais bien aveugle pour lui voir tant de qualités.

MARIVAUX. — Je n'ai donc pas cet aveuglement-là!

SYLVIA. — Ce serait alors madame de Chouin, comme on me l'assurait ce soir même?

MARIVAUX. — Pas davantage.

SYLVIA, *nettement désappointée.* — Madame de Simiane?

MARIVAUX. — Encore moins.

SYLVIA. — Parlez donc, à la fin. On ne peut vous arracher que des « oui » et des « non ».

MARIVAUX, *il l'a vraiment dit.* — Je ne sais pas copier. Je sais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait naître. Et je serais fâché d'y mettre rien du mien.

SYLVIA. — A ce compte-là, la comtesse, ce serait donc vous?

MARIVAUX, *admet en souriant.* — Mais oui...

SYLVIA, *elle le regarde avant de parler.* — Je comprends maintenant vos exigences et vos critiques. *(Avec chaleur.)* Vous attendiez de moi la femme que vous auriez voulu être. Quelles perfections cette femme-là n'a-t-elle pas! Elle sait le monde parce que M. de Marivaux est gentilhomme, et

l'amour parce que M. de Marivaux a aimé. Elle méprise les risibles hommes parce que M. de Marivaux s'est vu préférer quelque sot. Elle lui permet ainsi d'assouvir joliment une ancienne rancune. *(Sur un autre ton.)* Le niez-vous?

MARIVAUX, *qui s'amuse visiblement.* — Votre perspicacité m'épouvante.

SYLVIA, *sans provocation d'aucune sorte.* — Oui, Marton, vous pouvez sortir.

MARIVAUX. — Ah! elle peut sortir?

Marton sort.

SYLVIA, *reprenant avec chaleur.* — Cette femme que vous rêvez se cache de celui qu'elle aime parce que M. de Marivaux connaît le pouvoir de l'absence; elle écrit des billets parce que M. de Marivaux sait qu'un mot écrit blesse plus profondément qu'une parole — surtout s'il est écrit par M. de Marivaux. *(Marivaux salue.)* Vous espérez d'elle votre grâce préméditée *(Marivaux salue encore.)* ... et votre bonheur dans la répartie.

MARIVAUX, *en souriant.* — ... Dont je n'ai guère su profiter jusqu'ici.

SYLVIA, *avec une coquetterie appuyée.* — Elle est comme vous, fine sans être précieuse, violente sans éclats et tendre sans servilité.

MARIVAUX. — Madame, si quelque fée me permettait d'être cette femme, je n'en ferais pas votre amie. Vous lui prendriez tous ses amants.

Sylvia à son tour, se lève pour saluer.

SYLVIA, *légèrement.* — Veuillez peser, monsieur, les chances que j'avais de réaliser cette chimère de poète? avec quelques gestes, une voix et des yeux. Quoi d'étonnant à ce que vous détestiez quelques-uns de ces gestes? Il n'en est pas d'aussi légers que des rêves. *(Très prosaïquement.)* Et je ne vous ai pas entendu vous plaindre de mes regards.

MARIVAUX. — En effet.

SYLVIA, *elle est derrière lui et pose une mouche sur son sein.* — Si vous avez très bien parlé de mes yeux tout à l'heure, peut-être est-ce parce que vous estimiez que j'avais su m'en servir.

Elle s'écarte un peu.

MARIVAUX, *la regarde avant de dire.* — Vous pourriez fonder l'école de la coquetterie.

SYLVIA. — Hélas! monsieur, cela ne s'enseigne pas. Nous voyez-vous tenir compte de nos appas et mettre nos soupirs en musique? Marton vous en apprendrait là-dessus tout autant que moi. Et une femme qui saurait tout ce qu'elle fait ne serait pas une vraie femme...

MARIVAUX. — Vous admettez ne pas vous comprendre tout à fait?

SYLVIA. — Je me devine.

Elle lui sourit. Un silence, assez long.

MARIVAUX. — Savez-vous que vous me faites peur?

SYLVIA, *languissamment.* — M. de Marivaux, seul, pourrait me comprendre. Mais voudra-t-il essayer?

MARIVAUX. — Je ne crois pas.

SYLVIA, *plus languissante encore.* — C'est en nous cherchant qu'on nous amuse.

MARIVAUX. — Et il vous plairait que je vous amusasse?

SYLVIA. — A l'extrême.

MARIVAUX. — Vous désirez que nous vous cherchions ensemble, vous et moi?

SYLVIA. — J'espère même que nous ne me trouverons pas trop vite.

MARIVAUX, *se ressaisissant.* — Otez donc cette mouche.

Il désigne la mouche galante.

SYLVIA, *les yeux de l'innocence.* — De quelle mouche parlez-vous?

MARIVAUX. — De cette mouche-ci.

SYLVIA. — Laquelle dites-vous?

MARIVAUX. — Je parle de cette nouvelle mouche-là.

SYLVIA. — Je ne vous entends pas.

MARIVAUX. — De cette coquine de mouche qui me danse devant les yeux.

SYLVIA. — Le grand persécuteur de mouches que cet auteur-ci!

MARIVAUX. — Ma foi, madame, vous me rappelez ces petits génies, qui, de crainte qu'on n'admire point leurs chefs-d'œuvre, s'écrient aux bons endroits : « Attention, ici beauté. »

SYLVIA, *elle baisse les yeux longuement avant de répondre.* — Oooh! Je rougirais, monsieur, si vous ne saviez que rien ne m'est plus facile!

MARIVAUX, *hoche la tête.* — Trouvez-vous nécessaire d'accuser ainsi des formes que d'ailleurs on ne peut condamner?

SYLVIA. — Excusez-moi de préférer à vos conseils ceux de mon miroir. Cette mouche qui vous pique attirera peut-être, malgré vous, quelques-uns de vos regards perdus.

MARIVAUX. — Je le regretterai, car elle m'empêchera de voir vos yeux.

SYLVIA, *furieuse.* — Hé quoi! Toujours les yeux! *(Se retournant pour ôter la mouche.)* Allons! Il faut vous obéir.

MARIVAUX. — Vous êtes une coquette damnée.

SYLVIA. — Qui pensez-vous toucher de ce reproche-là? Nous sommes toutes des coquettes. La paupière des femmes est un éventail.

MARIVAUX. — Et leur vertu un poignard de soie.

SYLVIA. — Vous étiez plus près de moi tout à l'heure.

MARIVAUX. — C'est qu'aussi vous ne m'occupiez pas autant.

SYLVIA. — J'étais pourtant, déjà, la femme la plus complète de Paris.

MARIVAUX. — Vous en êtes la plus achevée.

SYLVIA. — Allez donc! Qui vous arrête?

MARIVAUX. — Celle que je vous croyais serait à peine digne de servir celle que vous êtes.

SYLVIA. — Vous savez très bien me parler.

MARIVAUX. — Je crains pourtant que vous m'entendiez mal.

SYLVIA, *longuement.* — Oh ! Oh !

MARIVAUX, *formel.* — Oui.

SYLVIA. — Qu'aurais-je donc dû entendre ?

MARIVAUX. — Rien d'autre que ce que je disais.

SYLVIA. — C'est là du sang-froid ou que je meure.

MARIVAUX. — Rien d'autre qu'une admiration respectueuse.

SYLVIA, *souriant encore.* — Respectueuse ? Voyez l'insolent !

MARIVAUX. — Profonde, totale, mais respectueuse.

SYLVIA, *piquée.* — Cette débauche de respect ne me contente guère. Je n'attends rien de bon de tout ce respect-là.

MARIVAUX, *à son tour.* — Oh ! Oh !

SYLVIA. — Vous n'allez pas répéter tout ce que je dis !

MARIVAUX. — Madame, je ne haïrais rien tant que d'encourir votre colère. Et je vois bien qu'il faut me décider à parler. J'ai trente-quatre ans. Et comme vous n'avez pas manqué de le deviner, j'ai connu de l'amour toutes les violences. Une femme me fit l'honneur de m'aimer. Pendant cinq ans nous avons vécu d'exquises querelles et de cruelles délices. Puis, un matin, elle se réveilla ayant cessé de m'aimer, comme par étourderie. Je ne lui en ai point voulu. Quand ce serait le malheur de ma vie, qu'y pourrait-elle ? Lorsqu'elle m'a aimé, c'était un amour qui lui était venu ; à cette heure qu'elle ne m'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé. Il était venu sans son avis, il s'en est retourné de même. Qui pourrait la blâmer ?

Il reprit plus tard ces deux phrases dans La Double Inconstance.

SYLVIA. — Moi, si vous vouliez.

MARIVAUX, *sans l'entendre.* — Voici trois ans de cela. Et je mentirais, en vous disant que je souffre encore. J'ai fait ce que j'ai pu pour retenir mon chagrin. Hélas ! il s'en est allé encore plus vite que l'amour.

SYLVIA, *gaiement.* — Je l'ai remarqué du mien aussi.

MARIVAUX. — Adieu, Madame, je reviendrai vous voir de temps à autre.

SYLVIA, *se baisse pour ramasser son éventail.* — Comment, adieu ?

MARIVAUX. — Restez heureuse. C'est peut-être votre plus belle qualité.

Il sort vivement.

SYLVIA, *se relevant.* — Hé quoi ! Il est parti. *(Appelant.)* Marton ! voilà qui passe l'imagination. *(Se rassurant.)* Il va revenir. *(Formelle.)* Il va revenir ! *(Appelant.)* Marton !

MARTON. — Me voici, madame.

SYLVIA. — Vois donc où court M. de Marivaux ! Il m'a quittée au milieu d'une phrase.

MARTON. — Bien, madame.

SYLVIA, *la rappelant.* — Marton ! Il m'a dit que je lui faisais peur, que j'étais à peine digne de me servir moi-même, mais qu'il me respectait, bien que ma vertu soit un sabre de soie. Tout cela à cause d'une coquine qui l'a quitté il y a trois ans et qu'il ne déteste même pas !

MARTON. — Si ce que vous dites est vrai, il a l'esprit bien mélangé. Et je ne m'étonne plus qu'il écrive.

SYLVIA, *anxieusement.* — Marton, regarde-moi. Ne suis-je plus jolie ?

MARTON. — Très jolie.

SYLVIA. — Réponds sincèrement. Si je ne le suis plus, ce ne sera pas ta faute.

MARTON. — Vous êtes très jolie. Plus je vous regarde, plus je m'en convaincs.

SYLVIA. — Trois grands mois déjà que je ne me suis laissé compter de tendresses : faute de compliments, je me serai fanée.

MARTON. — L'idée est plaisante !

SYLVIA, *allant au tiroir de la coiffeuse.* — Voici dix écus, et finissons-en ! Je suis laide, n'est-il pas vrai ?

MARTON, *empochant les écus.* — Après les écus, je vous trouve encore plus belle.

SYLVIA, *qui s'est assise devant son miroir et s'examine anxieusement pendant tout ceci.* — Tu disais vrai. Il m'a regardée comme une page de son livre. Et il me respecte totalement.

MARTON. — Ah ! Diable de respect !

SYLVIA. — Il m'engage à fonder une école de coquetterie. Au moment même où je voudrais ne plus rien savoir de l'amour. Peut-être, d'ailleurs, l'ai-je désappris !

MARTON. — On ne désapprend pas ces choses-là ! Et on ne se repose que pour mieux repartir.

SYLVIA. — Il me faudrait essayer le pouvoir de mes charmes sur quelqu'un. Sur quelqu'un qui ne m'aimerait pas. Et même sur quelqu'un qui en aimerait plutôt une autre.

MARTON. — Allons ! Sa folie vous a gagnée !

SYLVIA, *toujours devant le miroir.* — J'ai les lèvres trop pâles, aussi... *(Le chevalier entre silencieusement.)* Et sans doute a-t-il remarqué ces deux petites rides. *(Pendant qu'elle parle, le chevalier qui met son doigt sur ses lèvres, tend ostensiblement une bourse à Marton en lui faisant signe de sortir. Marton obéit.)* Il déteste mon rire. Je n'avais pas remarqué qu'il fût si vulgaire. *(Elle rit.)* Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! *(Stupeur du chevalier.)* C'est un rire détestable ! *(Elle rit encore.)* Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! *(Ahurissement grandissant du chevalier.)* Si je faisais *(Elle rit autrement.)* Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! *(Gêne intolérable du chevalier.)* Qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER. — Madame !

SYLVIA. — C'est lui! Marton, est-ce lui? *(Tendrement.)* Est-ce vous? Je n'ose pas me retourner.

LE CHEVALIER. — Osez, madame, ce n'est que moi.

SYLVIA, *se retournant, étonnée.* — Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? Retirez-vous ou j'appelle.

LE CHEVALIER. — Par grâce, madame, je ne vous demande que quelques mots.

SYLVIA, *le considérant, à elle-même.* — Mais voilà le quelqu'un que j'attendais...

LE CHEVALIER. — Je ne crois pas. Je suis le chevalier de Chalais. Que votre beauté ne s'alarme pas, je ne viens pas soupirer à vos pieds, ni même vous entretenir des soupirs d'un autre. Je ne suis ici que dans le dessein de manifester — le plus civilement que je pourrai — la colère qui m'anime contre vous.

SYLVIA, *qui ne le perd pas des yeux, à elle-même.* — C'est aussi quelqu'un qui ne m'aime pas.

LE CHEVALIER, *après avoir espéré une réponse.* — Madame, vous êtes fort spirituelle, à ce qu'on prétend. *(Silence de Sylvia.)* Jusque dans votre silence. *(Sourire rapide de Sylvia.)* J'en serais assurément charmé si ce diable d'esprit ne m'avait fait quereller avec une personne que... qui m'est très chère, et qui avait jusqu'ici la bonté de partager mon sentiment.

SYLVIA, *qui l'observe, toujours à elle-même, gaiement.* — C'est même quelqu'un qui en aime une autre.

LE CHEVALIER, *après avoir encore attendu vainement une réponse.* — Mademoiselle Violetta... *(Sylvia se retourne vers son miroir.)* Dois-je continuer?

SYLVIA, *par-dessus son épaule.* — Je n'ai pas de talent pour être confidente.

LE CHEVALIER. — Mademoiselle Violetta est aussi bonne qu'elle est jolie.

SYLVIA. — Je vois bien que vous vous efforcez d'être ennuyeux.

LE CHEVALIER, *déconcerté.* — Moi?

SYLVIA, *levant alors vers lui ses beaux yeux si candides.* — Voyons vos griefs, chevalier, et ne vous épuisez pas à m'expliquer Violetta, je la connais — hélas! — tellement mieux que vous.

LE CHEVALIER. — Avez-vous dit qu'elle avait les yeux vides comme un ciel sans Dieu?

SYLVIA, *aiguë.* — Vous ne les voyez pas vides, parce que vous croyez y être.

LE CHEVALIER. — L'avez-vous dit?

SYLVIA. — Non. Je ne parle jamais des yeux de Violetta. *(Courte pause.)* Je parle de ses dents.

LE CHEVALIER. — Oh!

SYLVIA. — Les yeux vides, je garde cela pour Flaminia. Une fois de plus, Violetta se sera vantée...

LE CHEVALIER, *soucieux.* — De ses dents? Qu'avez-vous à dire de ses dents?

SYLVIA. — Rien de particulier. J'en parle; cela suffit.

LE CHEVALIER. — Cela suffit?

SYLVIA. — A tout autre que vous, cela suffit. Mais comment pourriez-vous connaître bien une bouche sur laquelle vous êtes toujours?

LE CHEVALIER. — Mais, je... *(Reprenant, avec une espèce de rage.)* D'ailleurs, ce n'était là que le moindre de mes griefs. Où vous passez les bornes, c'est lorsque vous assurez, sans m'avoir jamais vu, que je délaisse Violetta pour une comtesse qui me ruine.

SYLVIA, *se rappelant.* — Ah! oui... C'était un soir que votre belle amie m'avait désobligée. *(Elle rit de bon cœur; puis, soudainement grave.)* Vous n'aimez pas mon rire, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER. — Non.

SYLVIA. — Je le craignais.

LE CHEVALIER. — Et je lui trouve quelque impertinence, lorsqu'il sert d'excuse à l'invention de cette comtesse-là.

SYLVIA, *impartialement.* — Oui.

LE CHEVALIER, *reprenant.* — Vous avez ajouté que je ne garde Violetta que par pitié, et qu'on ne peut s'étonner, dès lors, que je lui fasse des cadeaux bons pour une servante.

SYLVIA. — Cette partie-là n'est pas de moi. Vous aurez refusé à Violetta quelque bagatelle.

LE CHEVALIER. — Un collier de diamants n'est pas une bagatelle.

SYLVIA. — Si. Elle m'a prêté ce propos-là pour vous punir.

LE CHEVALIER. — Hé quoi?

SYLVIA. — Ceci prouve seulement quelles ressources on trouve dans une femme — même aussi déshéritée...

MARTON, *paraissant derrière le paravent d'où elle écoutait.* — Voilà ma Violetta proprement expédiée.

LE CHEVALIER. — Il faudrait avoir plus d'esprit que je n'en ai, madame, pour découvrir la vérité à travers les propos de deux comédiennes. Permettez-moi de me retirer.

Il fait un pas pour sortir.

SYLVIA, *vivement.* — Ah! Chevalier, Violetta est bien heureuse!

(Soupir.)

LE CHEVALIER. — Elle mérite de l'être.

SYLVIA. — Je ne dis pas qu'elle le mérite. Je trouve même son bonheur d'autant plus complet qu'elle ne fait rien pour le mériter.

MARTON, *derrière le paravent.* — Oh! Oh! Nous m'avons tout l'air d'essayer nos charmes sur celui-ci!

SYLVIA, *après un soupir.* — Mais elle est bien heureuse! Il est à peu près évident qu'elle est aimée de l'homme le plus complet de Paris.

LE CHEVALIER. — Que voulez-vous dire?

MARTON, *derrière le paravent.* — C'est donc par la flatterie que nous allons commencer.

SYLVIA. — Le plus complet, que dis-je? Le plus achevé.

MARTON, *derrière le paravent.* — J'ai déjà entendu cela quelque part.

LE CHEVALIER. — Vous m'embarrassez, madame.

SYLVIA. — Vous êtes charmant sans y prendre garde. Vous avez des yeux qui brûlent et qui glacent.

MARTON, *derrière le paravent.* — Si c'est un fat, il y laissera la tête !

SYLVIA. — Auprès des vôtres, ceux d'Arlequin semblent des quinquets mal mouchés..

LE CHEVALIER. — Madame, mon faible mérite s'accommode mal de tant d'éloges. Je n'y vois qu'un désir de faire la paix. Et vous eussiez pu l'obtenir à meilleur compte.

SYLVIA, *sincère.* — A la bonne heure, monsieur ! vous n'êtes pas un fat et je m'en réjouis. Mon compliment était assurément un peu lourd. Mais je l'avais choisi pour plaire à l'amant de Violetta.

LE CHEVALIER. — Adieu, madame.

SYLVIA, *le retenant du geste.* — Je ne me corrigerai jamais.

LE CHEVALIER, *froid.* — Il paraît.

SYLVIA. — N'allez pas m'en tenir rigueur. J'ai la faiblesse de dire tout ce qui me passe par la tête. J'ai une excuse : c'est pis encore quand je réfléchis.

LE CHEVALIER, *souriant malgré lui.* — Diable !

SYLVIA. — On en prend mauvaise opinion de moi. Mais est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER, *plus gentiment.* — Tout de même, oui.

SYLVIA, *avec une mélancolie bien jouée.* — Le monde est mal fait, chevalier, vous ne me contredirez pas sur ce point et la place y est mesurée aux solitaires comme moi.

MARTON, *derrière le paravent.* — Ah ! Nous allons tâter de la mélancolie.

SYLVIA. — Plus elles sont heureuses, plus les autres femmes nous haïssent. Elles nous en veulent de ne pas nous être contentées de leur triste bonheur.

LE CHEVALIER. — Peut-être.

MARTON, *derrière le paravent jusqu'à la fin de la scène.* — Il la croit sur parole !

SYLVIA, *qui remarque l'inattention du chevalier.* — Mais je vois que je vous ennuie.

MARTON. — C'est le moment d'essayer autre chose.

LE CHEVALIER. — Nullement, madame. Je réfléchissais à cette chose incroyable : vous êtes seule ?

SYLVIA. — Hélas !

LE CHEVALIER, *avec feu.* — Seule, avec ce visage-ci, et ce sourire, et ces yeux que voilà !

MARTON. — La mélancolie a encore du bon !

LE CHEVALIER. — Les hommes sont donc aveugles ?

SYLVIA. — Hélas ! Non.

LE CHEVALIER. — Alors ?

SYLVIA. — Ce ne sont pas mes yeux qu'ils regardent !

LE CHEVALIER, *gêné.* — Ah !

MARTON, *exultant.* — Voilà un coup de maître !

SYLVIA. — J'étais orpheline à dix-sept ans. Je leur ai paru une proie facile. Je fus recueillie par un frère de mon père.

LE CHEVALIER. — Hé quoi ! Votre oncle aussi ?

SYLVIA. — Hélas !

LE CHEVALIER. — Déjà !

SYLVIA, *avec un petit sourire terrible.* — Je le haïrai toujours ! *(Sauvagement.)* J'espère qu'il ne repose pas en paix !

LE CHEVALIER, *aussi sauvage qu'elle.* — Je l'espère aussi.

SYLVIA. — Ah ! Chevalier, le désir des hommes !... *(Languissante.)* Ces horribles regards qui s'attardaient tellement que mes voiles ne me protégeaient plus.

LE CHEVALIER, *après un court silence, d'une voix altérée.* — Oui...

SYLVIA. — Aussi quelle douceur de rencontrer le vôtre si clair, si pur, si amical.

LE CHEVALIER, *qui doit baisser les yeux pour qu'elle ne voie pas le contraire, mollement.* — Tout à fait amical.

SYLVIA, *avec force.* — Mon frère avait ce regard-là !

LE CHEVALIER, *déçu.* — Ah !

MARTON. — Voilà une fraternité qui ne lui convient guère !

SYLVIA. — Prenez donc un siège et causons.

Le chevalier obéit.

MARTON. —Il s'assied, il est perdu !

SYLVIA. — A votre tour, chevalier. Vous savez ce que les hommes furent pour moi. Que pensez-vous des femmes ?

LE CHEVALIER, *souriant.* — La même chose que vous !

SYLVIA. — Je ne m'étonne pas que vous ayez si peur de moi.

LE CHEVALIER. — Je n'ai pas peur.

SYLVIA. — Si j'en juge par le siège que vous avez choisi !

Le chevalier vient s'asseoir plus près.

MARTON. — Il se rapproche, le malheureux !

SYLVIA. — Un homme comme vous n'a pas peur. Vous êtes capitaine quelque part.

LE CHEVALIER. — Je reviens de l'expédition contre Cartouche.

SYLVIA, *intense.* — Je n'aimerais pas qu'on me préférât quelque chose, fût-ce le danger !

LE CHEVALIER. — C'est à Violetta que je l'avais préféré.

MARTON. — Bon Dieu ! Quel train nous allons !

LE CHEVALIER. — Le coquin m'a percé le bras de son épée.

SYLVIA, *vivement.* — Souffrez-vous encore ?

Elle pose sa main sur celle du chevalier.

LE CHEVALIER. — Il me serait doux de pouvoir dire « oui ».

Sylvia retire sa main avec une précipitation de coupable.

SYLVIA, *les yeux baissés.* — Je vous avais bien jugé. J'espère être votre amie.

LE CHEVALIER, *avec chaleur.* — N'en doutez jamais.

SYLVIA. — A tout le moins ce printemps-ci, car vous m'aurez oubliée aux premières cerises.

LE CHEVALIER. — Pourquoi dites-vous cela?

SYLVIA. — Vous ne comprenez pas?

Un court silence.

LE CHEVALIER. — Oh! On peut cesser de vous aimer?

SYLVIA. — Il n'est presque rien de plus facile.

LE CHEVALIER. — L'ingrat!

SYLVIA. — C'était un homme comme les autres. Je lui suis reconnaissante de m'avoir menti si longtemps.

LE CHEVALIER. — Si longtemps?

SYLVIA. — Cinq ans!

MARTON. — Le tour est joli. Elle essaie sur lui ce qui l'a séduite!

LE CHEVALIER. — S'il a le cœur bien fait, il vous reviendra.

SYLVIA. — S'il me revenait, qu'en ferais-je?

LE CHEVALIER. — Se pourrait-il que vous ne l'aimiez plus?

SYLVIA. — En ai-je l'air?

LE CHEVALIER. — Êtes-vous encore si malheureuse?

SYLVIA, *vivement.* — Oh! Je l'étais aussi quand je le voyais tous les jours. J'ai seulement changé de souffrance.

LE CHEVALIER, *avec jalousie.* — C'était lui que vous attendiez tout à l'heure?

SYLVIA. — Oui.

MARTON. — Où veut-elle en venir?

LE CHEVALIER. — Pourtant...

SYLVIA. — Je sais, vous avez cru que je riais. Hélas! je ne sais plus rire. J'essayais de réapprendre devant mon miroir. Et vous avez dû voir que mes efforts n'étaient pas heureux.

LE CHEVALIER. — En effet!

SYLVIA. — Si, du moins, je pouvais pleurer. Mais mon chagrin s'en est allé aussi. *(Avec force, en concluant.)* Voilà ma vie!

LE CHEVALIER. — Recommencez-la!

MARTON. — Allons! La partie est jouée.

Elle sort.

LE CHEVALIER. — Je vous rendrai votre rire.

SYLVIA. — Et sûrement mes larmes aussi.

LE CHEVALIER. — Je n'ose l'espérer. *(Avec une fougue grandissante.)* Mais je sais bien que je guérirai ce mal qui vous consume vainement. Je mettrai ma religion à vous adorer. Vous me traiterez comme il vous plaira. Votre

présence me tiendra lieu de toutes choses. Et vous quitter sera le seul chagrin que je pourrai craindre.

SYLVIA, *dépassée par l'événement.* — Que m'arrive-t-il là?

LE CHEVALIER. — Vous n'aurez à combattre que contre vous-même et contre cet ancien attachement qui vous cause tant de déplaisir. Je ne vous parlerai du mien que lorsque les peines que vous me verrez pourront vous distraire des vôtres.

SYLVIA. — Taisez-vous! Tant de grâce et tant de chaleur, j'aurais peur que vous m'amusiez.

LE CHEVALIER. — De cet instant, je vous consacre ma vie. Mon père est mort. Je suis maître de ma volonté et de ma fortune.

SYLVIA. — Adieu, chevalier, je ne vous aimerai pas.

LE CHEVALIER. — Je le sais. Mais mon amour ne dépend déjà plus de rien. Et il m'est à peine nécessaire que vous le remarquiez.

SYLVIA. — C'est trop. L'épreuve a trop bien réussi.

LE CHEVALIER. — Si vous me demandez cet homme-là, j'irai vous le chercher où qu'il soit. Et s'il refuse de venir, je le tuerai.

SYLVIA, *accablée, comiquement.* — Qu'ai-je bien pu faire pour mériter un tel amour?

LE CHEVALIER. — Ou il me tuera; mourir pour vous sera plein de charme.

SYLVIA. — Réveillez-vous, chevalier. Vous ne me connaissez que d'un quart d'heure. Je ne puis vous être si précieuse que cela.

LE CHEVALIER. — Le temps ne fait rien à l'affaire.

SYLVIA. — Redevenez épicurien. Retournez à Violetta.

LE CHEVALIER. — Après ce que vous m'avez dit d'elle?

SYLVIA. — Je ne sais ce que je dis. Violetta est une bonne fille qui vous aime bien et qui vous rendra très heureux.

LE CHEVALIER. — Vous m'avez appris à mépriser ce bonheur-là.

SYLVIA. — Ne vous entêtez pas dans l'humiliation de me plaire.

LE CHEVALIER. — Madame, Dieu m'est témoin que je vous détestais quand je suis entré dans cette chambre. Et si je vous aime désormais, la faute ne nous en incombe pas. Je n'ai rien fait pour cela. Vous non plus. Bien au contraire, vous m'avez parlé de cet amour qui vous désole et vous m'avez offert votre amitié. Pourtant, je suis à vos genoux *(Il y tombe, en effet.)* et vous demande d'accepter mon cœur sans objet.

Marivaux entre.

SYLVIA, *l'apercevant, avec un cri de joie.* — Vous êtes revenu!

LE CHEVALIER, *toujours aux pieds de Sylvia, amèrement.* — Enfin, monsieur, vous voilà!

MARIVAUX. — Vous m'attendiez?

LE CHEVALIER. — Madame vous attendait.

MARIVAUX. — Vous l'aidiez, je vois, à prendre patience.

SYLVIA. — Relevez-vous, chevalier.

LE CHEVALIER, *se relevant, avec chaleur.* — Ne vous méprenez pas, monsieur, je ne suis rien pour elle. Elle ne m'aimera jamais. Elle m'offrait son amitié tout à l'heure. J'ai le regard de son frère, à ce qu'il paraît. Elle ne pense

qu'à vous. Elle parle de vous sans cesse. Elle m'a renvoyé à une pauvre fille dont je ne me rappelle même plus le visage maintenant. Elle vous adore.

SYLVIA, *engageante.* — Écoutez-le, monsieur.

LE CHEVALIER. — Pourquoi m'aimerait-elle? Je ne suis qu'un petit capitaine de province et je voulais lui donner des leçons. Je ne suis pas digne d'elle. Et, bien que je ne sache rien de vous, je ne vous en crois pas plus digne que moi. *(Avec adoration.)* Regardez-la. Elle n'est pas pour nous. C'est une femme pour un poète. Je la mépriserais si elle m'avait aimé!

SYLVIA, *pressante.* — Écoutez-le!

LE CHEVALIER. — J'essayais de la guérir de vous et de lui rendre le goût de la vie que vous lui aviez fait perdre.

MARIVAUX. — Je le lui avais fait perdre, moi?

SYLVIA, *très vite.* — Momentanément!

LE CHEVALIER, *à Marivaux.* — Ne vous en excusez pas, elle ne vous en garde pas rancune. Bien mieux : elle vous remercie de lui avoir menti si longtemps.

MARIVAUX. — Si longtemps?... Une heure!

LE CHEVALIER, *à Marivaux.* — Il vous reviendra, madame. Ces cinq années ne lui ont paru qu'un instant. *(Avec une jalousie désespérée.)* Ah! Monsieur, vous êtes bien heureux!

Il sort.

SYLVIA, *avec chaleur.* — Vous l'avez entendu?

MARIVAUX. — Oui, madame.

SYLVIA. — Et vous ne le croyez pas? *(Silence de Marivaux.)* C'est pourtant un homme qui vous déteste!

MARIVAUX. — Et que vous avez réduit au désespoir; cela, du moins, j'en suis sûr!

SYLVIA. — Il s'est trouvé là, qu'y puis-je?

MARIVAUX. — Je vous avais fait douter de votre pouvoir, et il vous a fallu l'essayer sur quelqu'un.

SYLVIA, *sincère.* — Je donnerais volontiers deux ans de ma vie pour ne l'avoir jamais vu. Mais vous êtes revenu, j'en oublie tout le reste.

MARIVAUX. — Et vous attendez que je me déclare?

SYLVIA. — Sans impatience!

MARIVAUX. — Il est bien vrai que j'aurais pu vous aimer, madame. Et je revenais pour m'y décider. Mais j'ai vu le chagrin de ce jeune homme.

SYLVIA. — De quoi se mêle-t-il de souffrir? Qui le lui demande?

MARIVAUX. — Je l'ai vu et je m'en vais.

SYLVIA, *une plainte.* — Sur-le-champ?

MARIVAUX. — Sur-le-champ!

SYLVIA. — Et vous vous efforcerez de ne pas me revoir?

MARIVAUX. — Je m'y emploierai.

SYLVIA. — Longtemps?

MARIVAUX. — Jusqu'à ce que je trouve l'amitié.

SYLVIA, *sauvagement.* — Je déteste l'amitié. Je ne serai jamais l'amie de personne.

MARIVAUX. — Vous serez la mienne.

SYLVIA. — Oh ! ne soyons pas amis. *(Suppliante.)* Je vous en prie?

MARIVAUX. — Je ne peux pas vous aimer.

SYLVIA. — Qu'ai-je donc fait?

MARIVAUX. — Vous êtes trop parfaite.

SYLVIA. — Vous avez peur de souffrir?

MARIVAUX. — J'ai peur de ne pas travailler.

Court silence.

SYLVIA. — Je vous plais trop?

MARIVAUX. — Oui. Je verrais vos pièges et j'y tomberais tout de même.

SYLVIA. — Mes pièges vous plairont peut-être aussi.

MARIVAUX. — Je ne résisterais pas à un chagrin comme celui de ce jeune homme. Et j'ai besoin de toute ma raison.

SYLVIA. — Pour quoi faire?

MARIVAUX, *donnant de l'importance à chaque mot.* — Cette coquette... Ce miracle que vous êtes... Il ne se peut pas qu'ils soient perdus. Mon devoir est de les raconter. Alors, pour dire vos grâces et vos diableries, peut-être vaut-il mieux que je n'en sois pas la victime?

SYLVIA. — Qui sait?

MARIVAUX. — J'en pourrais ressentir de l'humeur. Et *notre* personnage en souffrirait.

SYLVIA. — Célimène n'a pas souffert de l'humeur de Molière.

MARIVAUX. — Molière avait du génie.

SYLVIA. — Il ne le savait pas non plus.

MARIVAUX. — Moi, j'écris un théâtre d'homme heureux.

SYLVIA. — S'il ne vous faut que du bonheur, je vous en donnerai jusqu'à la nausée.

MARIVAUX, *la regarde longuement avant de dire.* — Cependant, rassurez-vous, madame; j'aurai tout de même pour vous un amour sans espoir.

SYLVIA, *déconcertée.* — Ah !

MARIVAUX. — Un amour parfait, sans traverses et sans orage.

SYLVIA, *mal convaincue.* — Un amour sans espoir.

MARIVAUX. — Ce sont les plus beaux.

SYLVIA. — Peut-être.

MARIVAUX, *rêveusement.* — Vous, vous aimerez ailleurs.

SYLVIA, *intéressée.* — Ah ! j'aimerai ailleurs?

MARIVAUX. — Ni plus ni moins que si j'avais été votre amant.

SYLVIA. — Vous savez très bien me parler.

MARIVAUX. — Ce sera peut-être ce jeune homme.

SYLVIA, *définitive.* — Oh ! non, pas lui ! Il est trop simple. Il se contente de trop peu de choses. Et il a le chagrin trop facile. Il a vu juste : si je l'aimais, je crois que je me mépriserais un peu.

MARIVAUX. — Pourtant, s'il meurt...

SYLVIA. — Vous saurez que c'est votre faute.

MARIVAUX. — A demain.

RIDEAU

MARCEL ACHARD

JOURNAL D'UN CONDAMNÉ A MORT

Le texte qu'on va lire fut composé à la prison de X..., dans les circonstances suivantes.

Condamné à mort le 3 octobre 194..., mon pourvoi en cassation fut rejeté le 5 novembre, et je fus transféré onze jours plus tard au quartier des « morts-vivants », en instance d'exécution capitale. Jusqu'à ce moment, aucun condamné n'avait encore été grâcié. Beaucoup avaient été exécutés. De temps en temps, un pas se faisait entendre dans les couloirs, peu après la tombée de la nuit. C'étaient les magistrats et les fonctionnaires qui venaient avertir l'un des garçons, mes compagnons de malheur, qu'il serait fusillé le lendemain à l'aube. Alors, un grand silence s'établissait dans l'immense édifice, où la nouvelle s'était répandue avec la rapidité de la foudre, parmi les milliers d'hommes qui y étaient entassés. La nuit était une nuit de méditation et de tristesse.

Un mois après mon arrivée, l'une de ces exécutions eut lieu. Avant l'aube, on nous conduisit dans des préaux lointains, où ne parvenait que l'écho affaibli des horribles préparatifs. En passant devant la cellule de la victime, je vis cette silhouette courbée, cette face déjà figée comme celle d'un cadavre. Dans nos cages, tout au bout de l'aile E, nous nous immobilisâmes. Ce fut incroyablement long. Les moineaux pépiaient dans les arbres. Au moment où je ne sais quelle absurde espérance, malgré tout, commençait à se glisser dans nos âmes, la salve éclata. Puis des cris, venant de la prison : « Assassins ! Vous aurez votre tour ! » Nous revînmes — les sept autres condamnés à mort — en levant bien haut la tête : car, nous le savions, tous les yeux nous guettaient ! Et l'attente reprit, dans les mêmes conditions obsédantes.

Chacun vivait — si l'on peut dire — avec deux veilleurs qui devaient ne le quitter des yeux ni jour, ni nuit. L'électricité brûlait en permanence. Tous les soirs, les oreilles se tendaient, épiant les pas, reconnaissables entre tous, des messagers de mort...

A l'instant où j'écris ceci, cette attente n'a pas cessé pour moi depuis deux cent cinquante-deux jours. Deux fois encore, des compagnons ont été fusillés. Du préau, où nous passons une demi-heure l'après-midi, nous apercevons, près d'un angle de la muraille, le rectangle de sable jaune, entouré de planches et précédé de trois piquets noirs, auxquels on adosse les hommes afin de les percer de balles.

5 *juin.* — L'ombre se dissipe quelque peu ; une chaleur de vie s'insinue autour de moi, fait danser devant mes yeux les flammes légères de l'espérance. Et je songe *enfin* à la mort. J'y songe vraiment : naguère, je me contentais d'en ressentir obscurément l'influence ; il est vrai, dans les moindres replis de mon corps et de mon âme. Des pieds à la tête, *j'attendais* — excepté au fond de mon esprit. Maintenant, il s'ouvre à cette réalité sinistre et superbe qui m'a effleuré ; il en cherche le nom, il en fixe l'image. Il s'aperçoit que cette réalité, combien exceptionnelle, portait aussi en elle une *révélation*. Celui qui respire à deux pas de l'abîme en

perçoit les plus profondes rumeurs. Celui qui va mourir découvre tout à coup le sens de la vie. Toute menace est un éclair. Comme l'effusion mystique, comme l'ivresse physique, la présence de ce spectre est une cause de prodigieuse et d'inattendue lucidité. A de tels moments, la matière ne se désagrège point : elle s'avilit, elle se dégrade. Il y a huit jours encore, la pensée d'un homme qui fait des études d'ingénieur, par exemple, ou qui achète des terres pour les faire valoir, m'eût fait éclater de rire.

6 *juin.* — Tout ce que font les hommes pour s'amuser, s'enrichir, s'entourer de biens et d'objets, est illusoire. Du bord extrême de la vie, on la voit distinctement, dans toute son étendue ; comme un plateau montagneux au crépuscule. Près de mourir, j'ai pu faire le départ entre ce qui existe vraiment et les fantômes du rêve humain. S'instruire, occuper un emploi rémunérateur, jouir de la considération générale, faire un bel établissement, fonder une famille, arrondir sa fortune, prendre avantageusement sa retraite... Ou bien, apprendre à se débrouiller, gagner beaucoup d'argent en travaillant peu, prendre des distractions, mener joyeuse vie, dominer par la ruse, en spéculant sur les passions et les appétits, devenir un homme puissant, s'enorgueillir de son manque de scrupules, vieillir riche et redouté... Ou encore, se vouloir tranquille et modeste, viser bas, passer inaperçu, se confiner dans la médiocrité, cultiver des manies, prendre de l'âge tout doucement, à peu de joies et de risque... Ou enfin, se vouer à la science, la servir avec ferveur et désintéressement, lui sacrifier tout, en tirer d'austères plaisirs, méprisant tout le reste... Ce n'est rien! Tout cela n'est rien! C'est se vouer au néant. Jongler avec des nuées...

7 *juin.* — J'ai vu cela, par deux fois. J'ai compris cela, de telle manière que toute démonstration est superflue. Je suis le témoin qui paraît, les prunelles pleines d'images inconnues. On peut me croire sur parole ; le pays dont je reviens est celui de la vérité totale. Deux cents fois j'ai pu me dire : « Demain, à cette heure-ci, je serai peut-être déjà sous la terre. » Aussitôt, un torrent de sentiments se précipitaient dans mon âme. Le premier d'entre eux se nommait l'horreur. Le dernier se nommait l'indifférence. Toute méditation sur la mort, commence par un terrible haut-le-corps. Plus on a de courage, plus cette réaction est forte, parce que le courage procède de la vitalité. Lorsque l'épouvante première est surmontée, l'irritation demeure : aucune colère commune ne ressemble à cette violente insurrection de la nature menacée, et menacée *gratuitement*... Pour être passé par ce stade, je ne puis croire que le jet de malédictions qui s'échappe — d'abord — de la poitrine des victimes, et qui retombe visiblement sur les bourreaux, sur les spectateurs passifs, sur la société, sur les races, sur le monde, se perde à jamais dans l'espace. Je suis sûr que le destin s'infléchit, sous l'influence de cet effroyable magnétisme, issu du plus profond de la plus profonde souffrance.

9 *juin.* — Après le moment de la colère, vient celui de l'attention. Le cœur s'apaise. L'esprit se tend. Une curiosité monstrueuse grandit; on se dit : « Je voudrais voir cela! » Et, en même temps, on tient l'image de « cela » à distance. L'idée qu'une telle fin est affreuse s'efface parfois devant l'idée que cette fin est prodigieuse. Il est exceptionnel de se trouver ainsi, parfaitement immobile, dans l'ombre de la statue colossale. Un homme, dans les nuages, voit tout près de lui naître la foudre; mais elle ne s'élance pas dans l'espace, à peine née; elle reste suspendue miraculeusement... Spectacle inouï, qu'une partie de l'âme contemple avec admiration et respect! L'autre partie a peur, bien entendu! Elle ne compte pas! Nous avons tous quelque chose de commun avec la plus basse humanité; le héros même sent, avec dégoût et dépit, à certaines minutes, son poil qui se dresse sur son échine, comme au plus lâche coquin. Cette défaillance n'intéresse que la bête qui est en nous; la bête que le héros ne peut tuer : il peut seulement la tenir en laisse. Elle tremble. Et lui s'arrête, attentif, avec une lueur dans l'œil et un vague sourire qui commence à lui plisser la lèvre. Tel est donc le plus grand risque de mort?... Quelles étranges, attirantes, mystérieuses figures!

10 *juin.* — A peine installé dans ce réduit, j'en ai bien examiné la porte : « Supposons!... » me suis-je dit. Cette porte s'ouvrirait donc à l'heure terrible, vers la fin de l'après-midi. Dans l'entre-bâillement, se montrerait un inconnu en uniforme : et, sur cette face blanche, je lirais d'avance les hypocrites paroles dont s'enveloppe la sentence sans recours. Un homme qui apporte ce message à un autre homme, fût-il le plus affreux des criminels, sent le poids d'une honte étrange. Car il n'est pas sûr que la société ait pareil droit; il se demande, au fond de lui-même, s'il n'est pas l'instrument d'une forfaiture sans nom. A plus forte raison, lorsque la victime est innocente. Il faut que la certitude de mourir fasse descendre sur l'âme de cette victime une onction singulière pour qu'à ce moment il ne se passe pas des choses effrayantes... Mon Dieu, donnez-moi la sérénité du mépris! Accordez-moi de faire grâce à ceux qui viendraient m'annoncer qu'on ne me fait pas grâce!... Que mon âme, à la seconde même, s'enlève comme l'oiseau s'arrachant au bourbier!... Que je perde de vue sur-le-champ la pâle boue de ces figures!... J'ai bien examiné la porte. J'attends qu'elle s'ouvre, à l'heure terrible, et je suis prêt.

11 *juin.* — Après le moment de l'attention, vient celui de l'émotion religieuse. La mort naturelle efface progressivement le monde. La mort accidentelle la supprime à l'improviste. La mort du condamné laisse un temps de confrontation lucide. L'homme qu'on tuera demain conserve aujourd'hui toute sa force. C'est dans la plénitude de son être qu'il peut contempler la création, illuminée par le soleil de la mort. Il voit clairement ce qu'il abandonne. Il se voit aussi clairement lui-même dans l'acte d'abandon. A aucun de nos semblables, pareil saut de l'ima-

gination n'est infligé. « Ce matin, j'étais pleinement vivant. Demain soir, je serai couché froid sous la terre. Ce matin, tout existait pour moi : le souffle, la puissance des muscles, la possession des choses, les sens, la pensée, le souvenir, l'espérance, l'énergie vitale. Demain, à telle heure, tout cela sera subitement anéanti. Et j'ai le temps de prévoir ce coup. J'en puis mesurer la violence inouïe, jusqu'à la dernière minute! » Celui qui va mourir se dit cela, naturellement, tranquillement. Et, tout à coup, une main invisible le prend à la gorge : « Vigoureux comme un arbre, je suis au fond de l'abîme enchanté! A l'instant, les objets s'écartent et je vois les génies. »

12 *juin.* — Le condamné à qui l'on vient signifier la sentence cesse d'appartenir au règne des vivants. En fait, il est déjà une ombre. Durant toute la nuit, ce spectre à l'apparence d'homme demeurera parmi les hommes. Inscrit déjà sur le registre de l'autre monde, ange ou démon, il promène encore autour de lui un regard d'homme. Des images toutes semblables à celles que contemplent les hommes s'inscrivent sur sa prunelle. Mais l'esprit qui interprète ces images n'a plus rien de terrestre. La victime perçoit l'univers et la vie, d'un point situé au seuil de l'éternel. J'ai presque atteint ce point. Longtemps, longtemps — les semaines succédaient aux semaines — je me suis trouvé à cheval sur les deux règles. L'émotion de la fatale *certitude* ne m'a pas serré la gorge. Mais j'ai tant de fois et si profondément préparé mon âme à cette certitude-là qu'un frémissement tout pareil, peut-être encore plus puissant, a secoué mes entrailles. Comme le malheureux qui *sait*, j'ai gravi les marches; je suis sorti du décor humain. O grandeur de l'extrême infortune! Par rapport aux vivants, je me suis trouvé dans la même situation que l'enfant par rapport aux fourmis aveugles qui grouillent dans la paille.

13 *juin.* — Tout homme est menacé de mort. Chaque instant peut être son dernier instant. Être sûr de mourir à telle date, à tel moment, c'est autre chose. Le malade dont les médecins ne répondent plus sait qu'il va mourir probablement. Bien peu désespèrent tout à fait. Et tous sont affaiblis. Déjà, quelque partie d'eux-mêmes consent à cet épilogue vers lequel il semble que la nature incline alors avec lassitude sa propre démarche. Presque toujours, le corps menacé est *averti* peu à peu, préparé de longue main. Les seules circonstances où un être conscient peut contempler à loisir la figure de la mort sont le suicide et la condamnation à la peine capitale. Dans le premier cas, on s'avance soi-même vers le spectre; et l'on garde jusqu'au bout le sentiment de pouvoir s'arrêter si l'on veut. Dans le second cas, on est immobilisé, ligoté, mais lucide, mais animé d'une vitalité intacte! Et c'est le spectre qui s'approche, implacablement. Même l'imagination la plus folle ne peut plus alors s'accrocher au plus petit lambeau d'espérance. Il faut regarder droit devant soi; compter un par un les os du squelette!... « Demain, à cette heure-ci, je serai déjà froid sous la terre. » Cette expérience-là ne ressemble

à aucune autre. Non pas même à celle de l'aviateur qui se jette sur un navire ennemi avec sa bombe, et qui se dit encore : « Par miracle, je m'en tirerai ! »

14 *juin.* — Nous savons que les messagers de mort viennent habituellement entre cinq et sept heures. A ce moment, la prison est silencieuse. Qu'un pas, s'approchant, y retentisse, et toutes les oreilles se tendent. Est-ce le pas des « porteurs de mauvaises nouvelles » ? Pour l'avoir entendu plusieurs fois, on en connaît le rythme tout particulier, d'une solennité que retient on ne sait quelle honte secrète. « C'est bien eux !... Ils arrivent... Ils ont franchi la grille... Ils s'avancent dans le couloir... Ils approchent... A quelle cellule s'arrêteront-ils ? » se demandent les prisonniers. J'écoute, le sang bat dans les tempes... Les messagers sont devant ma porte... Ils poursuivent. Je respire à fond... Un moment après, les pas s'arrêtent un peu plus loin. La clé s'enfonce dans une serrure. Une porte grince. Un homme, soudain dressé, reçoit l'extraordinaire message. Pour lui, la plus effroyable agonie commence. La dernière nuit !... Et cette fureur corporelle, cette protestation de tout l'être !... Chacun murmure : « Quand sera-ce mon tour ? » Dans tout le quartier des condamnés à mort, un effluve d'horreur et de pitié se répand. Le martyre de l'homme désigné est ressenti par tous, minute par minute, jusqu'aux approches de l'aube. C'est comme si tous étaient atteints ; c'est comme s'ils mouraient tous, chaque fois.

15 *juin.* — Cette nuit-là, pour la victime désignée, et pour celles qu'ajourne encore le supplice de l'incertitude, est la nuit de la clairvoyance totale. Les hommes, la vie, le destin, apparaissent illuminés par le soleil de la mort. D'un bout à l'autre de cet immense panorama, plus rien n'est plongé dans l'ombre. Bonheur et malheur, victoire et défaite, perdent leur aspect factice et redeviennent de misérables variantes de l'universelle imposture humaine. « Qu'est-ce que je regrette le plus ? » se demande le fusillé de demain. Car, regretter un bien, à cette heure-là, c'est encore en jouir quelque peu. L'esprit qui va s'éteindre joue avec des formes et des visages. L'âme, près d'être arrachée, jetée au vent comme une rose dans une rafale, subit l'assaut de la suprême tentation, qui consiste à regretter les minutes futiles et les joies communes : « Tel jour, j'ai mangé une orange sur un balcon en regardant la mer. Je ne pensais à rien, qu'à la saveur du fruit. Ce fut sans doute le sommet de mon existence. » Pour secouer cette paresse de l'imagination, qui se ménage encore au moment de se dissoudre, il faut un effort, et un effort héroïque. « Je ne veux pas périr dans la peau de cet homme-là ! Avant de tomber, je veux déployer toute ma taille ! »

16 *juin.* — « O mon passé !... » Qu'est-ce qu'une vie interrompue, dont tous les événements se bousculent comme les eaux dans une canalisation percée ? Celui qui se rappelle cela, quelques heures avant de succomber, demeure frappé de l'inutilité désespérante qui empreint

ces allées, ces venues, ces actes, ces propos épars. Aucun d'entre eux ne tient compte, même très vaguement, de l'épilogue tragique maintenant imminent ; l'homme qui a vu, dit, fait, pensé ces choses n'a rien de commun avec celui qui, dans quelques heures, recevra la foudre et le plomb. Ce n'est pas que le premier ait, pour le second, mal agi. L'on devrait plutôt dire qu'il n'a pas agi du tout. Cette existence, comme toutes les existences, est perdue. Hors par certain côté, à certain égard... « Oui, j'ai pataugé dans les phantasmes ! Je me suis laissé prendre à tous les pièges ! » L'instruction et l'éducation, le travail, la respectabilité, les valeurs traditionnelles et les valeurs révolutionnaires, le « bon établissement », l'appât du gain, les opinions politiques, les habitudes familiales, les joies de l'esprit, la considération publique : on a cru à ces mensonges. Et il n'en reste rien, pas même la cendre !

17 *juin.* — Avoir aimé ; avoir frôlé l'invisible : voilà ce qui reste ! Quelques regards, quelques poignées de main, quelques baisers, quelques délires. Et, d'autre part, un petit nombre d'illuminations, à la faveur desquelles les profondeurs de la réalité nous sont apparues, abolissant l'espace et le temps. Je l'atteste : du bord de la tombe ouverte, l'on ne voit plus rien d'autre. Parce que tout le reste est néant ! Particulièrement l'idée que les hommes se font de leurs rapports entre eux et avec les choses. Dans la gravité qu'ils affectent, considérant leur métier, leur fonction, leurs biens, leurs connaissances, la société, l'activité manuelle et intellectuelle, il y a quelque chose de fou, d'imbécile. En dehors de l'amour, de l'amitié, de l'effusion mystique, toute action humaine et tout état humain n'est que jeu de polichinelles. L'agonisant lucide, à ce spectacle, sent un rire énorme qui naît, qui monte, qui s'épanche. Il me semble qu'à deux pas du fatal poteau, je serai la proie d'une hilarité formidable. Ces pantins lugubres, mus par des automatismes mentaux dont ils n'ont pas conscience, et maniant avec componction les magiques ressorts de la mort et de la vie, auxquelles ils ne comprennent rien, portent une telle puissance comique, que leur victime en périrait de rire avant la salve.

18 *juin.* — Vous qui n'avez pas séjourné dans la zone fatale, sachez ceci : la vie quotidienne n'est pas une *chose sérieuse.* Vis-à-vis de qui vous paraît si important, il n'y a que deux attitudes possibles, pour celui qui *sait :* la moquerie et le mépris. Science positive, logique, politique : autant de pitreries puériles ; inférieures dans l'échelle humaine, à la chansonnette et au jeu de ballon. Je vois, d'ici, les personnages au visage grave, aux vêtements stricts, qui règlent le sort des États, les recherches biologiques ou la production de l'acier. Les clowns qui jonglent avec des bulles de savon sont moins futiles que ces administrateurs de rêves et laboureurs de nuages. « — Grâce à nous, disent-ils, les sociétés subsistent, les connaissances se développent, la raison s'affermit ! » « — Possible !... Ordonnez donc plus ou moins ces apparences, bientôt

dissipées. Mais votre contenance prouve que, en outre, vous les prenez pour des réalités. O plus grotesques que les négrillons qui essayent d'attraper les reflets dans la glace! » Il faudrait habiller en fous, avec la collerette et la marotte, les financiers, les hommes d'État, les industriels, les savants en us. Il faudrait peindre un soleil au croupion des magistrats et affubler d'un faux nez les professeurs de morale.

19 *juin.* — Le monde est un rêve d'enfants arriérés. Presque tous les hommes font des rêves. Quand j'étais petit, il me vint un jour le soupçon que rien de ce que je voyais n'existait ; que j'étais la dupe d'une vaste comédie, très compliquée et très bien jouée. A mesure que j'avançais sur une route, le paysage se constituait pour me leurrer ; il se dissolvait sans bruit aussitôt après mon passage. Les créatures ne prenaient un peu de consistance qu'à mon approche. En ma présence, chacun jouait correctement son rôle. Les gens allaient, parlaient, agissaient sous mes yeux sans avoir l'air de faire attention à moi. En fait, il n'y avait, en chaque point où se portait mon regard, qu'un ballet de fantômes. Quelquefois je tournais brusquement la tête, dans l'espoir de les surprendre en train de s'évanouir ou de se concerter. Quel phantasme allaient-ils faire naître sur mes pas, la fois suivante?... Ma tentative échouait toujours ; mais je croyais néanmoins apercevoir, sur la face des figurants surpris, un trouble singulier, bien fait pour donner de la force à mon hypothèse. A ceux qui m'adressaient la parole, je répondais correctement, mais avec un petit sourire qui signifiait : « Vous savez, j'ai tout deviné! » Il y avait beaucoup de vrai dans cette construction de l'imagination enfantine.

20 *juin.* — Il y avait beaucoup de vrai, plus de vrai encore que je ne le croyais ; car, à d'autres moments, j'acceptais la réalité quotidienne, je me laissais enfermer dans le décor, je me mêlais sans résistance à la foule des ombres. Maintenant, tout est clair ; j'ai vu l'univers s'évanouir, quand j'étais dans l'éblouissement de la mort. J'ai vu demeurer seulement ce que le vulgaire ne voit point : les êtres et les forces étrangers à la matière. Autour de nous, flottent les âmes. Autour de nous, destinées et volontés composent un harmonieux empire avec lequel nous pouvons entrer en rapport par l'intuition, par la tension de l'amour. S'ils me tuent, c'est une *telle* certitude que j'emporterai de ce semblant de monde. L'émotion que j'ai éprouvée avait ce sens-là. J'aurais eu hâte de fuir l'imposture et de renier l'absurdité humaine, sans l'admiration dans laquelle m'a plongé le spectacle de l'amour terrestre — qui n'appartient presque pas à la terre. Toute vie est inutile, est méprisable, hors ce qu'il y tient de joie religieuse, et de tendresse, et de volupté.

21 *juin.* — Telle est la suite de sentiments qui défilent dans le cœur de celui qui *sait l'heure de sa mort* — ô infortune et privilège extraordinaires! Cela commence par la colère, cela finit par l'indifférence. A aucun moment, chose curieuse, la pitié n'apparaît dans ce cortège d'émotions. Celui qui souffre compatit davantage aux peines d'autrui, et même aux

sottises, aux méchancetés d'autrui. Celui qui va mourir s'en détourne. Dans le brouillard humain, ces misères se perdent. Par rapport à l'immense surprise du dernier souffle, qu'est-ce même que la plus cruelle souffrance sur laquelle il est toujours permis à l'espérance de revenir? Cependant, jusqu'à l'extrême bout de la vie, se fait sentir l'aiguillon de la fraternité. Que vont devenir tant d'êtres chers, abandonnés aux quatre vents de la destinée? Que va devenir la foule, la masse obscure et palpitante? Comment tournera l'aventure des fils d'Adam?... « Qu'éprouvez-vous? » demandait-on à un personnage agonisant. Il répondit : « Une immense curiosité. » J'ai fait plusieurs pas sur la pente de l'agonie et je puis dire que c'est vers le *monde perdu*, si faussé et si menteur qu'il puisse être, que se tourne la curiosité attendrie des demi-morts. « Frères que je méprise sans les plaindre, où le mouvement du temps vous porte-t-il? »

22 *juin*. — Quant au *monde promis*, il paraît moins proche et moins sûr à cet instant qu'à tout autre. « Et si je mourais tout entier!... » est une pensée qui monte et s'affermit dans l'esprit à mesure qu'on gagne le bord extrême de la vie. Peut-être est-ce là, inattendue, la suprême tentation. Quand on n'a plus d'autre espoir que celui de la résurrection, la main s'ouvre et laisse échapper cette dernière chance. Sans doute la ramasse-t-on aussitôt, avec honte et terreur. Sans doute, les fondements de la foi religieuse trouvent-ils un appui dans le dédain et dans l'incrédulité avec lesquels on considérera le règne de la matière. Ces forces invisibles dont on sent la présence, au centre de l'univers où tout se dément et se dissout, pourquoi ne se prolongeraient-elles pas au delà de la mort physique? Pourquoi l'âme, l'âme survivante, ne serait-elle pas admise dans les autres parties de la réalité, surtout dans les zones qu'habite l'essence du divin? Si les hommes n'existent pas, les anges et les démons sont presque certains d'exister. A partir des limites de la vie terrestre, la création se manifeste comme une avenue fluide et lumineuse, animée d'une vibration ascendante, et formant un chemin tout préparé à la personnalité irréductible, à la joie immortelle.

27 *juin*. — Ce qui frappe dans le comportement des condamnés à mort, c'est leur douceur. Jusqu'à la minute suprême, ils demeurent paisibles et polis. Ils n'usent point du privilège dévolu à *celui qui n'a plus rien à perdre ;* au seul homme qui soit en mesure de dire son fait à l'humanité. Tous les autres hommes ont des raisons de ménager leurs semblables; non le demi-mort, au moment de devenir un mort tout entier. On croirait que, dans cet intervalle, il va saisir l'occasion de lancer la malédiction sans recours que notre race a méritée, pour avoir fondé ses destinées sur l'égoïsme et sur le mensonge. Eh bien, non! De la bouche de la victime marchant au supplice, ne sortent que des paroles d'amour et de pardon, enveloppées d'une humeur comme distraite. L'un de ces malheureux, avant d'être percé de balles, dut subir l'ignoble comédie de la dégradation militaire. Il s'y prêta avec une extraordinaire bonne grâce — lui

qui aurait pu, à juste titre, à bon escient, jeter à tous ces pantins et ces monstres le terrible avertissement de la Justice irritée. S'il l'avait voulu, jamais une seule des personnes présentes n'aurait plus connu le sommeil... Il ne le voulut point. Il sourit, il écouta, il s'inclina, il se tut.

30 *juin.* — Une connaissance tragique du divin... Une forme transcendante de l'amour et de l'amitié... Une curiosité rétrospective où le mépris se mêle au pardon... Le calme, l'indifférence étrange, qui résulte d'une conjonction de l'horreur avec l'émerveillement.... Je ne sais quelle ironie d'outre-tombe... J'en suis là! A ce stade, s'arrête mon expérience. Jusqu'à présent, le supplice qui m'est infligé, le privilège dont je jouis, ne vont pas plus outre. Il me manque (« heureusement », ai-je la faiblesse de soupirer), il me manque le choc du *dernier instant*. Peut-être m'apporterait-il ou m'apportera-t-il quelque réponse à la question que je me pose aujourd'hui, et qui me laisse perplexe : que deviennent, dans la pleine lumière de l'agonie consciente, l'art, l'émotion esthétique, la beauté? Est-ce que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain gardent leur empire sur l'esprit de celui qui va mourir sain, et qui le sait? Est-ce que cet homme-là accorde une pensée à Schubert, à Chénier, à Mansard, à Michel-Ange? Est-ce qu'à ses yeux cette « matière », à peine ordonnée par le génie, se maintient, quand l'univers visible se dissout comme une image? Est-il donc *vrai* que le beau est immortel, que grâce à lui nos semblables peuvent jeter une ancre en dehors du monde? Et il en est temps, car le monde sombre, car le monde est mort.

1er *juillet.* — Dieu tend la main au condamné à mort. Sans cela, l'attente qu'on nous inflige serait insupportable. Est-ce que cette grâce d'état ne consiste pas simplement en ceci : l'homme reçoit la disposition de certaines ressources secrètes qu'il recèle? Dans un coin de notre être gît depuis la naissance l'exacte force morale qu'il faut mettre en jeu pour résister à la plus grande des injustices et aux abominations qui lui font escorte... A aucun de mes compagnons de malheur cette faveur ne paraît refusée. Tous, à quelque moment, parviennent à chanter et à sourire. Dieu est présent en eux. Je n'hésite pas à le dire : même dans l'âme d'un espion ou d'un dénonciateur affreux, Dieu est présent, dès lors que la peine capitale est évoquée. D'une certaine manière, la condamnation à mort est un sacrement, semblable à l'ordination ou au mariage. Chacun de nous s'unit, non pas à une compagne, mais à soi-même, mort. Cela se fait sous le regard des anges. Voilà près de huit mois, quant à moi, que je suis prêtre du sang et du plomb ; que je suis uni à l'image de mon propre cadavre. A ce double titre, je suis enveloppé de bénédictions. Il y en a pour la cellule et pour le poteau, pour le sacerdoce et pour les épousailles. Dieu me tend la main chaque jour. Il m'est plus familier que le geôlier et que le bourreau.

2 *juillet.* — Un de mes compagnons de malheur, à qui je parlais de « l'heure terrible », où vient d'habitude le messager de mort, me répon-

dait avec vivacité : « Il vaut mieux ne pas penser à cela! » Un homme qui fut condamné à mort, il y a trois ans, ne songeait — raconte-t-il maintenant — qu'à préserver en lui le sens de l'humour ». Ces deux attitudes se ressemblent en ceci, qu'elles se dérobent toutes deux à la présence du fantôme. Ainsi, le fruit de l'épreuve est perdu. Ce n'est pas la peine de l'avoir subie — par la grâce d'une prédestination extraordinaire — pour être *après* le même homme qu'*avant* : pour n'avoir fait que « préserver » l'âme incomplète et à demi aveugle de l'homme vivant, c'est-à-dire de l'homme ordinaire! Je veux garder intacte ma paix intérieure — mais en regardant en face le fantôme, non pas en en détournant les yeux. Je veux demeurer capable de saisir le profond comique du monde, des hommes et de la destinée terrestre — mais non par les moyens puérils de l'humour. Aussi bien ai-je découvert une ironie plus puissante, plus lucide ; et *qui tient compte* de ce que je sens, de ce que je vois ; qui n'affecte pas de l'ignorer avec désinvolture. Cette ironie-là, je crains toutefois qu'elle n'échappe à la plupart des autres, justement parce qu'ils n'ont ni senti, ni vu.

4 *juillet*. — Ainsi, de jour en jour se complète l'expérience! Si je meurs, elle n'aura pas été vaine, puisque j'eus le temps — privilège payé cher — de noter ce que je ressentis, ce qui me fut révélé ; puisque aussi rien n'est jamais vain dans ce domaine : le monde est plein de la pensée des morts. Si je vis, je pourrai porter dans la vie le cœur et l'esprit de Lazare. Vous qui m'avez ainsi traité — d'une manière si inhumaine que vous ne pourriez même pas supporter la *représentation* de ce qui se passe ici — vous m'avez fait une âme de ressuscité. Grâce à vous, bourreaux, juges iniques, politiques sans conscience, j'ai percé le secret du monde créé, je sais ce qui existe et ce qui n'est que rêve. Je peux donc vous pardonner, ô fumées! Me voici définitivement invulnérable à la duperie ignoble des sociétés. Il n'y a de véritable destinée qu'individuelle ; toutes les alliances et les communautés d'hommes sont des trahisons envers l'essence humaine. Il m'est possible de rire, au spectacle de mille dignités, gravités et grandeurs usurpées. Je ne ferai rien ; je ne dirai rien ; pourtant, le seul regard que je promènerai désormais autour de moi sera comme une flamme qui brûlera vos civilisations.

7 *juillet*. — C'est maintenant à l'heure où le péril s'éloigne, que j'en découvre la laideur. Je me retourne vers l'attente interminable, vers le message honteux, vers la dernière nuit, vers la salve. Je les vois, il me semble, pour la première fois. Et je tremble... Oui, je suis saisi de peur et d'horreur, en comprenant ce qui faillit m'arriver — ce qui peut m'arriver encore. L'univers est un songe : mais non pas la souffrance humaine, non pas la noblesse ou la bassesse humaine. Oh! bêtes puantes, gorgées d'iniquité!... Juges bottés, qui marchez dans le sang!... Je m'arrête! Il ne faut pas que la colère m'emporte. Aux niais et aux hypocrites qui ânonnent des textes de lois devant le poteau où est attaché l'honnête homme, je ne veux jeter que de la pitié. Si je pouvais venger leurs vic-

times, je ne le ferais point. « Qu'ils soient épargnés! » dirais-je. Et je cracherais ma salive à leurs pieds... Allons! Changeons de ton! Oublions cette vision tardive, ce frisson inattendu, cet élan d'indignation et de mépris suprêmes. Je ne serai pas dupe de la méchanceté, de la stupidité prétentieuse. Les dénoncer serait oublier ceci : qu'elles ne sont que moisissures. Même cette monstruosité, un meurtre judiciaire, n'est qu'une toute petite chose, mesurée à l'aune de la vérité.

9 *juillet*. — Je me demande ceci : est-ce que l'expérience fut complète?... Ne s'est-elle pas heurtée en moi à quelque chose d'irréductible?... Et, en effet, lorsque le danger était le plus grand, je sentais qu'une part de mon âme se durcissait, refusait d'accueillir l'idée de la destruction imminente, fermait l'oreille aux évidences qui l'annonçaient. L'un des êtres dont je suis composé fut constamment et volontairement *distrait*, tout le temps que la menace demeura suspendue. Peut-être quelques idées, quelques sentiments, relevant de l'univers des vivants, se sont-ils réfugiés dans un réduit intérieur où la vapeur de la mort ne les a pas atteints. Peut-être aussi le frisson de la tempête ne m'a-t-il pas secoué des pieds à la tête. Pour être tout à fait l'homme nouveau, fraîchement issu des illuminations de l'agonie, il aurait fallu plus de douceur et de faiblesse. Il aurait fallu avoir peur. Non, ce n'est pas cela. Je ne peux pas dire que je n'ai pas eu peur du tout! Il aurait fallu que je consentisse à ma peur — laquelle était celle d'un homme courageux. Je ne me suis pas assez abandonné au supplice. Dans l'ombre du nuage, j'ai encore trop surveillé, contrôlé, dirigé mon âme et mon corps.

10 *juillet*. — Un événement vient de survenir qui remet tout en cause, ou du moins y jette un doute derechef sur mon sort. Je dois donc poursuivre ce petit livre, où j'enferme les réflexions et les émotions du condamné à mort qui tente de s'élever au-dessus de son supplice. Il faut que je fasse effort pour regarder encore bien en face le spectre que j'avais cru évanoui à jamais. Me voici, ombre, puissance!... Me voici, contenant d'une main les mouvements de ce cœur, tantôt agité, tantôt apaisé, oh! torture inhumaine! J'ouvre la bouche et je la ferme... Ma respiration se précipite et se suspend. Mon front transpire, mon dos se glace. Allons! me voici prêt de nouveau! A peine déséquipé, j'ai pu reprendre et receindre l'armure. Puisqu'on le veut, puisqu'il le faut!... Ah! bourreaux, qui m'useriez l'âme avant de me percer le corps!... Silence. J'ai repris l'épreuve et j'ai recommencé d'en tirer des pensées. D'abord un peu essoufflé, à cause de ce cœur que je contiens, elles reprendront bientôt leur rythme. Chaque mot que j'écris, desserrant doucement ma poitrine est une conquête, est une victoire. Pas à pas, heure par heure, je regagne le terrain perdu.

11 *juillet*. — Plus de trente hommes attendent ici que les « grands juges » règlent leur sort. Certains sont là depuis dix mois... Ils tenaient bon; mais voici qu'on annonce des grâces. Depuis lors, la paix a fui

l'âme des condamnés à mort. Ils supportaient l'incertitude prolongée, chaque jour qui passe étant un jour gagné, et une nouvelle chance de salut. Ils ne supportent pas l'attente d'un événement heureux. Chaque jour est une déception nouvelle, à cet égard, et une chance qui s'évanouit. Cette épreuve supplémentaire m'est épargnée. Les circonstances, pour moi, se sont arrangées de telle sorte que je suis content qu'il ne se passe rien et aussi longtemps qu'il ne se passera rien. Il m'est donné de fixer ma pensée sur *une seule* menace. Les images auxquelles mon esprit se reporte sont des images *simples* dans leur horreur. Ainsi, je me couche chaque soir avec le sentiment d'une victoire. Provisoire, passagère, certes : mais les hommes n'en remportent pas d'autres... Tout autour de la violence épouvantable et de l'ignominie, suspendues sur ma tête, il y a donc une large zone de calme, de sérénité. A deux pas de ce que je redoute, de ce qui révulse ma pensée, la vie normale s'étend, comme la prairie fleurie autour d'un geyser. Je n'ai qu'un mouvement à faire pour me retrouver paisible, lucide, presque heureux. Mais le fantôme est toujours là.

15 *juillet.* — « Demain, à cette heure-ci, je serai froid sous la terre. » Mais non pas tout entier ! Quelque chose survivra, force, esprit, fantôme, souvenir passionné, songe, désir flottant... Si j'existe encore, si peu que ce soit, et sous n'importe quelle forme, pour qui serait-ce, sinon pour ceux que j'aime ?... Vous autres, tendez la main dans l'ombre ! Et toi, écoute bien ! Tiens ouvertes devant moi ta veille et ton sommeil !... Ne te décourage pas trop vite ! Il faut le temps de trouver l'issue par où nul n'a passé ; il faut le temps de franchir les abîmes... Ah ! m'y voici ! Ne bouge pas. Et que ta peau frémisse de saisissement et de plaisir, tu as reçu le baiser de l'ombre... Désormais, son parfum d'ozone ne te quittera plus, et tu percevras sans cesse son murmure. Où que tu ailles, une chaleur courra, une protection sera tendue, une tendresse — toute la tendresse, comprends-tu — sera prête. Ils se sont mis en ligne pour me tuer. Ils ont tiré tous ensemble. Ils m'ont enterré à l'écart. Laisse-moi te dire cependant mon secret : « Je ne suis pas mort. » Non, mon amour, *je ne suis pas mort !*

***

LA CLÉ PERDUE

LIVRE III

Soir. — Lally cache quelque chose. Dès qu'elle a débarqué du « bus », rien qu'à son teint tourné, sa pâleur, le flamboiement de ses yeux encore rougis, j'ai su que cela ne s'était pas passé comme ça. « Ouf!... Gone... » Ce n'est donc pas le regret que son père soit parti. C'est autre chose qu'elle ne veut pas dire. « *We have reached a decision...* » Impossible de lui en tirer davantage. Ils... c'est-à-dire lui. S'ils se sont arrêtés à une décision, c'est lui qui l'a prise ou la lui a fait prendre.

Dans le car, elle m'a serré la main si nerveusement, si fiévreusement. Pas eu le courage de la repousser quand elle a couché la tête sur mon épaule. Je sens qu'elle a mal, peut-être autant que moi. Mais pourquoi ne pas parler ? « Demain... Je t'en supplie, Duck, pas ce soir. *I am falling to pieces, I am dead.* » Quelle pression a-t-il exercé sur elle ? Elle est comme torturée. « *Let us have another good night, will you?* » Je ne peux pas. Comment être dans tes bras, comment dormir, comment t'aimer avec l'angoisse intolérable de ce que tu me caches, Love.

28 *mai.* — Plus elle sent que j'attends, plus elle hésite. Si elle traîne encore au lit, c'est pour n'avoir pas à parler, pour n'avoir pas à entrer en lutte maintenant. « Laisse-moi me reposer, me retrouver un peu. Ce soir, nous parlerons tranquillement. Après dîner. Laisse-moi encore une journée en paix, je t'en supplie, Duck. » Un mot... Il suffirait d'un mot pour que nous ayons une journée heureuse. Mais ce n'est pas celui que tu retiens, n'est-ce pas ?

Six heures. — Encore à marcher dehors. C'est peut-être maintenant qu'elle la prend sa décision. Ah! nous sommes dans les Gémini jusqu'à

Résumé des précédents chapitres (Décembre, Janvier, Février). — Philippe Arnaud — cinquante ans — a été séparé de sa femme, Aude, par la débâcle de 1940. Elle est restée en France. Il vit aux États-Unis. Professeur de littérature française à Ravenna, il a inspiré une vive passion à une de ses jeunes élèves, Lally. Quand il a quitté l'Université, Lally est venue le rejoindre dans la petite maison qu'il a louée près de Los Angelès, au bord du Pacifique. Elle est devenue sa maîtresse. Situation dont le père de Lally ne s'accommode pas. Troublée par les reproches paternels, la jeune fille songe à quitter Arnaud, qui le pressent et s'inquiète.

la gauche! Toute la sainte journée, j'ai senti, vu ce combat en elle, entre ce mauvais ange qu'il a levé, armé contre moi, et sa vraie nature. Sans que j'ose faire un pas à son secours pour ne pas précipiter l'issue. Parfois elle regarde les choses devant elle, la mer, notre plage, notre table, et une douceur poignante lui vient aux yeux et au visage. Mais je sens qu'elle leur dit adieu. A d'autres, qu'elle ne les voit déjà plus. Tantôt elle m'appelle... Au moment de notre sieste, tout à l'heure : « Hug me, Duck, serre-moi fort... » Elle essaie de sourire, fait comme s'il n'y avait rien. « Can't you hug me? Tu ne sais plus me serrer?.. » Comment le pourrais-je, Love? Le corps sans l'âme n'est qu'une mécanique démolie. Comment « faire l'amour » avec, dans l'âme, cette idée que tu veux t'arracher. Car c'est cela, n'est-ce pas? Sans quoi, tu aurais déjà parlé.

Nuit. — C'était cela. Que pouvait-ce être? Il lui a forcé la main, arraché cette promesse. Elle ne peut, ne veut pas l'admettre. Elle s'imagine que c'est sa propre décision. C'est pourtant lui qui a pris ce billet pour Chicago, réservé la place... Pour après-demain! Pour que je n'aie pas le temps de réagir! Ah! il s'est bien vengé, le père! Et maintenant, tu te crois libre. Tu te sens forte et résolue, maintenant que tu as porté le coup. Mais ce n'est pas fini, je te le jure. Il y a encore deux jours. Je lutterai.

29 *mai.* — J'essaie. J'essaie désespérément de te comprendre. Tu dis : « Tant que je serai avec toi je n'arriverai jamais à savoir si je puis vivre sans toi. Je veux savoir ce que je peux faire par moi-même. Avant, c'était Dad. Maintenant, c'est toi. Si je ne pars pas seule, je n'apprendrai jamais *to stand on my own legs*... à voler de mes propres ailes, comme tu dis, Duck. Et ça, maintenant, je le veux... Il faut. Comprends-moi... » Qu'est-ce que cela veut dire? Crois-tu que tu voleras de tes propres ailes en allant courir l'aventure de quelques jobs de misère... à Chicago! Crois-tu que tu trouveras là-bas mieux que ce qu'on t'offre ici. Chicago! On te les aura vite cassées, tes ailes. Mais quand je te dis cela, ton démon de suffisance éclate en reproches ; tu m'accuses de te faire douter de toi-même. Et, pour un peu, tu me haïrais. La vérité est que tu veux te mettre hors de ma portée, que pour te faire renoncer à notre amour, il t'a persuadée de tenter cette épreuve, il t'a tentée avec cette aventure. Nous étions « nous », un, tu veux essayer tes chances d'être « toi » et c'est « nous », notre amour, Love, que tu sacrifies. Tu t'y perdras. Mais tu réponds : « Je dois essayer... » Tu le dois, à qui, au nom de quoi?

La seule chose qui peut être — peut-être — te ferait rester, je ne peux pas, non, je ne peux pas et je ne veux pas te la dire. Mais ce que j'écris pour toi, en ce moment, pour que tu saches, tu le liras sans doute un jour et tu comprendras pourquoi je ne veux pas user de ce chantage. A toi de deviner. Si tu réussis à vivre sans moi, je ne pourrai pas, moi, je le sais, vivre sans toi.

Elle trie ses affaires, les sépare des miennes devant cette valise ouverte qu'elle ne se résout pas à faire. Mais il suffit que j'approche, pour qu'elle s'y remette. Si je trouvais le courage de m'éloigner, peut-être le revirement se ferait-il. Je l'ai trouvée hésitant à emballer ses papiers. Elle sait bien qu'elle n'écrira rien sans moi. « Garde-les moi », dit-elle. J'essaie d'entendre cela comme une promesse de retour, je dis : « Tu les retrouveras comme tu les laisses. » Elle se durcit, ne répond pas. Deux ennemis ne se regarderaient pas autrement. Que je guette son fléchissement, un signe de défaillance et la voilà qui se tend, se fortifie dans cette volonté de ne pas céder. Ah! vous autres, les Américains... Une fois loin, ce sera pire.

Faire le dîner... Dans une heure nous nous mettrons à cette table pour la dernière fois. Et ce sera la dernière nuit. S'il reste une chance, c'est cette nuit.

30 *mai (soir)*. — Partie.

Ce n'est pas vrai. Je ne cesse de te parler, de t'entendre, de te voir. Ici. Tu ne peux pas être partie. Ce n'est pas toi que j'ai mise à cette gare. Cette automate échevelée, au chapeau de travers, à qui j'ai jeté ses bagages, j'aurais pu lui faire manquer son train. Je n'ai même pas essayé. Avec ces voitures qui poussaient, ce policeman qui ne me laissait pas le temps de stopper, je ne lui ai même pas dit adieu. Cette somnambule, cette folle, qui ne m'a même pas répondu quand je lui ai crié : « Écris. Promets d'écrire ce soir, au moins demain », qui s'est engouffrée dans la cohue du départ, sous la voûte, sans même tourner la tête, dis, Lally, mon enfant, ce n'était pas toi?

Toi? Toi.. Il y a encore une heure — ce n'était peut-être qu'une minute — à la fin de cette nuit, la nuit dernière, où je t'ai eue encore à moi. Nous étions à nouveau un. Tu t'es rendormie dans ce un. Et dans ma pensée, Love, pour que tu ne réveilles pas cette autre, en pensée, mais avec le geste dans mes mains, je puis te le dire ici, j'ai su que je devais, que je devrais te tuer, je t'ai voulue morte avec moi. Peut-être l'as-tu senti, peut-être le souhaitais-tu. Ce qui m'a retenu... Ton bras qui ne se détachait pas, ce regard bleu qui, à travers le bleu de tes paupières, filtrait encore, l'espoir qu'un autre jour allait se lever pour nous. Et je t'ai laissée échapper.

C'est l'automate qui s'est réveillée, l'automate qui, à huit heures, s'est jetée hors du lit avec ses « Je... je... je... Il faut que je... Il faut que j'aille dire adieu à June, à Lutsy. Il faut que j'aille acheter ceci, cela... Est-ce que tu m'accompagneras? » Ton inconscience m'a demandé cela : t'accompagner, te mener de porte en porte, de magasin en parking jusqu'à cette gare... Comme si tu ne pouvais pas y aller seule! Qui sait? Tu serais peut-être revenue. Je n'ai pas osé, je n'ai pas pu. Il a fallu que je te suive, automate autant que toi, pousse-machine qui ne savait plus freiner sur le temps, croyant encore qu'à voir les heures passer, tu entendrais la supplication qui m'étranglait, pensant qu'à la dernière

minute peut-être tu te raviserais. Tu ne voyais rien. Ce regard devant toi sur ces avenues, ces Department Stores, les « Stop » rouges et les « Go » verts, cette foule et sa poussière qui, pour toi peut-être, étaient déjà Chicago, je craignais de le surprendre. Je craignais autant de te regarder que de te parler. Ton esprit allait de l'avant. Comment le retenir? Te demander d'écrire, prononcer le mot retour... Tant que tu n'étais pas partie, non je ne pouvais pas. Je n'admettais pas que ce fût possible. Quand j'ai vu, de Main Street, cette horloge de gare qui marquait huit heures moins trois, je me suis dit, parce que c'était toi qui avais traîné : « Elle a voulu manquer son train. » Tu as crié : « Vite, je t'en supplie, vite, je ne dois pas manquer ce train. » Le signal disait « Go ». Les polices de la gare disaient « Go ». La folle a sauté de la voiture...

Peut-être à cette minute, sur ta couchette de Pullman, es-tu toi, Love. Dieu, Dieu fasse que maintenant tu souffres autant que je souffre. M'écris-tu?

31 *mai*. — Iras-tu à la poste en arrivant? Hier soir, ce matin encore, j'ai couvert des pages et des pages pour qu'elles t'attendent poste restante à l'arrivée, pour que tu saches que tu ne m'as pas quitté, que je te garde, Love. Ici. Quand je t'écris, que ma pensée te suit, t'accompagne dans ton train, ce n'est pas vrai. Tu n'es qu'ici ; l'empreinte de ton pied encore humide sur le parquet que je n'essuie pas, cette chemise, cette vieille chemise de soie de Chine que tu portais encore avant-hier, que tu as laissée — pourquoi? Parce qu'elle était « à moi »? — sur le bras du fauteuil avec ces pantalons qui n'allaient qu'à toi ; c'est toi, toi qui t'apprêtes pour sortir, te brosses les cheveux, me dis : « Attache-moi ce bouton de manchette, Ducky. » Ton costume de bain que je vois d'ici sécher dehors sur le treillage, près du robinet, c'est toi que je suis en train de rincer, d'éponger de la tête aux pieds ; Love, tu n'es pas partie pour de bon. Tu n'as pas dit que tu ne reviendrais pas. Tu as laissé des tas d'affaires. Que j'ouvre le placard, le cabinet de toilette, que j'entre à la cuisine, que je redescende au sous-sol, ce sont tes sandales, ta robe de chambre, ton assiette, tes papiers qui me sautent aux yeux, au cœur, qui sont toi partout présente, toi qui, à chaque battement de porte, à chaque mouvement que je fais, vas paraître. Je ne touche à rien. Tu retrouveras tout où tu l'as laissé. Il n'y avait pas tes choses et mes choses. Il n'est chose ici qui ne soit toi, présence et absence de toi, amour de toi. Ce lit, Love hier soir au moment d'y entrer seul... en le refaisant ce matin, en retournant ce drap comme une page blanche. J'y ai dormi quand même, dormi comme une bête, d'un sommeil de mort. Au moins quand je m'enfonce dans ce sommeil-là, je n'ai pas besoin de te parler, de t'écrire mentalement ou autrement, de me leurrer pour être avec toi sans toi.

C'est au réveil — tu sais comme je me réveille tôt — que ça recommence.

Celui qui part est sauf, car il n'a pas ces choses pour le reprendre.

Celui qui reste est enchaîné, perdu d'avance parce qu'il les garde, ne vit que d'elles.

2 *juin.* — Un mot posté du train ne devrait pas mettre plus d'un jour ou deux. Hier, en entendant le facteur arrêter sa voiture devant la boîte, j'ai couru — pour trouver une facture d'électricité. Aujourd'hui, vers deux heures, je l'ai guetté. Cette vieille brute a passé en faisant signe qu'il n'y avait rien. Incroyable que tu n'aies pas au moins mis quelques lignes.

Je reste constamment près du téléphone dans l'idée que, d'un moment à l'autre, Western Union sonnera pour me passer un télégramme. Ils m'ont promis de le faire immédiatement. Les heures ne passent pas. Plus elles t'éloignent, plus elles courent pour toi dans ce train qui peut-être arrive en ce moment, plus elles sont bloquées pour moi dans cette attente qui me paralyse.

Quand j'essaie de sortir comme hier, d'aller faire quelques pas sur le sable ou dans le canyon, le vide est tel que je suis pris d'une panique, d'une phobie qui me ramène. Je sais... Dans mes lettres, hier, ce matin, je t'ai écrit tout autre chose. Que ne t'ai-je dit pour t'émouvoir! Que jamais les nuits de la mer n'avaient été plus douces, plus bleues les phosphorescences de la vague, que les yuccas de la montagne se sont mis à fleurir tous ensemble, que les senteurs de juin descendent jusqu'à la route, que, dans notre parc, les lapins et les biches te croient encore avec moi, qu'il y avait en ce moment quelque chose de divin dans la lumière, qu'hier après-midi, quand le vent a changé, soufflant du Mojave, l'océan a tourné à l'indigo, s'est rebroussé, couvert d'écailles et de flèches dans la fulgurance d'un soleil indien qui dénudait jusqu'à Catalina tout d'un coup apparue... J'ai voulu te rendre le désir de tout ce que tu manques, pe tout ce à quoi tu manques. Tout cela est. Mais ce que je ne t'ai pas écrit, mon enfant, c'est que, sans toi, tout cela ne m'est qu'horrible.

4 *juin.* — Au milieu de la nuit, des bruits, des appels sur la route et sous la maison m'ont réveillé, arraché à un sommeil où j'étais tout fondu en toi. J'ai d'abord cru à l'incendie. Sur la plage couraient des lumières, des feux. J'ai ouvert. Des voitures accotaient, des gens descendaient, flashlights en avant, avec des sacs, des seaux. Le mot « grunions » que j'entendais de tous côtés m'a fait, sans comprendre, courir avec eux. J'étais encore comme avec toi, mû entraîné par ce qui était, eût été ton excitation, ton bondissement en voyant par places et par moments briller sur le sable, amenés et presque aussitôt repris par la marée haute, des centaines de poissons d'argent, les « grunions », sur lesquels femmes, hommes, enfants se précipitaient à deux mains.

Un bonhomme m'a dit ensuite que c'était l'époque, où deux ou trois nuits d'été par an, ils viennent, portés par les courants, frayer sur la côte — pauvre espèce qui ne peut « mate », s'accoupler que sur le sable. Je t'entends crier : « Hurry up »; j'ai saisi un sac à linge, la lampe de

poche. Tu étais déjà loin en avant. La vague chaude me léchait jusqu'à tes jambes, m'inondait par paquets de mer jusqu'aux reins, chaude, électrisée, électrisante, et dans le flot d'écume où les grunions luisaient, je voyais partout, entre terre et eaux, tantôt vertes et tantôt bleues, les lueurs de tes yeux qui s'allumaient aussi.

Sur le sable, gluants, gonflés, ils bougent à peine, inertes jusqu'à l'instant où tu les saisis. Alors, ils se tordent par deux, par quatre entre tes doigts, se débattent frénétiquement, parfois t'échappent. Tu repiques, tu les rattrapes, ou le flot les reprend. Au bout d'une heure — j'étais comme ivre à te suivre de place en place — mon sac était demi-plein.

Je suis rentré hors de souffle, traînant mon, notre butin. « Ho ; Kuniwani, Kuniwani, what a... » Je croyais t'entendre. Tu me disais de les vider dans la baignoire et dans l'évier. Ce que j'ai fait, les rinçant, encore agités de spasmes, de leur sable et de leur glu.

Mais c'est alors, au bord de notre lit défait, que j'ai compris à crier, que nous ne ferions pas l'amour, que j'étais seul. J'ai fini, après des heures, par me rendormir et je crois qu'en dormant... était-ce avec toi ? Épuisé, vidé de force et d'âme, tard ce matin, je me suis retrouvé devant ces jonchées de poissons morts et tordus.

Qu'en faire ? Les jeter ?... Depuis ton départ, je ne cuis plus rien, à peine si je mange. Je les ai apportés aux Kiergaard qui en donneront à leurs voisins.

Le vieux Kiergaard est toujours droit comme un if, mais il a bien mauvais teint. Ce n'est pas en ce moment qu'il essaierait de te pincer la taille (tu te souviens ?)... Un teint rosâtre de congestion proche. Je crois bien que Mrs Kiergaard l'a mis au bout de sa chandelle. Il m'a tout de suite demandé de tes nouvelles. « *But where is your wife ?* » Je n'ai pas voulu lui faire de peine. Je lui ai dit que « ma femme » était absente pour quelques jours.

Après-midi. — Tout à l'heure encore, en approchant de cette boîte en zinc, mesurant mon pas pour différer le choc, je savais par avance qu'il n'y aurait rien. Le choc n'en est pas amorti, au contraire, ni moins ravivée mon angoisse quand, je tente de me dire : « Il faut du temps, ce sera demain. »

6 *juin.* — En voulant me raser, tout à l'heure, j'ai vu, revu cette figure exécrée, cette tête d'Arnal, celle que j'avais il y a six mois, mais plus marquée, plus vieillie par cette seule semaine que par tout l'hiver. J'ai vu ma vieillesse retombée d'un coup et, à travers, le regard, le signe... Cette fois... Tu m'avais tiré de là. Tu riais, Love, quand je te dédiais ce vers de Ronsard : « *Chère maîtresse à qui je dois la vie, le cœur, le corps et le sang et l'esprit.* » Par toi, pour toi, tout recommençait, j'aurais refait une autre vie. Tu me la reprends. C'est ton droit. La tienne commence, la mienne est finie. Toute l'histoire est là. Je ne peux pas te haïr. Je ne peux supprimer que moi.

Quand le téléphone a sonné, mon cœur a battu si fort, j'étais si sûr que ça allait être ton télégramme, toi-même peut-être qui appelais, qu'il m'a fallu du temps pour reconnaître la voix de John, demandant si je connaissais la nouvelle. Inutile de dire que je n'ai pas ouvert un journal depuis ta fuite. Ma première idée a été de quelque accident qu'il avait appris à ton sujet, qui allait donner le mot de ton silence. Il a fallu que trois fois il répétât : « ... D. Day... Pas Lally! D. Day!... Le débarquement a commencé. Rush to *your radio, old chap!* » pour que je comprisse de quelle nouvelle il parlait.

J'en suis là.

J'ai tourné la radio sur une transmission que l'on eût dit directe de là-bas, du bord de l'un des bateaux. Des bruits d'avions, de bord, d'explosions, couvraient le péan. Truc ou réalité, c'était à se croire dans l'inferno de la mêlée. Les dés sont jetés. Veuille Dieu qu'ils débarquent, s'accrochent à cette pauvre côte de France. Dieu? Pour toi, c'est ta confiance dans les tiens... Mais des tiens et des miens, combien vont y rester?...

Je les envie. Ceux-là, au moins, mourront pour quelque chose.

8 *juin.* — J'ai beau lire et relire chaque ligne de ce télégramme je n'y trouve que cet entêtement contre moi, contre elle-même : « Bien arrivée, mais beaucoup de mal à me loger. Stop. Trouvé position de début à Fields... (Quelque bagne de Department Store à dix mille employés, sans doute.) Commence lundi. Stop. Reçu tes lettres, répondrai aussitôt que serai plus installée. Stop. Please understand Love... » Elle ne veut pas répondre avant d'être fixée, liée, bien sûre d'être à l'attache de sa chaîne. Comprendre? Que veux-tu que je comprenne? L'obstination de ta folie ou l'inconscience de ton égoïsme? Love... Tu as mis love comme tu aurais mis tendresses ou amitiés. Pourtant tu l'as mis. Mais qu'est-ce que cela peut bien signifier pour toi?

Mieux valait encore le silence. A présent, il va encore falloir attendre cette lettre qui dira que, décidément, elle ne revient pas. Même plus le courage de traîner jusqu'à la boîte aux lettres, cette patraque qui reste clouée où je la pose. Fumer, encore fumer.

10 *juin.*

Oh! qui pourra me guérir
Achève l'acte et le don de l'amour
Et veuille ne plus désormais
M'envoyer d'autres messages
Qui ne savent me dire mon désir.

. . . . . .

Comment continuer à vivre
O ma vie ne vivant sans toi [1] *?*

1. *Cantico espiritual.* Jean de la Croix. (Traduction française de Roland Simon.)

Eu une visite hier. Ce petit Chilien, Arellano qui t'a une fois tellement amusée. Depuis qu'il n'a plus la direction de son magazine, il s'occupe à une étude sur les mystiques espagnols, traduit sainte Thérèse et Jean de la Croix dans la langue de Shakespeare. Il est resté une heure ou deux, m'a vu, malgré mes efforts pour ne pas parler de toi, si accaparé, rongé, que, pour me distraire de mon obsession, il m'a, avec toute sa gentillesse, entretenu de ses mystiques. As-tu oublié cette cantate de Bach que nous avions achetée ensemble — la 78, celle d'*Arise, my Love* — et comment nous l'écoutions? J'ai voulu la réentendre seul. Impossible. Est-ce un autre amour ou le même? Il n'y en a pas deux pour moi.

J'ai noté sur le dos de ton télégramme, pour que tu la retrouves dans ce cahier et que tu comprennes, cette stance de Sainte Thérèse :

Ven muerte tan escondida
Que no te sienta venir
Porque el placer de morir
No me vuelva a dar la vida.

Viens mort si dissimulée
Que je ne te sente pas venir
Pour que le plaisir de mourir
N'aille pas me rendre la vie.

Tu sauras qu'il faut mourir de son amour quand on ne peut plus en vivre.

. . . . . .

Le journal ne va pas plus loin. Et, cependant, d'autres jours passent qui n'apportent rien, sans qu'ankylosé dans cette chambre saturée de nicotine, il cherche un autre remède à son angoisse que l'aliment qui l'asphyxie. La ligne d'horizon qu'il fixe, mer et ciel, toujours la même, ne le blesse plus. Il se dit qu'il est déjà depuis longtemps de l'autre bord. Parce qu'il s'est condamné, il ne s'accuse plus. La mort n'est plus à contempler, tout au plus un infinitésimal geste à faire : ouvrir cet étui de nickel, cette petite boîte où six ampoules de liquide un peu jauni n'ont plus qu'à être cassées du bout... à n'importe quel moment. Le plaisir de mourir est celui de penser ce geste, de le dépasser, de le justifier par le suprême effort d'en consommer lentement l'inutile offrande, de faire de tout ce mal le suprême bien.

Il en est au point où la passion se consume presque sans matière, où l'Amant ne voit plus l'Aimée, où les traits de l'Aimée ne sont plus que ceux de l'Amour. Lally s'efface, n'est déjà plus à sa mémoire que le profil du cruel Adolescent, à son exigence que la brûlure d'une blessure, une pure soif. De cette substitution, le témoin, l'arbitre neutre et détaché qui veille au centre de l'être sur cet homme pitoyable — cet individu tantôt divisé, tantôt un, porté en soi par chacun — par moments lucides lui

hasarde le rappel, mais ce rappel demeure vain. Du champ clos où le Mal et le Bien — quel est le Mal ? Quel est le Bien ? — poursuivent leur cache-cache autour de l'aveugle qui demande au plaisir de mourir de « ne pas lui rendre la vie », le témoin s'écarte et ferme les yeux.

IV

Il en est là le soir où, sur le rebord de la boîte en zinc, il aperçoit, là peut-être depuis la veille, la lettre qu'il n'attend plus. Une lettre dont l'épaisseur, huit jours plus tôt, l'eût ranimé. Il l'ouvre, toute source d'émoi retirée ou tarie. A quoi bon puisque son parti est pris ?

C'est pourtant une lettre de Lally, une liasse de pages serrées, débordées par la vivacité de ses alertes jambages, de son rush, de son passage du Pullman à la bagarre de Chicago... : « Je commence à voir réellement ce qu'est une ville. Brûlante, étouffante, sale, remplie jusque par-dessus les toits par le Congrès républicain, Chicago, en plus de tout ça est une place où si tu ne pousses pas on te pousse, si tu tombes on ne te ramasse pas. Les hommes sont des wolves, pas des loups de Hollywood, des vrais ; les femmes frustrées. Tout le troupeau a un terrible accent de gang. Ils disent « kid » ceci ou « kid » cela. J'en deviens enragée. Mais ça m'amuse... »

Ça l'amuse ! Elle rit, elle pleure, elle raconte ses batailles pour une chambre : « ... d'abord à la Y.W.C.A. ! Bondée de vieilles christian witches et de jeunes filles à poitrines plates. Tu sais mon horreur pour les puritains. Quand j'ai voulu m'enregistrer — mais pas avec la convenable humilité — pour deux semaines, la sorcière dans le cadre noir a littéralement bouilli. Une nuit ou deux, voilà tout ce que je pouvais espérer ! Finalement, je lui ai arraché la clé en disant « Witch ! » et j'espère qu'elle m'a entendue. Aussitôt dans ma petite cellule, autre combat avec le châssis de fenêtre pour un peu d'air sur le fer des toits. Douche, et me voici toute nue sur le lit de Martin Luther à lire tes lettres que j'avais couru prendre à la poste en arrivant. Ducky Doodles, quel confort si tu avais été là ! Tes lettres, je les adore, blessed angel. Mais je t'en supplie ne fume pas tant ! J'ai voulu te téléphoner le soir même tant qu'il me restait un peu d'argent. Autre drame. Je ne pouvais pas t'appeler par l'extension de ma chambre. En bas, quand j'ai pu avoir un poste, on m'a dit que l'attente serait de deux heures. Remontée, redescendue, hystérie... Finalement, l'appareil de ma chambre a sonné. What a suspense ! Replongé de mon douzième étage pour m'entendre dire qu'on ne pouvait pas avoir l'opérateur au delà de Los Angeles. Tu m'aurais vue éclater en larmes. Et pour une heure à sangloter comme une folle sur cet horrible petit lit !.. »

Alors, alors, idiot... Tu l'avais oubliée, Lally. La vie même, Lally,

réelle, humaine... Pas de moribonderies. Qu'est-ce qui t'a fait croire qu'elle ne t'aimait plus?...

« ... Ne me crois pas sans remords de ne pas t'avoir écrit. Presque chaque soir, j'ai essayé. Mais j'étais trop morte de fatigue pour faire la clarté dans ma confusion. Je n'y arrive pas encore. Tant pis! Je crois que tu es le seul homme que je pourrai jamais aimer, le seul qui pourrait me comprendre. Tu sais que tu ne t'es pas trompé sur moi; que pour rien au monde je ne voudrais t'inquiéter... » Inconscience, terrifiante inconscience de la jeunesse. « ... Tu sais aussi que j'aime Dad. Tu sais enfin que je cherche à concilier tes vœux, ses vœux et les miens qui sont d'apprendre à faire mon chemin. Tous ces vœux ont eu pour résultat que je suis ici, toujours dans le débat sans conclusion... » Encore!

« Il me faudrait du temps et du répit pour réfléchir calmement à la solution. Or, dès le lendemain de l'arrivée à l'*U.S. Employment Service*, on m'a envoyée à Fields, qui est probablement avec tous ses départements et genres de travail, the largest store in the world. Travail dur, peu payé, *mais*, en commençant par le commencement, j'ai l'avantage de passer par tous les échelons, d'être en contact avec tous les types de gens et de fellow-employees et il y en a au moins huit mille six cents... Déjà inscrits à l'union. Il y a un journal où j'espère bien... Me vois-tu déjà communiste? Le malheur est que lorsque je rentre, le soir, à mon boarding-house, j'ai les jambes rompues, la tête vide et l'esprit stagnant. J'oubliais de te dire qu'après dix jours de menaces d'expulsion, grâce à un vieux petit gentleman aux joues roses qui me faisait vis-à-vis dans une cafeteria, j'ai fini par trouver — sept dollars la semaine et juste sur le Michigan — une chambre que je partage avec trois autres girls, deux à lunettes apparemment respectables, la troisième avec banjo. Pour pouvoir t'écrire sans accompagnement de banjo, je me suis transportée ce soir dans le lobby d'un palace voisin. Avec les bouffées de son cigare, un wolf assis de l'autre côté de mon pupitre fait de son mieux pour m'en empêcher. Je la lui ressouffle à la figure et je déménage?... Tu me connais!... »

Il la connaît... vraie, vaillante, tumultueuse, confuse, vacillante, fidèle même peut-être au fond de cette ébullition; telle qu'il ne peut pas la changer; cent pour cent Lally et la jeunesse telle qu'il la lui faut pour ne pas sombrer dans pis que la vieillesse... Le voici presque repris, mais peut-il encore la reprendre? Il court à la dernière page... « Ne crois pas que j'oublie notre plage. Il n'y a pas Neptune dans le Michigan et je t'ai laissé mon maillot de bain. Renvoie-le moi. Quand je repense à notre maison, à la table, le hamburger ne passe pas. Je sais ce que tu vas dire. Mais il ne faut pas que je revienne en arrière, Duck. Ne me le demandes pas... » Aux dernières lignes : « Je te garde avec moi comme tu me gardes. Ne reste plus sans m'écrire. Je m'inquiète de toi. Appelle-moi un de ces soirs, après huit heures — Long Beach 8464 — si tu peux. Je

l'aurais déjà fait si je n'étais frappée de pauvreté. J'ai tant besoin de t'entendre. Love... »

Après huit heures... A huit heures il a la main sur l'appareil. Il en est onze, dix minutes plus tard, à Chicago, quand le téléphone sonne entre la salle à manger et la cuisine communautaire de la pension Burley. Mr Burley, qui allait fermer les portes et rejoindre Mrs Burley, grogne que les pensionnaires sont en train de dormir et qu'il n'a personne sous la main pour aller réveiller Miss... Miss Who? Ho ya, Sullivan, ya, that Irish girl. Cependant, l'opérateur revenant pour la seconde fois à la charge avec l'autorité d'un *emergency call* — « on dirait qu'il y a quelqu'un qui se meurt par là-bas... » — Mr Burley, en soupirant, se décide à envoyer sa propre nièce qui a terminé la toilette du frig, à la chambre 5 du bungalow numéro 2.

Dans l'appareil, Mr Burley bâillait et gémissait. Il y avait encore de l'orage dans l'air, à Chicago, le troisième de la journée... *Sorry!* Miss Sullivan venait de sortir. La téléphoniste laissait le numéro d'opérateur à rappeler. Mais Mr Burley raccrochait sur un maugréement de mauvais augure : ça l'étonnerait bien — toutes ces girls étaient les mêmes — si maintenant elle rentrait de la nuit.

Dans la maison du Pacifique se concentrait l'orageuse nuit du Michigan. Où, mais où pouvait-elle être à cette heure-là? Pas seule, évidemment, avec quelque homme de rencontre, un de ces wolves... Déjà! Une agonie recommençait, une autre sorte de torture. Cela ne pouvait plus durer ainsi, ce n'était plus possible. Si elle ne rentrait pas de la nuit, si elle n'appelait pas cette nuit même... Où était-elle?

... Elle marchait sur le bord du lac. Le Michigan clapotait, sans phosphorescences, sous les lampes à arc, le long du quai. Un quart d'heure avant, pensant qu'il était trop tard pour qu'il appelât, étouffant dans ce purgatoire où la grosse Burley ne voulait pas qu'on enlevât les écrans de fenêtres à cause des insectes, entre Sally et Gloria qui se disputaient un gin-rummy et Maggie qui alternait le banjo et la radio, elle était sortie prendre l'air... De l'air, et du mouvement, bien qu'elle en eût plein les jambes de sa journée à Fields, mais les souffles qui ridaient la mer morte du Michigan n'apportaient que les vapeurs des hauts fourneaux qui, jour et nuit, enfument son horizon. Et même pas de maillot de bain.

Cependant, cependant, pour Lally, c'était exaltant de marcher à grandes foulées dans le mystère et l'électricité de cette nuit. Elle aimait les orages. « Tu sais comme j'aime les orages, Duck », avec les rumeurs et l'inconnu de cette énorme jungle de ville autour. Of course, c'était dur, c'était même *tough*, Chicago, mais pour une expérience, il n'y avait pas à le lui cacher, c'était une expérience; elle aimait ça, même à Fields, même chez les Burley, tous ces gens nouveaux, avec leurs façons, leurs histoires. Peut-être, comme elle avait essayé de lui expliquer — il faudrait qu'elle

lui redise ça plus clairement — était-ce parce qu'elle était « dans cette période réceptive où d'absorber les choses courantes de tous les jours ça vous stimule, vous pousse en avant »... Elle ne resterait pas toujours à Fields, ni à Chicago, bien sûr. Juste le temps d'apprendre et de faire de l'argent et hops, le bateau. Elle irait à l'étranger, elle voulait voir le monde, tout le monde, comme lui. Il avait été comme cela, pourtant, lui le Duck. Il avait connu cet appel. Alors, il devait comprendre, s'il l'aimait.

Elle se dirigeait vers l'Edgewater Hotel pour pouvoir lui écrire tranquillement ces choses dans le lobby, maintenant qu'elle avait décidé de lui envoyer une lettre chaque soir. Mais sous les globes extérieurs du palace — quel genre de siffler comme ça les femmes — un type la dépassait et se retournait : « Allo, Kid! » Oh! encore ce wolf de l'Edgewater, avec son cigare, son chapeau sur l'œil et sa fossette au menton. A l'attendre devant la porte tournante pour la faire passer. Il pouvait attendre. Il viendrait encore s'asseoir en face d'elle... Pas mal balancé, d'ailleurs... des épaules de gangster. Ce serait drôle, après tout, de parler à un vrai gangster. Non, jamais elle ne pourrait écrire à ce pauvre Phil, tant qu'il serait là. Demi-tour.

Elle reprenait, flottante et troublée de ce flottement, le chemin de la pension Burley, se demandant si, dans l'étouffoir de cette chambre purgatoire où sûrement elle ne dormirait pas, elle arriverait à mettre sur le papier ce qu'elle se proposait de lui écrire sur la question mariage : « Je pourrais dire à Dad que je veux t'épouser. Mais pour le moment, je ne veux pas du mariage. Nous nous entendons à merveille, mais je crois, comme toi, que ça n'ajouterait rien, au contraire. Et puis, je ne pourrai jamais me marier sans avoir rencontré assez d'hommes pour pouvoir me dire : « C'est le seul homme pour moi... » Bien sûr, il y a des moments où je sens que tu es celui-là. Mais il y en a d'autres où je voudrais être libre, juste pour voir, de... » Non, cela même en l'arrangeant autrement, elle ne pourrait jamais le lui dire. Il se ferait trop de mauvais sang. Il parlerait de se tuer ou de la tuer. Il était pire que Dad pour ça. Gosh! Pourquoi est-il si difficile, dans la vie, d'aimer un homme et d'être libre?...

Encore le petit sifflement. Encore ce type de l'Edgewater à la suivre par derrière, sans doute. Elle ne ralentissait pas, elle ne sentait pas non plus le besoin de se presser. Qu'est-ce qu'il croirait? Qu'elle avait peur?... Comme c'est électrisant dans le corps, ces orages qui n'éclatent pas! Après tout, si les femmes sont frustrées à Chicago, c'est qu'elles le veulent bien... S'il recommençait avec son « Allo, Kid », elle ne serait pas en peine pour lui répondre.

— Lally... Lally!...

De loin, de la palissade de la pension Burley, en robe de chambre et venant à son devant, une fille — oui, c'était la rousse Maggy — l'appelait :

— Hurry up! An emergency call for you.

Un appel d'urgence... Ce ne pouvait être que le Duck ou Dad. Elle s'élançait, Maggy la rejoignait, perdant ses babouches.

— On a appelé deux fois. Je croyais que vous alliez bientôt rentrer. Vous avez à rappeler l'opérateur.

La rouquine arrangeait ses cheveux, ramassait sa savate, l'œil sur le « beau » qui descendait le quai.

— Gee! Quelle chaleur, ce soir... Hurry up! Il paraît que vous avez quelqu'un qui se meurt, là-bas au téléphone. C'est pas comme ce guy... Say!

Elles rirent ensemble. Mais dans la course, Maggy paressant derrière, une peur soudaine la prit, un soudain sens de remords accru par la suffocation de cet air lourd. Si... Il ne pouvait pas être si fou. Cependant... Tout d'un coup, à cause de ce mot, elle se rappelait cette petite boîte d'ampoules marquée Morphine, dans le tiroir de bureau avec l'étui de nickel qui lui avait fait un jour se demander... Gosh! Elle avait eu envie de la prendre et d'aller la jeter, cette boîte. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait?

Du pavillon éteint, le massif Burley grognait qu'il était trop tard, ne s'ébranlait pas. Elle recognait des deux poings : « Please, I must call. I have somebody sick, may be very sick... » Elle ne voulait pas dire « qui se meurt » au bonhomme, pour ne pas être ridicule après. Mais elle avait l'intuition physique, télépathique de son angoisse et que, là-bas, il se mourait.

Quand l'opérateur eut rattrapé la ligne — les minutes paraissaient des heures dans la touffeur de cette cabine — en entendant la sonnerie qui, là-bas, enfin torpillait la chambre, elle tâcha de s'éclaircir le larynx. Le « allo » qui lui parvint était si sourd qu'elle ne douta pas que ce fût lui.

— Allo, c'est toi, Duck? Qu'est-ce qu'il y a?

Il avait besoin de l'entendre, mais l'accès avait été trop soudain et trop violent durant cette heure d'attente pour qu'il pût dire ce qu'il avait craint.

— Allo, tu m'entends?

— Oui, je t'entends, Love. Où étais-tu?

— Juste à marcher le long du lac.

— Oh!... God, si tu savais...

Dans la chute de sa voix elle reprit conscience de l'anxiété qu'il avait eue, de ce qu'il avait pressenti ou s'était figuré durant l'attente pendant qu'elle revenait de l'Edgewater. Elle ajouta, repensant à l'homme et s'excusant sans le vouloir :

— Il faisait si chaud dans cette chambre.

Il eut horreur de cette chaleur et de cette nuit autour d'elle et de ce qui transpirait comme de coupable en son accent. Alors, ce fut un assaut

d'exhortations qu'elle arrivait à peine à saisir, si pressantes qu'elle ne trouvait rien à répondre :

— Tu ne peux pas rester dans cette cambuse, cette maison de filles. Tu ne peux pas faire ce métier crevant qui t'abrutit. J'ai reçu ta lettre. Tu te forces pour te prouver à toi-même je ne sais quoi. Tu t'obliges à une vie de paria, de bagne...

Il y avait du vrai. Mais il fallait toujours qu'il exagérât! Elle protesta :

— Ce n'est pas un bagne. Je ne t'ai pas dit ...

— Tu m'en dis assez pour que j'imagine ce qui adviendra. Ces hommes dont tu parles, ces wolves... Il faudra chaque soir que je pense, j'imagine... Si toi tu peux, moi, non, je ne peux plus...

Elle savait qu'il finirait par dire cela. Mais elle ne devait pas céder :

— Il le faut, *I have to*, Phil. C'est un essai que je veux faire. Je viens juste de commencer.

L'opérateur revenait, annonçait qu'ils avaient déjà parlé trois minutes. Une imprécation, un gémissement la remirent à l'écoute de ce duel entre Pacifique et Michigan.

— Écoute, écoute-moi bien. Je ne te le dirai pas une autre fois. Je ne peux plus recommencer à attendre. Si tu ne reviens pas maintenant...

Non, il n'en dirait pas plus. Il ne la contraindrait pas par ce chantage. Si elle ne comprenait pas, tant pis! Elle ne comprenait que trop :

— Comment veux-tu que je revienne maintenant? Avec quoi?

— Je trouverai, je t'enverrai immédiatement ce qu'il te faudra.

— Ce n'est pas la peine. Je me ferai payer demain à Fields.

Il ne fut pas certain d'avoir compris, voulut s'assurer sa promesse.

— Alors?

Alors elle eut envie de se rétracter, balança les chances du destin qu'elle engageait pendant que malignement l'opérateur revenait à sa double charge.

— Alors?... M'entends-tu, Love?... Tu reviens sans délai?

Elle le vit comme elle l'entendait, avec cette supplication dans ses yeux de naufragé et cela lui donnait envie de le serrer, de le remonter à flot. Cependant, ce fut un « oui » lent à venir comme un aveu de défaite sur lequel elle s'écarta, raccrocha sans entendre le merci qu'il tentait, trop tard, de s'arracher, encore incrédule, se disant que son retour ne résoudrait pas le dilemme, ne serait qu'un ajournement.

IV

Lettres d'été

A Michel Erard [1].

Pacific Palisades, 15 août 1945.

Cher Michel,

Ne t'étonne pas de recevoir, en même temps que cette lettre, avec divers papiers dont tu es le seul ami de Paris que je puisse faire dépositaire, un cahier que tu pourras parcourir, si le cœur t'en dit, lorsque tes charges de l'heure (ta lettre me les donne à supposer lourdes) t'en laisseront le loisir.

Puisses-tu y trouver une réponse à tes questions, à ce que tu appelles, avec une affection dont je te sais gré, de « simples questions ». Entre les lignes de ces questions qui, hélas! ne sont pas si simples, j'entends, inutile de t'en défendre, le « Pends-toi, brave Crillon! » que j'escomptais d'ailleurs en t'écrivant.

Du jour de mai 1940 où j'ai quitté la France, du jour où j'ai été un réfugié, j'ai porté — tu en trouveras la trace en mainte page de ce journal — le remords de n'être pas avec vous en France, qui alliez être les résistants. Ce n'est pas, crois-le bien, pour me prévaloir de cette expiation que je t'écris, à toi qui étais alors parmi les plus exposés de ces résistants de l'intérieur, et moins encore pour exciper du « trop tard » qu'à tort ou à raison me signifiait le silence opposé à mon offre de rejoindre Alger. C'est pour tenter de répondre en conscience à la plus fondamentale et la moins simple de tes questions :

« Difficile, dis-tu, de donner un avis valable à un ami sans savoir au juste quel est son état d'esprit *réel*, sans connaître ce qui, en définitive, compte *réellement* pour lui dans l'existence. »

C'est sur ce *réellement* souligné par toi que je m'appuierai pour t'éclairer en m'éclairant moi-même si possible.

Ce qui comptait pour moi, à la veille de laisser notre pays , c'était, malgré le désarroi où nous étions, ces valeurs qui nous étaient communes, à toi, à moi, à nos frères, nos amis, à la grande majorité, la masse des Français, en somme. Est-il nécessaire de les nommer? Le mot « liberté » suffit à les rassembler toutes : civilisation, humanisme, honnêteté intellectuelle, tolérance, n'étaient et ne sont encore, à mes yeux, que les formes et conséquences de ce droit de l'individu au plein

1. Michel Erard, journaliste, ami d'Arnaud, dont il a été question dans la livraison de Décembre, page 19.

exercice de son jugement, de ses opinions, de ses facultés, sentiments et mouvements — liberté dont le fondement le plus français se trouve non pas chez le Génevois Jean-Jacques, mais chez un autre Michel (Eyquem, bien que de Montaigne en Dordogne), notre vrai père et maître à tous, encore qu'il ne fît pas montre d'héroïsme lors de la peste de Bordeaux...

Hors ces « valeurs » idéales ou réelles (dont tu es mieux placé que moi aujourd'hui pour entrevoir le sort de ton côté de l'Atlantique, dont j'essaierai de te marquer plus loin comment cinq ans de refuge d'Amérique m'ont fait faire la revision), ce qui comptait *réellement* pour ton ami Philippe Arnaud, vétéran comme toi de l'autre guerre, père comme toi, c'était cet espoir de foyer, de famille : une femme, un enfant. Entre cette attache à ma terre et ma liberté qui, en France, n'eût été, dans mon cas d'espèce, qu'option entre collaboration ou détention, déportation, voire poteau — je n'ai pas balancé longtemps. Non sans douleur, j'ai arraché ma racine pour préserver mon droit, ma chance de survivre libre, dans un monde libre.

Voilà pour ce qui comptait.

Cinq ans ont passé. Feuillette le journal que je t'envoie et tu sauras par quelles phases de demi-mort, d'aliénation, au double sens du mot (alien, étranger), l'expatriation m'a fait passer. Tu verras, par la suite, quelle chute dans l'angoisse religieuse et le vertige métaphysique, la cogitation de la mort et l'obsession d'y recourir fut au bout de ma tentative de solitude. Tu verras aussi comment l'amour d'une femme m'a renfloué pour me replonger dans un désespoir pire le jour où je me suis vu ou cru déserté par sa jeunesse.

Ce qu'il me reste à te dire, pour que tu saches réellement ce qui, aujourd'hui, « compte pour moi dans l'existence », c'est l'issue de ce dernier épisode. Tu ne la trouverais pas dans mon journal. Je ne l'ai pas rouvert depuis plus d'un an.

Dès les derniers jours de juin, l'an dernier — ces jours où les boys d'Eisenhower consolidaient leurs bases en Normandie, les tanks de Patton amorçaient leurs premières pointes vers la Seine — je retrouvai Lally et mon goût à la vie. A ma demande, dans un mouvement que j'attribue à l'impulsive générosité de sa nature, elle avait lâché du jour au lendemain son emploi et sauté dans le premier train.

En l'accueillant, au milieu des félicités et réjouissances qui marquèrent le retour de l'enfant prodigue, ma reconnaissance n'était altérée que par une pensée : comment attacher, fixer cet être aimant mais instable, sujet aux impulsions contradictoires de son âge et de son caractère si proche du mien, à ces appels d'action, de mouvement, de découverte, d'inconnu, dont je craignais tout pour l'avenir de notre bonheur, de mon bonheur ?

Elle ne laissait voir aucun regret de m'avoir cédé ; au contraire, elle

semblait même, dans le mois qui suivit son retour, redécouvrir dans notre commune vie-nature plus d'aliments qu'elle n'y avait encore puisés, plus d'encouragements à s'exprimer et se développer, bref plus de gages d'entente pour les perspectives d'union qui recommençaient à se dessiner devant nous. En écrivant à son père, elle ne lui avait pas caché qu'elle avait pris le parti de retourner à Los Angeles dans le dessein, expliquait-elle, de vérifier ses propres sentiments et de décider, au cours de la période nécessaire au règlement de ma situation, si nous devions ou non nous épouser.

Insensiblement, le vœu d'établir ma vie avec elle en ce pays prenait de jour en jour plus de consistance. Dire qu'elle m'avait acclimaté à l'Amérique ne serait pas assez. En une femme on n'aime pas qu'une femme ; à travers un être et au delà de cet être il y a l'esprit, la nature, la vie du milieu dont il émane, que l'on aime, auquel (aim en anglais signifie but) on vise, on aspire aussi. Bref, pour étrange que ce chassé-croisé puisse te paraître, tandis qu'en moi elle aimait la France, à travers son optimisme, sa jeunesse, son ébullition, son élan, j'aimais chaque jour davantage son Amérique. J'aspirais chaque jour davantage à devenir américain.

Placerai-je ici une parenthèse? Comme dans notre vie intime, notre microcosme et les événements du monde, la corrélation est constante, à son contact, dans le rayonnement de son enthousiasme pour les prodiges qu'accomplissaient les armées américaines en ces mois de juillet et d'août, je participais d'un cœur allégé de son inquiétude à leur assaut de « l'imprenable citadelle ». Leur irrésistible poussée me rendait enfin, prématurément peut-être — espoir en la délivrance du vieux monde. Je me disais, comme je suis aujourd'hui encore tenté de le penser, que si Dieu existe, Dieu s'est fait américain.

Je ferme la parenthèse... Le jour qui, pour vous, allait être celui de la Libération, me ramène à Lally. Un cri d'elle, ce matin-là, m'arracha à je ne sais quelle besogne de ménage. Debout devant la radio, le visage flambant d'un extraordinaire éclat, elle tendait l'oreille. « *Listen, Duck! Listen to Paris... Paris is free!* »

C'était, en effet, de Paris, de Paris même, des Champs-Élysées, je crois, qu'arrivaient ces voix, ces cris de la rue, ces rumeurs de bagarre, cette blague d'un gavroche qui parlait de son vélo, ce souffle de résurrection que je sentais monter, frémir, courir de la Bastille à l'Étoile... D'un coup, sans transition, car les nouvelles de la veille ou l'avant-veille laissaient place encore à l'appréhension d'une longue bataille pour Paris, nous étions transportés au cœur de ce que vous viviez au même instant. Ai-je besoin de te dire le bouleversement que me causa en sa soudaineté l'annonce de la Libération ainsi reçue? J'étais incapable d'articuler un mot, d'émettre un son. Comme à l'heure de l'Armistice, à la fin de l'autre guerre...

— Haï! s'étonna Lally, en fermant le poste, l'émission finie, *Aren't you happy to hear your people?* N'es-tu pas heureux?

Comme si le mot heureux, comme si aucun mot eût pu suffire à traduire l'afflux des émotions et sentiments qui, réveillés tous à la fois, me tenaient devant elle sans voix, le front penché, mordant mes lèvres pour ne pas pleurer idiotement.

— Poor Duck! fit-elle... Ne seras-tu pas heureux de retrouver ton pays, ta vieille maman, ta petite fille?...

Ah! Pourquoi fallait-il qu'elle me posât cette question? Elle ne l'avait d'ailleurs pas achevée que l'animation s'éteignait de son visage, que je pressentais ce qui se passait en elle au ton changé de sa voix lorsqu'elle ajouta :

— Aude aussi va t'attendre, maintenant.

Elle n'avait pas une seule fois prononcé ce nom depuis son retour. Je voyais son regard aller dans mes rayons au dos noir de la Bible. En l'entendant, je sentais se faire en elle comme en moi, une sorte de fissure. Ah! si les êtres sont doubles et divisés, je te jure que ce n'est point leur faute. J'aurais voulu, j'aurais dû lui crier, lui dire : « Toi seule comptes pour moi. Je ne suis qu'à toi. C'est à toi, à ton pays que j'appartiens. Je ne suis désormais plus que des vôtres. » Je ne pouvais pas. Mon vieil homme m'en empêchait. Je ne sus que quitter la pièce pour qu'elle ne vît pas mes absurdes larmes.

Une heure plus tard, des amis s'étant annoncés pour célébrer la nouvelle, elle fabriquait, d'un morceau d'andrinople et de deux pans de chemise, un bleu, un blanc, un drapeau de France qu'elle cousait pour le hisser sur notre maison de plage. Tout le jour elle couvrit d'un regain d'exubérance et de joie généreuse la pensée que je devinais réveillée en elle. Tout le jour, cette ombre que je savais peser sur elle planait, sans que, pour la dissiper, je pusse rien dire. Le lendemain, elle me demanda de la mener jusqu'au bus de Los Angeles pour des courses et visites, dit-elle, qu'elle désirait faire en ville.

Sans méfiance, je profitai, cet après-midi-là, de son absence pour écrire et expédier les lettres et télégrammes que j'étais pressé de faire parvenir en France — à Aude, notamment, que j'espérais atteindre à Paris. Le malheur voulut que le lendemain soir, pendant que nous dînions, *Western Union* téléphonât que le câble à madame Philippe Arnaud n'avait pu être délivré à l'adresse de la destinataire et demandât si je n'en avais pas une autre à donner. Lally apprit ainsi ma hâte de reprendre contact avec Aude et le soin maladroit que j'avais pris de le lui cacher. Elle n'en marqua en apparence aucun ressentiment, mais je vis trop à son effort pour ignorer la communication, au seul froncement de ses sourcils, à un éclair dans ses yeux, à son mutisme ensuite, la nature de ses pensées. Le matin suivant, en allant la joindre, pour tenter une explication franche sur le sujet de cet infortuné télégramme, je la trouvai en train de remplir une formule

imprimée qu'elle replia quand je m'approchai. A mes premiers mots, elle m'arrêta, avec une nervosité qui était presque de l'irritation : « Mais naturellement, Duck... De quoi t'excuses-tu ? Pourquoi ? Comme si je ne comprenais pas que tu sois anxieux d'avoir des nouvelles d'Ariel et de ta femme... » « Il faut que j'en aie, ne serait-ce qu'en vue du divorce », risquai-je précipitamment. Elle haussa les épaules. « Oh ! divorce... Pourquoi penser au divorce *maintenant ?* Attends d'abord. Et tu verras... » Je lui demandai ce qu'était cet imprimé qu'elle remplissait. « Rien, me dit-elle. Juste un questionnaire. » Embarras, peur de l'agacer ? Je n'insistai pas.

Une semaine se passa, puis deux, sans qu'aucune réponse de France arrivât. Sans doute, les communications étaient-elles lentes à rétablir. En zone encore non libérée, ma mère ne pouvait pas plus télégraphier qu'écrire. Mon frère Bernard qui — je ne l'appris que quatre ou cinq mois plus tard — s'était, presque sur mes talons en mai 40, jeté sur mon vieil appartement du quai, sous le plaisant prétexte de « ne pas le laisser occuper », se gardait prudemment de me donner le moindre signe pour n'avoir pas à m'apprendre comment il m'en avait exproprié. Aude ? Autre mystère... De cette conjuration de silence, mon anxiété de jour en jour croissait. Loin d'en montrer du dépit, Lally semblait partager cette impatience : « *Poor Duck !* Je voudrais tant te voir recevoir la première lettre de ta petite Ariel », me disait-elle. Un jour, ce fut elle qui reçut un gros pli. En le lui remettant, je remarquai l'en-tête compliquée d'un service du War Department à Washington sur l'enveloppe. « Qu'est-ce que c'est ? » m'inquiétai-je. « Oh ! sans doute un prospectus de renseignements que j'avais demandés », répondit-elle en l'emportant, car elle ne l'ouvrit pas devant moi.

De ce jour, repassant par les mêmes affres qu'avant son départ pour Chicago, je la voyais flotter à nouveau entre des résolutions qu'elle n'exprimait pas et des accès de tendresse passionnée. Une nuit, dormant mal et la sentant contractée plutôt que blottie contre moi, je me penchai pour l'embrasser. Elle eut un sursaut de défense ; ses joues étaient baignées de pleurs. A mes questions, elle se dérobait : « Ce n'est rien, disait-elle. Juste un mauvais rêve dont je sortais... »

Je ne la laissais seule que dans les heures où je travaillais à une histoire pour les studios sur laquelle je faisais fonds pour monnayer notre future mise en ménage... tandis qu'elle s'occupait — du moins je le croyais — à son essai de roman dont les progrès, hélas, se ressentaient à nouveau des perplexités qui l'agitaient. Un après-midi, je dus descendre seul à Hollywood terminer, chez mon collaborateur John Wilbur, la dictée de notre scénario. Besogne et discussion se prolongeant, j'appelai mon numéro de Malibu pour dire à Lally que je serais probablement en retard d'une heure pour le dîner. Le téléphone sonnait, mais point de réponse. Elle pouvait être sur la plage ou à se promener dans le canyon. Cependant, sur le chemin du retour, au souvenir soudain de la façon dont elle m'avait

embrassé quand j'étais monté en voiture, mon pressentiment durant le quart d'heure qu'il me fallut à peine pour couvrir les quelques vingt miles du trajet, tourna en panique.

La pièce était vide quand j'ouvris ; je courus au placard où elle gardait ses quelques robes. Il en restait une. Espérant encore la trouver en bas, je ne fis qu'un saut jusqu'au sous-sol. Sur son bureau de fortune, ses papiers étaient rangés ; une feuille en évidence m'attendait aussi : « J'ai bien de la peine à te laisser, Duck. Cette fois, il faut que ce soit. Si tu m'aimes, ne te laisse plus abattre. Je sais maintenant ce que j'ai à faire. Tu le sauras aussi peut-être. Mais je t'aime. »

C'est ainsi qu'elle est partie ; plus d'un mois s'écoula, pour moi dans l'état que tu imagines, avant que je pusse savoir pour où. Aujourd'hui, elle est en service dans le Pacifique. Sa dernière lettre, il y a quelques jours, était de Manille où sa formation a suivi d'assez peu les troupes de débarquement. « Je verrai au moins la fin de la guerre », me dit-elle — la première lettre venait d'un camp d'entraînement aux Hawaï, près d'Honolulu. L'absurdité du destin a voulu que presque en même temps que cette première lettre m'en arrivât de France une autre... non pas d'Aude, mais de sa tante, Eunice de Maillet : quatre pages bordées de noir qui m'apprenaient ce dont j'avais eu tant sujet de me douter, que j'étais veuf depuis quatre ans et plus. C'était d'ailleurs beaucoup moins sur mon deuil que sur la mort de son frère, le Président, sur le courage de ses neveux dont le plus jeune s'était distingué comme parachutiste jusqu'au moment de faire son entrée à Paris avec l'état-major du général Leclerc, que cette excellente vieille fille s'étendait, et sur sa propre activité dans le maquis où elle avait fait, disait-elle, son « petit possible ». De l'embolie bien à redouter qui avait emporté Aude (lorsqu'elle avait voulu être ramenée, après l'installation des Allemands à Noyan, de Normandie à Paris), des raisons pour lesquelles, après de difficiles et lents échanges de correspondance avec ma mère, la famille avait préféré me laisser ignorer ma perte, elle ne me donnait qu'un compte rendu succinct déjà éloigné, comme il le devenait pour moi, d'un chagrin profond, mais amorti par le temps. Dieu merci, Eunice avait pris soin de faire griffonner à Ariel deux ou trois lignes d'une écriture de sept ans qui, au milieu de ces tristesses accumulées, mit le premier et le seul éclair de joie.

Voilà... Comme tu le vois peut-être maintenant, entre ce qui comptait et ce qui compte aujourd'hui pour moi « dans l'existence », un être a changé. C'est tout. C'est beaucoup. Mais cet être est absent. Pour moi, « tel qu'en moi-même enfin, l'adversité me change », si je puis risquer cette variante, les valeurs sont restées les mêmes avec cette différence que l'Amérique, en m'en faisant faire la révision, m'a rendu en elles une confiance que j'avais perdue, leur a prêté un nouveau cours. Ici, en ce Nouveau Monde, je commence à croire qu'il y a pour l'homme, pour

l'individu, une chance d'être libre malgré la Machine, malgré l'Argent. Ici, l'homme n'est pas l'ennemi de son frère. Ici, la haine ne sévit pas. Ici, dans ce pays où le sens de sa liberté est le premier germe inculqué au cœur de l'enfant, où le « *good will* » n'est pas seulement une règle de business, mais une forme de civilisation naturelle à un peuple jeune, fort et sain, j'apprends chaque jour par l'usage et non par les discours ce que signifie le mot Démocratie. Ici où la confiance de l'Homme en la Vie et dans ses voies est assez neuve, assez audacieuse pour lui permettre de faire exploser l'atome sans défier Dieu, je ne désespère plus de la chance offerte à notre vieux monde d'abolir ses nationalismes périmés, de ne se souvenir que des frontières de ses cultures pour se fédérer — un jour que nous ne verrons sans doute ni toi ni moi — sous les vraies étoiles.

Voilà pourquoi désormais, mon ami, le problème de revenir ou de ne pas revenir ne se pose plus à moi comme il se posait au moment où je t'écrivais. Tu as raison, cent fois raison, vieux Michel : c'est à vous les résistants, à vous seuls, oui, qui, du dedans, l'avez sauvée, que revient le droit de refaire la France, de lui refaire sa liberté et aussi sa fraternité et aussi son humanité. Vous n'avez que trop d'ouvriers de la onzième heure ; ce n'est point parmi eux que je veux me compter.

Peut-être connais-tu, au moins par le titre, le livre d'un jeune écrivain américain, mort avant de l'avoir achevé, Thomas Wolf, qui s'appelle : « *You can't go home again* ». Revenir au pays, quel que soit le pays, pour qui l'a longtemps laissé, c'est en dépit de soi revenir en arrière. C'est rentrer de gré ou de force dans le passé, dans l'ornière d'une classe quand on ne veut plus de classes, d'habitudes dont on s'est défait, d'opinions que l'on a laissées en route d'un chemin tracé... vers le petit cimetière de famille... Non! Plutôt se perdre sur la grande route que l'on ne connaît pas. Je vais reprendre, je vais à nouveau chercher ma route. Je sais... La France est belle, la France est douce. Aucune terre ne m'est plus chère. Je souhaite passionnément la servir. Mais ce que j'aime en elle je l'ai gardé en moi, j'essaierai de le porter avec moi, de la faire aimer là où on l'ignore, là où elle n'est pas. A chacun son lot.

Cependant, vieux, je ne te dis pas adieu. A nous revoir un jour, *si Dios quiere*, comme tu dis. Si Dieu n'est pas seulement le nom que certains donnent à la grande indifférence qui regarde peiner ce pauvre monde, c'est en nous, en chacun de nous, quelque chose qui devrait parler plus souvent.

A toi

Philippe.

A Lally Sullivan.

Pacific Palisades, 2 septembre 1945.

Bien ému, mon enfant chérie, en ouvrant ta lettre de Manille, datée du 15 août, « birthday » d'Ariel, de voir que ta première pensée de V. J. Day avait été pour elle et son Dad qui, aujourd'hui, à bien près d'un an de ton départ, se sent aussi un peu le tien. Sans doute as-tu toujours été, sans que je m'en rendisse bien compte, un peu ma fille, ma grande fille. Ton propre père s'en doutait-il? La nature est si compliquée...

Merci également du récit que tu me fais de ta visite à ce Couvent du Carmel — indemne, Dieu soit loué, au milieu des ruines que tu décris — dont les excellentes religieuses, en août et septembre 40, m'ont hébergé, dans leur petit chalet de Baguio. Ton « thrill », aux remous de la bombe d'Hiroshima et à l'arrivée des « nains verdâtres » au quartier général de Mac Arthur, « el Libertador » (que j'ai vraiment cru revoir de pied en cap à travers tes deux lignes de portrait), m'a fait t'envier d'être, selon ta formule, « au cœur des choses ». Mais j'ai le sentiment d'y être grâce à toi et cette impression que tu me dis avoir de toutes choses avec mes propres yeux, c'est moi qui l'éprouve à les retrouver par les tiens. Comme tu sens bien tout cela!

Voilà pourquoi lorsqu'à ton avant-dernière page je suis tombé sur cette incidente : « *Je ne sais pas encore si je vais épouser Eddie. Je crois que je l'aime, car il m'aime et a un peu ta douceur* », sous le choc atomique de cette révélation, j'ai bien failli éclater dans la réaction que tu me demandes de dominer : le maudire, te haïr, t'insulter.

Et puis... j'ai achevé ta lettre. Et de chacun des mots que tu ajoutes : « Ce qui est étrange, c'est qu'entre nous cela ne semble pas faire de différence, car je t'aime et sens que je t'aimerai toujours autant et de la même façon »... j'essaie de me pénétrer, je me pénètre pour refouler mes intimes violences, pour pouvoir te dire que, même si tu fais cela, je continuerai à t'aimer du même cœur et de la même façon.

Malgré les pensées cruelles qui m'assaillent et probablement m'assailleront encore, ce soir, demain, je te comprends. J'ai été comme toi. Je sais qu'il n'eût pas été humain d'espérer que ta nature ne parlerait pas un jour en faveur d'un Eddie, d'un Tom ou d'un Joe. N'étant plus à l'âge où l'on souhaite boucler sur l'être qu'on aime une ceinture de chasteté, instrument d'un autre âge, je ne sais que trop qu'il eût été naïf et ridicule de te demander ce genre de fidélité. Sans doute, si ton Eddie rentre sous peu en congé aux États-Unis, lui donneras-tu pour successeur Tom, Bill ou Joe. Dût ce vœu choquer en toi un reste de convention, puissent-ils être plus d'un! Mais s'il faut absolument que tu passes par le mariage pour te convaincre que le mariage est une chose et que l'amour en est une autre, j'irai même jusqu'à bénir cette expérience... Tu vois quel bon père je deviens! Car, te sachant aussi sincère en ce que tu écris qu'impulsive en ce que tu fais, je garderai désormais l'espoir

de te retrouver libre, le jour où tu auras pleinement fait l'épreuve et la conquête de ta liberté.

Il y a une autre chose dont je ne doute plus, Lally-Love — et ta lettre, la franchise même de ton aveu m'en assurent — c'est l'affinité de nos natures, Gemini ou pas Gemini. Comme tu te sens « faite de toi et de moi », ma petite enfant, je me sens plus que jamais moi-même fait aussi de toi et de moi.

En échange d'une certaine manière « française », si tu veux, de jouir des biens de la terre — que ce soit le petit vin blanc ou les poèmes de Ronsard sur l'oreiller ou ce vieil Homère en mangeant du crabe à Coral Beach — en échange d'un peu de clarté française aussi, que je t'ai aidée à mettre dans tes idées, tu m'as donné beaucoup plus : l'impulsion de ta jeunesse américaine, de ton indépendance, de ta franchise, de ta générosité américaine, de ta foi dans le devenir, de ton besoin vital d'espace, d'évolution, de mouvement, d'êtres à aimer et à aider, et surtout, de liberté. Peut-être ce quelque chose le portais-je déjà. Quand, en venant et revenant à moi, tu m'as deux fois « sauvé la vie », tu l'as réveillé. (Tu vas dire que je te fais l'histoire des relations France-Amérique! Peut-être tout se ressemble-t-il du petit au grand. Mais je ne parle que de nous.) Voilà en tout cas pourquoi nous nous sommes devenus complémentaires, peut-être essentiels l'un à l'autre, bien près d'être deux en un. Dussions-nous ne plus jamais partager le même grand lit carré, cela doit durer, cela durera.

Tu me demandes où en est mon livre, si je l'ai enfin terminé. Oui! J'en ai fini avec *les Dépossédés*. Et voici comment : après ton départ, je m'y suis remis. Obscurément, je sentais que j'avais à me délivrer de cet Arnal que tu n'aimais pas et qui, Dieu sait, me tenait pourtant de si près. Je l'ai remis debout tant bien que mal sur son chemin de croix, traînant au jour le jour son dégoût de la vie, son dolorisme, son besoin de gémir et de souffrir qu'il est indifférent d'appeler son inquiétude, son pessimisme ou son masochisme, comme je les traînais moi-même à nouveau sans toi. Tu le sais, je ne savais que faire de lui, comment en finir avec lui pour ne pas le tuer. Le mettre « au pied de la croix »? le faire entrer dans un monastère? J'y ai sérieusement songé. Dans cet esprit, j'ai été deux ou trois fois à ce « *Hidden Monastery* » que je t'ai montré quelquefois, de la route, dans les collines de Malibu. De loin, au flanc des montagnes, par-dessus les allées d'eucalyptus et les champs de fleurs de la vallée, c'est une noble retraite, qui fait bien. A Noël, effrayé de passer seul la veillée dont un an plus tôt ta venue... tu sais! j'en pris le chemin pour la messe de minuit. Dans la petite chapelle carrelée comme une salle de bain où le père blanc donnait la communion à quelques riverains de Malibu Colony, cet office m'a paru plutôt « clammy »[1]. Il eût suffi des

1. Clammy : Expression de slang, à peu près intraduisible en français, qui vient peut-être du mot *clam*, un mollusque assez insipide.

souvenirs de notre Noël pour me faire partir avant la fin. Cependant, en dessous, si je puis dire, la tentation demeurait. Un après-midi, j'y suis revenu. Un digne homme, en froc et sandales, bien rasé, bien tondu, bien nourri, m'a reçu, fait visiter les lieux de cet engageant refuge : tout le confort, un parfait Country Club pour eunuques. Nous avons un peu parlé... J'en suis reparti avec une nausée d'Arnal qui me ressortait presque des narines. Des lépreux, j'aurais peut-être marché, mais ça! La chance, en repassant par Malibu, a voulu que je rencontrasse Max L..., l'acteur, qui avait une femme à chats si impossible, tu te souviens? (Il s'est, en fin de compte, débarrassé de sa femme à chats et s'en trouve beaucoup mieux.) Il m'a proposé un tennis. Un bon set m'a remis d'aplomb et j'ai pu regagner mon domicile avec des idées claires, faire le compte de mes ampoules de morphine, les mettre aux ordures et écrire séance tenante le suicide d'Arnal. Il n'avait vraiment plus rien d'autre à faire. Et ça m'a vraiment soulagé.

Restait le livre, près de quatre cents pages dont deux tiers de méditations, de retombements et de désespoir, fruits amers de ces années d'exil et de solitude... Je me disposais à le faire copier pour l'envoyer à New-York, quand j'ai eu la visite — ceci au début du mois dernier, avant la bombe — d'un jeune Français de la Résistance venu en Amérique pour quelques semaines, que Man Ray m'a amené à la plage. Un garçon de vingt ans ou guère plus, qui s'appelle aussi Philippe, Philippe Ozouf : une veste de cuir, un béret, une petite bouffarde brûlée, sous le bras une serviette flapie et bourrée dont il n'y avait pas moyen de le défaire, et dans la plus pâle, la plus blanche figure de France que j'aie jamais vue, au fond de deux yeux noirs du Midi, un regard si trempé de souffrance et de lutte, que je n'en puis encore aujourd'hui oublier le feu.

Était-il M.R.P. ou communiste? Je ne lui ai pas demandé. Il m'a peu parlé de ce que personnellement il avait fait, mais, après le bain (il entrait dans l'eau avec l'effarement et le plaisir d'un enfant amené à la mer pour la première fois), il m'a déballé le contenu de sa poche de cuir : des journaux de la clandestinité, des brochures colportées à travers les pires dangers, des poèmes de guerre, surtout des poèmes d'Eluard, d'Aragon, des textes de Vercors, de Claude Morgan, de Loys Masson, de George Adam et d'autres jeunes, issus de cette guerre, dont j'ignorais encore les noms. Il fallait les lui entendre nommer, citer, à ce Philippe Ozouf. Quelque chose en lui me causait un trouble infini : l'image, sans doute, de cette génération si précocement mûrie, si ardente et si neuve aussi, la pensée qu'il eût pu être mon fils... Je n'ai pas eu envie de lui parler de mon livre, je te jure. Et le soir, après son départ, tu devines peut-être... page à page, comme j'aurai à faire dans quelques jours de bien d'autres choses, hors le journal que j'ai envoyé en France à un ami, dans cette cheminée où a passé tant de bois de naufrage, j'en ai fait du papier brûlé, des cendres... Tout ce qu'il me restait à en faire, aussi. Tu me comprendras.

Il va falloir que je quitte bientôt ma plage, notre plage, notre maison, Love. Tout m'y retient, le meilleur comme le pire : l'attache des jours de bonheur que je te dois, le vague espoir que de ton autre bord du Pacifique ce rivage te rappellera, comme aussi l'inertie de l'homme vieillissant qui redoute de se mettre en route, de chercher pour ses pénates un autre toit. Cependant, l'heure approche de dire adieu à celui-ci qui, entre cette grande route et l'Océan, m'a fixé plus longtemps qu'aucune demeure sur terre. Pour une fois que j'avais une maison, elle est à vendre! Pas plus tard que la semaine dernière, l'affreux Crane, le gérant que tu appelais Sneaky, est venu sous mon nez, attacher au pilier de l'auvent le signe « House for Sale », en me prévenant que si je ne me portais pas acquéreur — mise à prix vingt mille dollars! — il fallait m'attendre sous quinzaine, avec le boom et le retour des vétérans en quête d'introuvables homes, à être expulsé par l'acheteur.

So... Je commence à plier bagage. C'est manière de parler, car, n'ayant en vue aucun lieu précis où aller, je ne puis songer à rien emporter que quelques frusques. Livres, peintures, objets, mes pauvres chers trésors de quatre sous, ton bélier de Coral Beach, il va falloir les vendre ou les donner... Pour ce qu'ils valent !

Rirais-tu si je te disais que je viens d'acheter une tente : une tente de l'armée, un peu rapiécée, mais garantie imperméable, assez lourde... Je ne vois pas encore comment je la monterai tout seul. Où serai-je dans un mois? En Orégon, en Idaho, en chemin vers les Grands Lacs ou le Canada? En attendant que je t'envoie quelque adresse poste restante aussitôt un itinéraire en vue, écris ici. Cela suivra.

Mais c'est dur, Lally-Love, très dur même, de se remettre en chemin comme cela — j'allais dire à mon âge! — quand on est seul. Hier, les Wilbur sont venus (ils sont mariés, maintenant, te l'ai-je écrit?), John a finalement vendu, pas trop bien, *Time for a change*. Cela me remettra quelques travellers checks en poche. Quand ils sont arrivés avec *Cordon Bleu*, j'étais derrière la murette du Petit-Finistère à regarder se débattre entre les rochers un goëland à l'aile cassée qui, à chaque vague, faisait d'inutiles efforts pour se renvoler. Il avait été là toute la matinée et la marée remontait. Chaque approche pour aller le tirer d'affaire l'effrayait, l'envoyait plus avant traîner son aile dans le remous. En empêchant le chien de se mettre de la partie, j'ai demancé à John ce que l'on pouvait faire pour cette pauvre bête. « Just one thing », a-t-il dit. Tu le connais. Il a ramassé un morceau de bois, s'est avancé et d'un bon coup... Sur le moment, j'ai détesté John. Peut-être n'ai-je pas bien tué Arnal! Maintenant je me dis : « C'est lui qui a raison. » L'Anglais a toujours raison...

Voilà. Ton vieux Duck n'a plus qu'à retrouver ses ailes. Écris-lui vite pour l'y aider. S'il les retrouve, il te retrouvera. Sinon, Love, good luck à toi!

***

Il avait donné à Lally une adresse poste restante en Oregon, à The Dalles, sur le Columbia River, à la limite de l'État de Washington, d'où il comptait, sans trop s'attarder, se diriger vers Vancouver. Sans doute y aurait-il une lettre d'elle aux Dalles, quand il y arriverait, sinon il attendrait dans les parages avant d'aller chercher un gîte d'hiver soit en Colombie Britannique, soit au Canada. Rien ne pressait. Il avait tout son temps, dont les limites reculaient avec celles de l'espace pour ce vagabondage insatiable.

Neige, grêle, pluie sévissaient à l'entrée de la chaîne des Cascades Mountains dont il n'avait qu'à suivre la cordillère jusqu'au Canada. Klamath Falls, Crater Lake plongeaient dans le brouillard et les vapeurs quand il les tourna, sans y faire la halte projetée. S'il avait perdu son fluide, il le retrouvait maintenant. « Gaze, gaze, ma vieille. » Elle gazait, cette vieille Pontiac. Et lui aussi! Franchi le col de Diamond Lake, ivre de dégel, le soleil reparaissait. En une heure, un nouvel été remplaçait l'hiver du matin. Une coupe dans le lac de diamant, un peu piquante sous le vent frisquet, casse-croûte, et hop... en vitesse vers les laves de la vallée. Les Cascades Mountains souriaient à cette vision en transparence de l'horizon, de l'avenir, de la vie, à ce beau délire : « Et je n'aimais ja... mai...ais autant... la vie! »

... Jamais autant la terre, jamais autant les hommes, les Américains. Forestiers, coupeurs et flotteurs de bois, conducteurs de trucks, coureurs de rivières comme ce vieux tramp qui montait aussi vers le Nord sa ligne à truite au fil des courants et refusait un lift pour poursuivre sa route à pied, gens simples, rudes, dont le hasard des rencontres lui faisait redécouvrir la sincérité, le débonnaire laisser-aller, la curiosité, la bonne humeur, la générosité que Lally lui avait appris à comprendre, que Whitman lui rééclairait avec cette lumière que le lyrisme prête à la vie, êtres et choses unis, adaptés comme il se sent enfin lui-même, à cette vieille terre indienne dont il éprouve jusqu'aux moëlles le pouvoir de rajeunissement : « Turbulent, vif, audacieux, un monde de nouveau primitif a surgi, avec des perspectives de gloire incessante et multipliée, une nouvelle race dominant les races antérieures et beaucoup plus grandes, avec de nouvelles luttes, une nouvelle politique, une littérature et une religion nouvelles, de nouvelles inventions et de nouveaux arts [1]... »

Chant pour un Nouveau-Monde qu'il n'avait plus besoin de relire pour le savoir « par cœur », chant gratuit de l'espace dans l'antenne infléchie, chant fluide du moteur qui fend l'espace de sa tête d'indien sur le capot, chant de l'homme qui se retrouve, voyageur sur terre et parmi

1. Walt Whitman : Feuilles d'herbe. (Traduction L. Bazalgette.)

les hommes, délivré de lui-même et de son poids parce qu'il a tout laissé pour s'ouvrir à tout, en chemin vers sa liberté. Les montagnes cristallines fuyaient, se perdaient. C'était de nouvelles plaines, dont les silos des ranchs s'isolaient, dans l'immensité, comme des phares, de nouveaux déserts dont les ondulations le portaient comme la houle des hautes mers. Aux approches du Columbia River, sur cette route jalonnée, quand elle n'était point encore même une piste, par les pionniers de l'Ouest et leurs lents wagons à bœufs, à un endroit nommé Wasco, l'association du nom mêlá à son chant intérieur le poème cher à sa jeunesse : « Au seul souci de voyager... Le sourire du pâle Vasco. » Qu'est-ce vingt ans, qu'est-ce que trente ans en une vie, pour redevenir soi-même? Il se retrouvait.

***

Aux Dalles, dont le nom donné sans doute par des pionniers français au lieu futur de cette cité fluviale vient des titanesques tables de rocs qui entravent de place en place la marche du fleuve, l'un des plus majestueux spectacles de l'Amérique se découvrait à lui. Là, le Columbia River sort, large et limoneux comme le Mississipi, d'un désert dont les formations rocheuses et les teintes lui rappelaient les montagnes d'Arabie ; de lourds bateaux en descendent ; fabriques et manufactures se renvoient des fumées et des sifflements ; des trains glissent entre la rive et la route ; au milieu des vastes eaux, de dalle en dalle, où l'assaut des saumons vient s'ensanglanter contre les échelles des barrages, les échafaudages des pêcheries retentissent de manœuvres hardies, cependant que, longeant le puissant paysage, les pyramides désertiques, enrobées de rose et de violet par le couchant, contemplent de leurs fronts léonins cet écoulement, ce confluent de forces pacifiques et fécondes.

Il eût voulu camper là tout de suite, face à ces grouillantes pêcheries. La voie ferrée, les rocailles des berges ne le permettaient pas. Un marchand de pastèques lui conseilla de pousser jusqu'à l'embouchure d'un affluent du Columbia, quelque milles en amont, où, au voisinage d'un pont, il trouverait une crique et un terrain propices.

En effet, les chutes de l'affluent plongeaient et bondissaient avec allégresse jusqu'à l'emplacement protégé de saules et bordé de sable où il monta son camp. Son dîner pris, il se rendit à un petit bar, près du pont, pour faire connaissance avec les gens et s'enquérir des ressources du cours d'eau. Deux travailleurs des pêcheries qui habitaient les cabanes voisines sortirent avec lui pour lui montrer le chemin de halage qu'il n'aurait qu'à suivre le lendemain par-delà le barbelé de la station électrique, pour trouver de bons coins à truite, en amont. L'un des deux gars était père d'une petite fille qui donnait la chasse à un coq entre leurs cahutes de planches ; quand ils s'approchèrent, elle accourut. « J'en ai une comme ça en France, dit Arnaud en lui caressant les cheveux. » « — Oh! vous

êtes Français, fit le gars. Je connaître France... Mon français pas très bon... Normandie... Oui, oui. Good country, France. I hope your people will recover... I wonder, though... » Ils se nommèrent par leurs prénoms selon l'usage, Jim, Steve, Phil... puis, s'asseyant sur le talus, échangèrent des cigarettes, des questions.

Le second, Steve, le plus jeune, était un étudiant de Portland qui était venu s'embaucher pendant les vacances et allait regagner son Université à la rentrée, avec un doctorat en sociologie en vue. « Je laisse mon job. La place est à prendre si vous la voulez, proposa-t-il. *It's really fun and not too hard... Thirty bucks a week.* Vous apprendrez juste aussi vite que moi. » « — Je ne dis pas non », fit Arnaud presque séduit. Il pensait à Lally. C'était une occasion de se mêler aux gens et de faire trente dollars par semaine. Une manière comme une autre de passer l'hiver. Au printemps, il repartirait. « We'll see... » En fumant, ils s'attardèrent à discuter : jobs, études, politique, bombe atomique, Amérique, univers. Le plus âgé, Jim, le père de la petite fille, était communiste, de tendance, sinon de parti. Son pal, l'étudiant en sociologie, entrait avec lui en controverse, mais ils argumentaient posément, en gens pour qui le mot « classe » n'a pas de sens, pesant leurs questions, chacun attentif à la réponse de l'autre, avec le sérieux d'hommes qui éprouvent leurs opinions plutôt qu'ils ne les affirment. Jim accordait à Steve que la dictature d'un homme et d'un parti était présentement le danger du communisme en Europe, mais il croyait que le socialisme américain devait se réaliser par étapes et sans dictature.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demandèrent-ils à Arnaud. Qu'est-ce que vous êtes ? Juste un Français qui apprend ici ce que peut être la démocratie, la seule cause pour laquelle il valait de livrer cette guerre. Où je suis avec vous, Jim, c'est contre l'argent, le pouvoir de l'argent, qui rive l'homme à la machine. Et aussi contre la guerre, contre toutes les formes de la guerre pour désirer que chaque nation se renonce comme puissance, comme nation armée et se fédère, comme vos États, en une administration unique, pour que le monde n'ait qu'un management d'experts, de savants, de techniciens comme une entreprise bien menée... pour le bénéfice de l'homme.

— C'est ce que nous voudrions tous, dit Steve. Mais chaque peuple tient à son autonomie comme à sa langue et à ses traditions.

— Il faut vouloir, Steve, que chaque peuple garde son autonomie de traditions et de culture, car si chaque peuple et dans chaque peuple, chaque minorité, chaque province, chaque communauté ne gardait pas cette autonomie et ses franchises particulières, l'homme, l'individu ne pourrait pas être libre.

— Alors, comment accordez-vous les deux systèmes ? demanda Jim.

C'était d'eux, les Américains, il s'en rendait compte, que lui venaient ces idées simplifiées, cette clarification soudaine de tant de confus débats.

— Ce ne sont pas des systèmes, mais des vues. Abstraction faite du nationalisme qui semble être un peu partout la conséquence de cette guerre et le germe des suivantes, il n'y a aucune incompatibilité entre elles. Au contraire. C'est le nationalisme qui refuse de les concilier et les appelle utopies. Mais il faudra choisir entre utopies et chaos ? En tout cas, pour ma part, ce sont les seules idées politiques que je puisse avoir.

Ils se levèrent et s'étirèrent en riant : « That's true... » puis ils reprirent ensemble le chemin pour rentrer chez eux.

Devant la passerelle de la station électrique une pancarte « Danger de mort » était apposée. Arnaud eut un léger écart. « Rien à craindre », dit Steve en se glissant sous le barbelé.

Sa lanterne allumée, il laissa la porte de sa tente ouverte à l'air de la nuit, au bruit des chutes qu'il pouvait, de son lit de camp, apercevoir, blanchies de lune, entre les rameaux de saules. De cette conversation qui mettait au point ses pensées éparses et fugitives de la journée, qui avait remué beaucoup mieux que des idées : un sentiment de relation, de compréhension entre les êtres et les choses, entre les paroles dites et les eaux chantantes qui les couvraient, entre ces visages fraternels et la nuit qui les éclairait, il gardait une excitation faite de paix, d'amitié, de bonheur, d'infinie sécurité. Il rouvrit ses *Feuilles d'Herbe* sur leurs deux lignes initiales : « *Je chante le Moi, une personne simple et séparée. Néanmoins, je prononce le mot Démocratie, le mot en masse...* » Comme à certaines heures, les mots cessent de se contredire, d'être des abstractions et des énigmes ! Pour les entendre, peut-être suffit-il de ce tumulte, de ce tourbillon de forces premières où l'éternelle jeunesse de l'Amérique puise son enivrement de soi-même, ses énergies, son insouciance, cette extraordinaire foi dans le Moi, foi dans l'Homme, foi dans la Vie qui permet de faire exploser l'Atome sans défier Dieu. Dieu, la seule énigme...

Les eaux grondaient. Il éteignit. Mais il ne parvenait pas à s'endormir.

Le matin, engins sur l'épaule, il repassa devant les cabanes déjà vides et prit le chemin de la veille le long de la rivière. Les croupes du vallon en resserraient le cours, encore trop rapide à l'entrée des chutes pour qu'il valût la peine d'y tenter sa chance. Plus haut, après un coude, elle s'évasait en deux bras maigres coupés d'îlots. Ce devait être l'endroit indiqué par Jim. Une embarcation à fond plat, mi-canot, mi-barque, sa chaîne simplement jetée autour d'une pierre, semblait attendre, l'avant à l'eau, qu'on voulût bien la prendre. Une enfant jouait à en écoper le fond avec une vieille boîte de conserve. A ses deux nattes en queue de cochon, il reconnut la petite de la veille.

— Où est ton Dad ? lui demanda-t-il en anglais.

Elle leva une frimousse éveillée, tachée de son, illuminée par le frais azur des yeux et montra du doigt l'autre rive dans la direction de l'aval ; Jim pêchait aussi, comprit-il.

— Il n'a pas de travail aujourd'hui ?

— Sunday ! dit la petite.

Dimanche... C'était l'enfant qui savait quel jour on était, lui pas. Elle l'amusait et l'attirait avec cette voix qui était un pépiement d'oiseau, presque comme le gazouillis d'Ariel à Noyan.

— Quel âge as-tu? questionna-t-il.

— *Seven.*

— Et tu t'appelles?

— *Selma.*

— C'est joli, Selma. J'ai une petite fille qui doit avoir juste sept ans, comme toi.

— *What's her name?* fit l'enfant intéressée.

— Ariel.

— *Airieul*, essaya-t-elle de répéter en ouvrant sur lui, à cause de son accent étranger, sans doute, des yeux étonnés et malicieux.

Elle le regardait, à la fois coquette et craintive, comme Ariel l'eût regardé sans doute.

— C'est le bateau de ton Dad?

Elle eut un hochement de tête qui ne voulait dire ni oui, ni non. Est-ce que je puis le prendre?

— *Yes... course. May I go with you?* s'empressa-t-elle.

— Bien sûr. Je te mettrai de l'autre côté si tu veux retrouver Dad. Mais je voudrais d'abord essayer de prendre quelque chose si ça ne te fait rien. Tu m'aideras.

Elle amenait déjà les maillons de la chaîne et les faisait rouler à l'arrière. Une lourde godille traînait au fond. Il s'en servit pour pousser le canot des cailloux au tranquille clapotis de l'anse. L'enfant s'accroupissant sur la chaîne, il amorça son hameçon, puis commença à lancer vers le courant. Mais il se sentait encore dans cet art vraiment novice.

... Ça ne mordait pas. D'ailleurs, il pêchait distraitement, l'esprit occupé par l'enfant ou plutôt par l'image d'Ariel qui prenait sa place. Il la voyait et se voyait avec elle sur la Vézère, dans son canoë, au milieu d'un cercle dansant de soleil sur les lentes eaux avec les reflets du ciel et des nuages entre ceux des peupliers. Entre leurs flèches, là-bas, par delà les tabacs et les maïs de la plaine, sur le coteau, ils verraient avec son petit bois de pins accoudé au pré la vieille maison crépie de blanc avec ses volets bruns, la fenêtre de sa chambre de vacances ouverte sur le grand peuplier qui frémit à tous les vents. C'était là-bas et non ici, qu'il devrait être, avec Ariel... Ariel courant au devant de lui dans la grande allée, maman, sa grand'maman lui tendant les bras. Ce passé, ce souvenir du futur qui n'avait pas été, qui sans doute ne serait jamais, c'était sa vie, pourtant. C'était à ce coteau, à ces allées du père, à ces bois, à ces bruyères qu'il appartenait, que devait revenir le reste de sa vie, à cette enfance d'Ariel qui recommencerait sa propre enfance. Surgie d'un cercle de moires étincelantes, sur l'eau qui traîtreusement dérivait sa barque, cette vision du passé-futur le fascinait.

Une secousse à sa ligne qui, brusquement, se tendait en même temps qu'un cri excité de la petite le rappelait, avec un faux mouvement à faire, d'un peu plus, basculer le canot, à sa pêche et à une vague notion de sa dérive dans le courant. Il devait tenir sa truite et ne voulait pas lâcher prise. Il n'avait pas trop de ses deux mains pour donner du fil, mais il eût fallu pouvoir diriger la barque qui s'en allait en valse lente vers l'autre rive. Pas question de demander à la gamine de manier la grosse godille. Il tenta de ramener d'une secousse, mais déjà logée sous quelque pierre, la truite se défendait. Le fil cassa et le temps qu'il rembobinait, rejetait l'engin pour s'emparer de l'aviron, la valse s'accélérait, déjà loin du maigre, au fil des eaux dont il ne distinguait plus le fonds.

Il était trop tard pour sauter et retenir l'embarcation. Au plein milieu du courant, le lit était déjà trop creux, le flot trop rapide pour qu'il eût la moindre chance d'y prendre pied. Il ne vit d'autres ressource, avant d'arriver au coude où la rivière s'étranglait avant les chutes, que de remonter pour s'accoster à la rive droite moins abrupte que l'opposée où, voyait-il, il eût été difficile, sinon impossible, de s'accrocher sans risquer de chavirer avec l'enfant. Il attaqua vivement à l'aviron, mais courtaude, massive, sans presque ni plat ni pelle, cette rame de fortune entrait dans le liquide et le fendait sans guère plus d'effet que de maintenir la pointe vers l'avant et de ralentir le recul. Cependant, il s'acharna, se débattit à coups redoublés, précipités qui l'essoufflèrent sans lui laisser le temps de mesurer le risque et l'inutilité de la manœuvre. Un moment, il crut ainsi parvenir à se maintenir de niveau avec le coude de la rive. Mais dans le mouvement qu'il fit pour changer de main et ramer de l'autre bord, la pointe tournait à nouveau et le canot, pris de côté, cédait de plus belle à la force de l'impétueux glissement.

Ce fut le moment où, à court de souffle, aveuglé de soleil et d'effort, il sentit qu'il n'y avait plus à lutter contre l'élément, que tout était partie perdue. « Danger de mort ». Comme il l'avait vu dans la nuit, le signe de la station surgissait soudain dans son cerveau. Tant pis! Il abandonnait. C'était écrit. Il était dit qu'il aurait un accident stupide. Dans un effort désespéré il s'arc-bouta sur sa pièce de bois, bêcha de nouveau dans le fluide qui, à grandes éclaboussades hilares, semblait jubiler sous les coups. Inutile, le coude accostable était déjà loin. Le cœur lui manquait, la force quittait ses bras. Il entendait déjà dans son dos gronder les chutes, en un vertige effondré, résigné, le vertige d'aller à la mort à reculons. Il tourna la tête pour voir à quelle distance il était encore du barrage. A l'arrière, à cropetons sur le tas de chaîne, ses deux petits bras accrochés aux bords, la gamine amusée regardait filer les berges et, inconsciente, souriait.

Alors un appel, une supplication lui monta de l'âme : « Cette enfant, mon Dieu!... » Et comme une réponse aussitôt, une inspiration qui fut moins d'esprit que d'instinct, un réflexe de tout l'être le fit se dresser, tourner le dos à l'amont, godiller, pousser de l'avant, face à l'enfant et

au brillant fil d'eau du point de chute. Dans l'instant de cette volte-face — avant, pendant ou après ? — il put voir en avant du bord opposé au barrage, debout sur l'un des gros dos de rochers entre lesquels s'engouffrait la trombe, un homme debout, ligne en main, qui avait l'air de pêcher dans les remous. L'intuition que c'était Jim, avant même qu'il ne reconnût les carreaux rouges et noirs de sa chemise, le remit d'attaque à son pagayage en avant. Devançant l'eau de vitesse et prenant appui sur son élan, il parvenait à diriger, à mettre le cap sur le caillou de Jim. S'il parvenait à donner dedans, Jim aurait, pourrait avoir le temps d'attraper sa petite avant que la barque ne tournât. C'était la chance, la seule chance...

Écarquillant ses yeux clairs, l'enfant ne se doutait de rien.

— Mon Dieu, faites...

— Pas de mon Dieu, mon Dieu, c'est toi... Souque, souque, va donc, souque...

— Jim, ho Jim!... Catch Selma!

Le vacarme des eaux couvrait sa voix. Mais Jim les voyait, Jim les avait vus... Pourquoi, au lieu de se pencher, cet imbécile s'affolait-il, reculait-il ?

— Mon Dieu...

— Pousse donc, regarde, ça s'ouvre... s'il y a...

Une seconde, une fraction de seconde, et il allait avoir le mot de Dieu.

***

Il y avait une passe.

Pour les hommes, pour les eaux, pour la vie sûre de ses voies il y a toujours, presque toujours une passe. Mais il faut, pour prendre la passe, être face à ce qui vient... « De ta droite, de ta gauche, prends du champ. Quand ça râcle, ça descend. Pousse... Pleuvent les eaux sur tes deux bords, hop, trompe la mort. Laisse aller dans le grand courant. »

Cette voix venait du dedans. Sa barque avait, comme à l'aveugle — mais le bras que conduit le dieu du dedans n'est jamais aveugle — passé, franchi de seuil en seuil le double saut. A peine alourdie, dans un floc qui lui rejaillit jusqu'au visage, elle filait dans le remous tourbillonnant vers l'anse de sable où déjà Jim les attendait.

— *Lucky you did that !* clamait-il. *Golly ! you scared me.*

Inondée mais radieuse, la fillette ouvrait entre des cils perlés d'écume des yeux encore éblouis.

— C'est de la chance que vous ayez fait ça, répétait Jim.

Qu'avait-il fait ? Juste volte-face et pris le courant.

Plus tard, allongé sur la berge, l'oreille et la joue contre la tiédeur des pierres, il écoutait encore gronder le chant des eaux claires : « Pêcheur, mauvais pêcheur, rameur, mauvais rameur, il t'a sauvé ton Dieu du

dedans. Il est en toi ; il n'est qu'en toi. Quand tu l'appelles en toi, il te répond. Souviens-toi de cela chaque jour de ta vie. »

Il n'y a pas d'accident stupide. A chaudes coulées, la lumière entrait en lui. Les eaux lui disaient encore :

« Nous étions le courant de mort, le flot qui t'emportait, replié, dans la nuit. Nous étions le froid dans tes moëlles, ce vertige dans tes reins, cet arrêt de ton cœur qui sentait sa fin. Sais-tu pourquoi ?... Tu regardais en arrière, tu te débattais contre nous. Tu étais à contre-courant. Souviens-toi de ceci chaque jour de ta vie : Nous sommes la Vie ou la Mort, selon le sens où l'on nous prend... »

L'enfant était venue se rasseoir près de lui et ramassait entre les pierres des graines, des graines d'arbre rondes et dures qu'elle lui mettait dans la main. Il les décortiquait au creux de sa paume. Elles germeraient peut-être un jour, ces coriaces graines ? Et en lui aussi, après ce long, long hiver, après ce long, long silence, quelque chose de viable germerait...

Bondissantes, bouillonnantes, étourdissantes, les eaux couraient.

FIN

31 *juillet* 1946.

MARC CHADOURNE

LE NEUTRALISME BELGE

(1936-1940)

Les grands procès politiques d'après cette guerre — je ne songe pas ici aux affaires de trahison, si vastes qu'aient pu être leurs proportions et leurs conséquences, mais bien aux cas où c'est vraiment une politique qui est mise en cause avec les hommes d'Etat qui l'ont pratiquée — seraient peut-être jugés plus clairement et plus équitablement s'il était permis au juge (que ce soit un tribunal ou simplement l'opinion publique) de faire cette distinction entre une politique et son agent, et, si cette politique est néfaste, de la condamner solennellement, alors même que des raisons de droit, d'intérêt général ou de morale humaine s'opposeraient à la condamnation de son auteur. Il peut y avoir avantage à faire taire les rancœurs, à réfréner les passions partisanes de part et d'autre, même à imposer silence au légitime besoin de vindicte. Mais cet apaisement n'est possible que si toute clarté est faite sur les principes. Il ne sert à rien de condamner à la prison perpétuelle l'inventeur d'une théorie malfaisante, si les méfaits de cette théorie ne sont pas dénoncés et si elle-même n'est pas mise hors d'état de nuire ; et, réciproquement, il est plus facile d'oublier les erreurs d'un homme de bonne volonté, si son hérésie est conjurée.

La « question royale », en Belgique, est l'exemple de ces querelles où les deux parties semblent s'effrayer elles-mêmes des conséquences que pourrait avoir leur débat s'il se poursuit à fond et *coram populo*. Ce pays, matériellement si vite relevé de ses épreuves, est divisé profondément sur le cas de Léopold III ; ce différend est venu cristalliser le conflit entre la Flandre et la Wallonie ; le roi des Belges, dont la fonction première semblait devoir être de maintenir l'unité du pays et de servir de médiateur entre les deux nations composantes, est devenu le signe et l'enjeu de leurs dissensions. Ses partisans et ses adversaires conviennent que, *grosso modo*, la Flandre est pour lui, et la Wallonie contre ; et la crainte de faire apparaître plus flagrante encore cette opposition des deux groupes ethniques n'est peut-être pas étrangère aux temporisations du gouvernement, qui ajourne indéfiniment la publication de son dossier et préfère ne pas engager les plaidoiries publiques.

C'est sans aucun doute une preuve de force et de sagesse ; mais le légitime souci d'éviter tout ce qui divise ne peut aller jusqu'à laisser dans l'ombre les doctrines, les influences, les inspirations qui ont déterminé le drame de Léopold III. Je voudrais ici isoler un de ces éléments de psychologie politique, à cause de son importance internationale et du danger qu'il peut rede-

venir demain. Il s'agit du dogme de neutralité, tel que le roi l'a fait adopter en 1936 par les ministres et par le parlement, tel qu'il a évolué ensuite dans la conception royale et dans celle de l'état-major, jusqu'à devenir cette aberration de la neutralité à outrance, poursuivie même en temps de guerre, aberration dont le gouvernement belge semble n'avoir découvert toute la portée qu'au jour où le roi, chef de l'armée en campagne, l'appliqua dans toute sa rigueur de fausse logique. Certes, le procès du « neutralisme à outrance » n'est pas tout le procès du roi ; mais il s'y mêle intimement et en éclaire plus d'un aspect. La neutralité belge d'hier, avec ses déformations et ses tendances maladivement particularistes, importe d'ailleurs suffisament à la sécurité européenne de demain pour qu'on tente d'en esquisser l'hisoire, malgré le peu de recul et la documentation incomplète dont on dispose pour apprécier un événement contemporain.

De la neutralité forcée à la neutralité volontaire.

On sait que la neutralité constituait pour la Belgique d'avant 1914 une sorte de servitude internationale, qui lui avait été imposée par les puissances, en 1831, et qui faisait partie de son statut fondamental : c'est la « neutralité perpétuelle, armée et garantie » qu'avait stipulée la conférence de Londres. Après le 4 août 1914, et l'agression par l'une des puissances garantes, l'obligation de neutralité tombait d'elle-même ; et, sauf les réserves qu'exprima la vieille-droite par la voix du comte Woeste, l'opinion fut unanime, au lendemain du 11 Novembre, à réclamer l'émancipation de la Belgique, et à vouloir l'affranchir de cette restriction à sa libre souveraineté que signifiait la neutralité contractuelle. Restait à faire usage de cette liberté en matière d'alliances, que l'on avait bien gagnée par quatre ans de souffrances et de combats.

Sans désespérer d'une Société des Nations à laquelle ils apportèrent leur concours actif, mais sans se dissimuler la renaissance probable du péril germanique, les ministres belges de 1919 jugèrent avec raison que la sécurité de leur pays commandait de préparer une coopération militaire avec les alliés naturels. Et, en 1920, Paul-Emile Janson conclut avec la France le fameux accord sur lequel on se fit tant d'illusions, et dont la teneur ne fut publiée qu'au moment où il fut dénoncé. Ce n'était qu'un arrangement de principe, qui permettait les conversations entre les deux états-majors, mais ne les organisait pas, et laissait ainsi dépendre de l'humeur volontiers particulariste et susceptible de quelques généraux la collaboration — c'est-à-dire, en fait, la destinée — de la France et de la Belgique quand éclaterait la guerre. Mais Janson n'avait pu faire mieux. Ne devait-il pas compter avec le Parlement, où la droite flamande, toujours préoccupée par la surenchère de ses extrémistes, répugnait à toute alliance militaire et singulièrement à l'alliance française, cependant que les socialistes allaient retomber périodiquement dans leurs crises d'antimilitarisme ? Déjà, cette convention si insuffisante, et qui n'eut aucun effet pratique, exposa tous les gouvernements qui se succédèrent jusqu'en 1936 aux attaques régulières des flamingants, et à celles, intermittentes, de l'extrême-gauche. Par souci d'équilibre, d'une part, pour apaiser l'opinion flamande ; et par une juste préoccupation, d'autre part, de compléter efficacement cette alliance, le gouvernement de Bruxelles s'efforça de conclure avec l'Angleterre un

accord analogue. Peut-être, si la Grande-Bretagne avait adhéré à ce groupement d'entr'aide défensive, l'opposition flamingante aurait-elle désarmé, et peut-être les accords auraient-ils pu sortir du domaine platonique et produire des effets réels. Mais le cabinet de Londres, plusieurs fois sollicité, ne se décida pas à ce traité qui aurait été doublement important : par sa valeur propre et par la consolidation qu'il aurait apportée à l'accord franco-belge.

Le système de garanties mutuelles adopté à Locarno vint reléguer à l'arrière-plan les ententes régionales ; l'accord militaire franco-belge ne fut plus toléré que comme un accessoire des vastes et peu pratiques promesses réciproques où s'étaient engagés cinq états aux intérêts différents sinon radicalement opposés : à l'entente naturelle, dictée par la solidarité géographique, se substituait un essai d'union des contraires. Le danger venait surtout de la fausse sécurité dispensée par ce pacte, qui reposait sur la bonne foi allemande. C'est pourquoi il n'est nullement paradoxal d'avancer que l'alliance de Locarno ne pouvait devenir utile qu'après que l'Allemagne en fut sortie ; du moment que l'agresseur virtuel ne faisait plus partie de la mutualité d'entr'aide contre l'agression, celle-ci cessait d'être une duperie, et l'on avait là, toute constituée, cette ligue défensive qui était dans la logique des choses. Après que la Wehrmacht eut franchi le Rhin et que le Führer eut dénoncé Locarno, il aurait suffi de mettre en vigueur les accords qui continuaient de lier les autres parties, et, au lieu de les laisser lettre morte, de les faire vivre par une coordination active des préparatifs militaires, pour que le premier grand coup d'Adolf Hitler se trouvât paré. Ce n'est pas ce que firent la France et l'Angleterre, qui perdirent du temps en hésitations et en discours. Ce n'est surtout pas ce que fit la Belgique, qui, au lieu de baser sa sécurité sur les traités de Locarno, assainis par la retraite de l'Allemagne, et d'en demander l'application pratique, s'avisa de les répudier à son tour.

Ce fut le premier coup de théâtre de Léopold III. Il usa, pour réaliser son dessein propre sans heurter de front le principe de l'irresponsabilité royale, d'un procédé nouveau autant qu'habile. Le 14 octobre 1936, dès l'ouverture du Conseil des ministres, il donna lecture solennellement d'un discours qui abandonnait toute idée de sécurité collectivement garantie. La réoccupation de la Rhénanie, disait-il, avait faussé les accords de Locarno ; ceux-ci ne constituaient plus une sauvegarde, et risquaient d'entraîner la Belgique dans la guerre. Il fallait donc renoncer à ces traités ; la seule sécurité désormais résidait dans le renforcement de l'armée.

Dans quelle mesure les ministres furent-ils surpris par cette procédure insolite, et se laissèrent-ils influencer par le prestige, alors intact, du fils d'Albert Ier ? Ils se rallièrent à l'avis du roi, tous, y compris le vieil internationaliste Vandervelde et le jeune ministre des Affaires étrangères, M. Paul-Henri Spaak, et décidèrent que le discours royal serait publié. Ainsi le roi, loin de suivre l'avis de ses ministres après avoir délibéré avec eux, leur faisait connaître sa volonté rédigée à l'avance, et se contentait de la leur faire avaliser. On voit quelle déformation avait subie déjà la règle démocratique.

Dans le désarroi où l'audacieuse « aktion » hitlérienne et l'inertie des Français et des Britanniques avaient jeté l'opinion belge, la décision léo-

poldienne du *fara da se* fut approuvée par une forte majorité, au parlement aussi bien que dans le public. Pourtant, de nombreuses voix wallonnes s'élevèrent vigoureusement pour protester que cet abandon de la sécurité collective, cette méconnaissance de la solidarité géographique qui liait la Belgique à la France et à l'Angleterre en face du péril allemand, ne faisait qu'augmenter le danger de guerre au lieu de l'écarter. Sans doute, le roi engageait les Belges à assurer eux-mêmes l'inviolabilité de leurs frontières en renforçant leur armée. Mais ceux-ci pouvaient-ils vraiment, comme il le proposait, « entretenir un appareil militaire de taille à dissuader un quelconque de leurs voisins d'emprunter leur territoire pour attaquer un autre état » ? Etonnante illusion ! En réalité, si l'on désespérait des garanties anglaise et française parce qu'en cas de conflit elles n'auraient pu se manifester que tardivement et qu'après l'invasion d'une grande partie du territoire, si l'on voulait éviter à tout prix, et même en sacrifiant les derniers espoirs de sécurité collective, une bataille où la Belgique était nécessairement exposée aux premiers coups, alors une seule solution s'imposait en bonne logique ; c'était celle du Danemark, la non-résistance, le désarmement total. Mais non ; on constatait, d'une part, que les armées franco-anglaises arriveraient trop tard pour sauvegarder les frontières belges ; et, d'autre part, on comptait sur la seule petite armée nationale, renforcée, concédons-le même, par une loi militaire et des crédits à venir, pour assurer cette sauvegarde. Or, l'état-major belge — nous y viendrons bientôt — ne voulait en aucun cas livrer bataille aux frontières ; son plan était, même après renforcement de l'armée, de battre en retraite tout d'abord sur une ligne raccourcie, mais très faible en défenses naturelles, allant de la position fortifiée de Namur à celle d'Anvers en couvrant la capitale à courte distance. Une grande partie du territoire, comprenant les deux tiers de la Wallonie, se trouvait donc abandonnée d'emblée. Et, sur cette ligne de précaires défenses artificielles (en beaucoup d'endroits, il ne s'y trouvait, au 10 mai 1940, près de quatre ans après le grand discours royal, qu'une dérisoire barricade métallique courant à travers champs, et derrière laquelle les Marocains de l'armée Blanchard durent hâtivement improviser leurs tranchées), il était bien certain que l'armée belge ne pourrait tenir seule contre l'armée allemande, et qu'il lui faudrait de toute façon attendre son salut de l'aide alliée. La seule différence était que la neutralité allait interdire de préparer cette aide, qu'il faudrait, au jour de l'attaque, l'improviser de bout en bout, et qu'on aggraverait d'autant la situation stratégique au lieu de l'améliorer.

Je sais bien que le dessein publié de la « politique d'indépendance » était d'éviter de donner à l'Allemagne un prétexte d'agression. Nous fûmes nombreux, alors, à penser et à écrire que l'Allemagne ne manquerait jamais d'un prétexte. A ceux qui ont cru le contraire, on accordera facilement le bénéfice de la bonne foi, mais moins facilement un certificat de clairvoyance. L'événement, me semble-t-il, a démontré qu'au lieu de dire : « Plus d'alliance, mais une armée forte », chose illogique parce que l'armée belge ne serait jamais une armée forte par rapport à l'armée allemande, il fallait dire : « Des accords militaires précis et sûrs, qui nous permettent de savoir quand et comment nous serons secourus, qui nous permettent de préparer avec les Franco-Anglais (ou du moins avec les Fran-

çais, si les Anglais se dérobent) un plan coordonné de défense, — et *de plus*, bien entendu, une armée aussi forte que possible. »

Est-ce à dire que nos malheurs de 1940 tiennent à la politique de 1936, et que si la voix des opposants wallons avait alors été entendue, nous n'aurions pas connu nos désastres ? On n'avance ici rien de pareil. Il ne suffit pas d'une faute évitée, dans toute une chaîne de défaillances, pour écarter la catastrophe. Quand une ligne vient à flancher, il ne suffit pas qu'un homme reste à son poste pour que la ligne soit tenue. Du moins cela ne suffit-il pas à coup sûr... Mais la politique et la guerre cheminent par des voies si capricieuses, semées de tant de hasards, qu'il peut suffire aussi d'un seul facteur changé pour modifier les destinées du monde. Les chefs qui ramenèrent la Belgique à la neutralité ne portent pas la responsabilité du désastre. Ils portent celle de n'avoir pas fait, pour leur petite part, ce qu'il fallait faire pour éviter le désastre.

La neutralité et la défense nationale.

L'intervention autoritaire du roi pour le retour à la neutralité se basait sur la réoccupation par Hitler de la rive gauche du Rhin ; mais, bien avant mars 1936, dès son avènement, ses préférences pour cette politique qu'il appelait indépendante s'étaient manifestées. C'est avec son règne, en effet, que commença de s'accentuer l'influence du général Van Overstraeten, dont la doctrine militaire n'était que l'application stratégique de la neutralité poussée aussi loin que possible. Pendant longtemps, sous le règne d'Albert Ier, s'étaient affrontées deux conceptions de la défense nationale : celle du ministre d'Etat, M. Albert Devèze, qui militait pour la lutte aux frontières, et avait réussi à créer pour cela le corps d'élite des chasseurs ardennais, à faire construire devant Liége de nouveaux et formidables ouvrages fortifiés, cependant que le massif des Ardennes était organisé en profondeur par d'innombrables fortins et points d'appui ; et, d'autre part, celle du général Van Overstraeten et de la plupart des militaires, partisans du « réduit national ». Il s'agissait avant tout, pour eux, non pas de défendre la totalité du territoire, ce qu'ils jugeaient techniquement impossible, non pas d'assurer la couverture des armées franco-anglaises marchant à la bataille de rencontre, mais bien de replier l'armée belge, en toute éventualité, vers le nord du pays, et de s'y adosser à la mer. On voit apparaître ici cette notion qui allait prendre tant d'importance en 1940, et que les ministres du roi, ceux-là même qui l'avaient suivi d'enthousiasme en 1936 dans la voie nouvelle, semblent n'avoir découverte avec stupeur qu'au lendemain du 10 mai : pour le roi et son état-major, *la neutralité ne finit pas avec l'entrée en guerre.* Par un paradoxe qui rappelle, mais en sens contraire, celui de l' « allié non belligérant » qu'avait inventé la subtilité italienne, Léopold III et son entourage imaginent une nouvelle situation militaire et diplomatique, celle de « neutre belligérant ». Une agression extérieure peut bien forcer la Belgique à se battre par légitime défense ; cette agression ne lui fera pas abandonner la position de neutralité qu'elle a choisie ; elle se battra, mais sans prendre parti ; elle ne connaîtra pas d'alliés, mais seulement des « garants », qu'elle appellera à son secours en vertu de la sauvegarde qu'ils lui ont promise par contrat, et sans prendre envers eux aucune obligation en retour. Cette conception politique

extrêmement curieuse, qui aurait passionné un Machiavel, va commander toute la doctrine militaire. Van Overstraeten l'emporte sur Devèze. Les fortifications, l'ordre de bataille, le plan de campagne, tout sera régi désormais par cette idée maîtresse : l'armée belge doit éviter de se confondre avec les armées « garantes » ; elle ne doit pas se laisser entraîner dans une retraite au-delà des frontières ; elle doit limiter son rôle à la défense du territoire, et se regrouper dans le « réduit », sous la main de son chef, de façon que celui-ci maintienne sa souveraineté sur un coin de terre nationale. L'armée belge ainsi ramenée vers le littoral, deux cas peuvent être prévus. Ou bien l'envahisseur se contentera de masquer par un rideau ces vingt divisions séparées du gros des alliés, et foncera vers la Seine pour y chercher la bataille décisive : dans ce cas, quel que soit le sort de cette bataille, la Belgique ne s'y sera pas trop compromise, son armée s'étant tenue à l'écart du grand choc final. Ou bien les Allemands voudront en finir d'abord avec ces forces menaçant leur flanc droit : dans ce cas, on recevra leur assaut sur une position fortement raccourcie.

Le paradoxe de ce plan de guerre que la politique commande plutôt que la stratégie, c'est qu'il n'a pas pour fin la victoire.

Le but essentiel n'est pas de travailler par tous les moyens au triomphe final du parti où l'on se trouve engagé ; c'est de conserver, malgré cet engagement, une indépendance aussi grande que possible, et de limiter au minimum la solidarité de fait où l'on se trouvera lié avec les « garants », malgré qu'on en ait, le jour de l'agression allemande. Du point de vue des intérêts de cette coalition forcée où l'on va se trouver rangé, pareille préoccupation particulariste n'est évidemment pas heureuse.

La neutralité et les fortifications.

Nettement néfaste quant à la solidarité alliée, désastreux par la perte immédiate d'une grande partie du territoire et en premier lieu de presque toute la Wallonie, le plan de l'état-major avait néanmoins pour lui d'assez bonnes raisons techniques. La principale était l'impossibilité alléguée de défendre, avec vingt divisions d'infanterie, une position de deux cent dix kilomètres en arc de cercle. Tel quel, en tous les cas, c'était un plan. L'eût-on appliqué complètement et rigoureusement, peut-être, en même temps que des désavantages trop certains, sa réalisation aurait-elle apporté les avantages ou une partie des avantages qu'en escomptaient ses auteurs. Mais on opta pour la pire solution : ayant à choisir entre les deux conceptions, celle de la défense aux frontières et celle du « réduit national », on n'osa pas sacrifier ouvertement la première, et la deuxième ne fut pas mise en œuvre avec les moyens nécessaires.

Alors que la doctrine de M. Devèze était abandonnée, et prise la décision de ne livrer la bataille rangée que sur la ligne Anvers-Namur avant de retraiter vers le littoral, on continua d'édifier, le long de la frontière, dans tout le massif des Ardennes et en bordure du canal Albert, un ensemble de fortins innombrables, dont le coût et l'aspect rassuraient la population wallonne ; celle-ci ne se doutait pas que, dans le monde des initiés, ces défenses étaient couramment dénommées « défenses politiques », ce qui signifiait qu'elles n'avaient été construites que pour donner une satis-

faction illusoire aux partisans de la bataille des marches ; elle ne pouvait imaginer que la plupart de ses blockhaus étaient destinés à être abandonnés à l'ennemi délibérément, sans même avoir été garnis de troupes, sans même que les unités combattant sur place aient pu tenter d'utiliser ces ouvrages, qui dans bien des cas se trouvaient cadenassés et verrouillés et dont les clefs se révélèrent introuvables ! Et d'autre part, soit impossibilité de défendre, devant l'opinion, à la fois la fortification des frontières (que l'on ne fortifiait que pour rassurer trompeusement cette opinion) et la fortification de la ligne Anvers-Namur (où l'on projetait de se défendre effectivement), soit budget insuffisant pour bétonner les deux lignes, soit incurie totale, on n'esquissait sur la position de repli envisagée que de dérisoires retranchements. Ainsi, d'une part, on édifiait à la frontière, sur les défenses naturelles de montagnes et de fossés d'eau, une onéreuse fortification qu'on avait dessein d'abandonner quasiment sans combat ; et, d'autre part, on ne fortifiait que très imparfaitement le front en plaine où l'on avait décidé de tenir en premier lieu avant de se retirer sur la mer.

Ainsi, le neutralisme aboutissait au gaspillage de l'effort qu'on avait demandé au pays pour renforcer sa défense. Cette dispersion, cet émiettement s'aggravent encore si l'on considère que, par souci de conserver tout au moins les apparences d'une égalité totale dans les précautions que l'on prenait contre l'agression éventuelle d'un quelconque des « garants », le gouvernement se crut obligé d'élever à la frontière française et le long de la côte quelques ouvrages, à vrai dire assez insignifiants, pour se protéger contre une attaque venant du Sud ou de la mer, alors que, même dans l'entourage militaire et fort peu francophile du roi, personne ne pouvait croire que les Franco-Anglais entreraient jamais en Belgique sans y avoir été appelés par les Belges, ou provoqués par une violation allemande de la frontière belge.

Un autre méfait du neutralisme, et qui ne devait pas rester sans influence sur les opérations générales de 1940, fut de concentrer au Nord de la Meuse, pour protéger le « réduit », toutes les fortifications « réelles ». Je les appelle ainsi par opposition aux « fortifications politiques », que l'on édifiait avec le dessein prémédité de ne pas s'en servir ; cela ne veut pas dire qu'elles aient été terminées, ni efficaces. Néanmoins, elles présentaient un système assez impressionnant, tout au moins sur la carte. Outre un cordon de fortins le long de la frontière hollandaise, le « réduit national » était protégé par une deuxième défense de blockhaus et de retranchements bétonnés qui suivait toute la rive occidentale du canal Albert ; puis, par une troisième position préparée à l'avance, celle de la fameuse ligne Anvers-Namur, où l'état-major comptait livrer bataille ; enfin, par une quatrième série d'ouvrages, ceux-ci à peine commencés en mai 1940, devant Gand. A l'Est et au Sud de la Meuse, au contraire, la voie d'invasion à travers l'Ardenne vers la Haute-Meuse et la Sambre n'était couverte que par le pointillé des « fortins politiques », qui ne devaient pas servir. La trouée apparaît, béante. Elle confirme que la grande guerre Allemagne contre Alliés n'est pas ce qui préoccupe avant tout l'état-major du roi : l'important est de réussir une retraite belge vers le réduit belge, et de fortifier celui-ci le mieux possible. Les fortifications Van Overstraeten couvraient le réduit national et découvraient la France.

C'est le moment d'observer que du point de vue même des intérêts particuliers de la Belgique, pareille disposition était dangereuse. A supposer que la France eût tiré les conclusions logiques du coup de barre de 1936, à supposer qu'elle eût connu à temps que les Ardennes ne seraient pas défendues et que la voie était ouverte à l'invasion, elle aurait dû prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer, et y livrer la bataille de résistance. Que serait-il advenu alors d'une Belgique transformée en un double champ de bataille pendant une longue guerre de position, les alliés combattant le long de sa frontière, reliés ou non au « réduit national » de la région ostendaise ? A la guerre, la solution apparemment la plus prudente n'est pas toujours la meilleure, et bien souvent « celui qui veut sauver sa vie la perdra ».

La neutralité et le plan de campagne.

L'ordre de bataille et tout le plan de campagne sont pareillement dominés par la règle de la « guerre belge », individualisée, distincte du conflit général, et menée toujours avec le dessein d'aboutir au regroupement des forces nationales sur une portion du territoire national, même si ce dernier coin de terre doit être finalement enclavé, et si l'encerclement doit rendre inévitable une capitulation.

L'ordre de bataille. La frontière belge, du point de vue du danger d'une invasion allemande, se divise en deux secteurs : de l'Escaut à la Meuse, elle n'est pas en contact direct avec l'agresseur, étant couverte par la Hollande dont on peut supputer une résistance plus ou moins longue ; de la Meuse à Arlon, au contraire, nos troupes sont en face des avant-postes allemands, et doivent subir le tout premier choc. Or, au 10 mai 1940, ce deuxième secteur, exposé au premier assaut de l'ennemi sur toute sa longueur (car la traversée du Grand-Duché de Luxembourg, Etat désarmé, ne devait prendre aux colonnes motorisées qu'un temps négligeable) est presque totalement dégarni. Tout le long de cette frontière avec la Prusse et le Grand-Duché s'étire un rideau tendu par *une* division d'infanterie — division d'élite, d'ailleurs : la première de chasseurs ardennais — et *une* division de cavalerie motorisée, à effectifs incomplets. Cette poignée d'hommes devait tenir un front de 120 kilomètres, le front allemand proprement dit, le front de premier choc. Elle ne disposait d'*aucune* artillerie, à part les petits canons antichars de 47. Les dix-neuf autres divisions d'infanterie, l'autre division de cavalerie et *toute* l'artillerie, qui se révéla excellente, étaient massées face à la frontière hollandaise, au nord de la Meuse, le long des 90 kilomètres que représente la ligne Anvers-Liége. Le gros de l'armée belge était ainsi ordonné le plus près possible du « réduit national », disposant de ses quatre lignes de repli organisées et échelonnées en profondeur.

Cette répartition des forces confirme donc la conception générale annoncée déjà par le système des fortifications, et fait apparaître plus clairement l'intention de ne livrer qu'une bataille autonome, une bataille de repli, désolidarisée des armées franco-anglaises que la trouée des Ardennes expose à un danger évident.

Encore, si les chasseurs et les cavaliers qui tenaient en mince pointillé

la ligne des « défenses politiques » avaient pu jouer normalement leur rôle de couverture, et s'étaient, comme toute grand'garde doit le faire, repliés sur le gros qu'ils avaient à protéger, c'est-à-dire sur l'armée française montant au combat ! Mais c'est ici qu'apparaît la détermination de sacrifier les règles tactiques et celles du bon sens au dogme du regroupement à tout prix de toutes les troupes belges en direction du réduit belge. C'est ici que les opérations vont rendre encore plus flagrant ce dessein déjà constaté par le plan des fortifications et par la disposition des troupes.

En effet, les deux faibles divisions qui tiennent, sans artillerie, les 120 kilomètres du front principal, ne reculent pas vers le Sud-Ouest, en maintenant une ligne plus ou moins parallèle à la Meuse qu'elles devraient couvrir jusqu'à ce que la 9e armée française s'y soit installée ; elles ne regagnent pas, en combattant, l'intérieur des lignes alliées les plus proches, qui devraient normalement les recueillir et qu'elles devraient normalement éclairer. Non. Le mince rideau glisse sur sa tringle, du Sud au Nord, et, au lieu de la couvrir, découvre l'armée française montante. C'est ainsi que tel bataillon de chasseurs ardennais, brillamment engagé dans la journée du 10 aux abords de Martelange, à la frontière grand-ducale, décroche par ordre à la soirée après avoir détruit plusieurs tanks et tenu ses positions pendant plusieurs heures, et se voit ordonner le repli non pas vers Neufchâteau, vers l'Ouest, mais vers Huy, vers le Nord ! Cette retraite excentrique avec l'ennemi dans le flanc va demander trente-six heures de marche forcée et pleine de péripéties (les ponts de Huy avaient sauté trop tôt) avant que les chasseurs, ayant parcouru en zig-zag plus de deux cents kilomètres, parviennent à rejoindre au Nord de Louvain le gros de l'armée belge ; alors qu'en reculant de quarante kilomètres face aux Allemands, en direction du Sud-Ouest, ils auraient pu, tout en ayant maintenu le combat, retardé la marche de l'envahisseur et contrôlé ses forces, se trouver alignés avec les avant-gardes françaises.

Quelle fut l'influence, sur la catastrophe de l'armée Corap, de ce retrait des troupes de couverture belge glissant du Sud au Nord ? Sans doute, elle ne doit pas être exagérée. Les moyens matériels qui manquaient aux armées françaises en général et à la 9e en particulier pour parer le coup droit des panzer-divisionen, ce ne sont pas les troupes légères belges, même retraitant sur Sedan et Yvoir au lieu de Huy, qui les leur auraient fournies. Il n'en reste pas moins qu'à la suite de ce rappel vers le Nord de toute la mince garnison belge des Ardennes, la colonne allemande qui devait forcer la Meuse à Houx, près de Dinant, put s'avancer sans rencontrer de résistance depuis Saint-Vith jusqu'à Marche, ayant traversé sans aucune perte le fossé abrupt de l'Amblève, et franchi le massif, truffé de « défenses politiques », de la Baraque Fraiture ; il n'en reste pas moins que l'armée française n'avait que le vide devant elle, au lieu d'une couverture présumée. Peut-être qu'un autre plan n'aurait pas écarté la défaite. On peut dire en tout cas que celui-ci n'a pas contribué à l'éviter.

Les quatre premiers jours de la bataille, on le sait, parurent justifier plus ou moins le dispositif belge ; l'attaque en force se manifesta d'abord à travers la Hollande, pressant fortement ce front du canal Albert où dix-neuf divisions étaient massées, et réussissant dès le premier quart d'heure à en faire tomber un pilier principal, en s'emparant par surprise de trois

ponts intacts. On sait aussi comment, le 14 mai, l'ennemi démasqua son plan véritable, et, à travers cette flagrante trouée des Ardennes, lança par Dinant et Sedan sa grande percée qui ne devait s'arrêter qu'à la mer. Je n'ai ici ni l'ambition ni la place de retracer, même sommairement, cette campagne des dix-huit jours qui fut, dans son ensemble, très honorable pour la plupart des unités belges, rapidement ressaisies après l'inévitable effet de surprise obtenu par les Stukas ; j'essaierai seulement d'indiquer en quelques traits comment la politique de neutralité poursuivit ses effets en pleine guerre et vint influencer la conduite des opérations.

C'est le 14 mai que M. Pierlot exprime pour la première fois au roi Léopold son inquiétude de la direction donnée à la retraite de l'armée, direction du littoral, direction du « réduit national », impliquant la désolidarisation d'avec les armées alliées. C'est le 16 que le dramatique problème est évoqué au cours d'une entrevue au grand quartier général. Il résulte enfin clairement de cette explication historique que le roi n'entend pas continuer la guerre sur le sol étranger ; au cas où l'armée serait prisonnière (et l'éventualité paraît tout de même, à cette date, envisagée avec une assez effrayante et hâtive perspicacité !) il a l'intention de se rendre avec elle. Les ministres présents, MM. Pierlot, Spaak, et le général Denis, protestent ; et, le lendemain, après un conseil de cabinet tenu à Ostende, le premier ministre écrit au roi une lettre qui précise le différend. « La préoccupation dominante du gouvernement est de voir l'armée belge suivre le sort des armées alliées, et ne se laisser, en aucun cas, séparer d'elles... L'avis unanime des ministres est que le roi doit, à tout prix, se soustraire au danger d'être fait prisonnier, quel que soit le cours des événements et tant que les puissances alliées continueront la lutte ». On le voit, les mêmes ministres qui avaient accepté, en 1936, la responsabilité de la politique neutraliste, s'étaient pleinement ressaisis, et refusaien d'en appliquer l'espèce de déformation extrême jusqu'où prétendait aller l'état-major royal. Sur les deux points : guerre continuée même sur le sol étranger, départ du roi si le malheur voulait que l'armée fût encerclée, ils formulaient leur doctrine de la façon la plus nette, et même la plus impérative.

Le roi s'absint de répondre ; et, à partir de ce moment, il semble que les ministres aient été ignorés par lui, qui se confinait à son quartier général, les laissait sans informations, ne répondait pas à leurs appels téléphoniques.

Cependant la retraite approche du « réduit national ». La ligne du canal Albert, défoncée par la surprise du premier jour de la chute du puissant fort d'Eben-Emael, a été évacuée le 11 mai ; la position fortifiée de Liége n'a pas été défendue, la mission de résistance ayant été abandonnée à ses forts isolés. La bataille engagée sur la ligne Anvers-Namur doit être rompue le 15 sur l'ordre du général Gamelin, en raison de la menace que dessine la percée de Sedan sur les arrières des armées de Belgique. Du 16 au 20, les Britanniques se retirent de Louvain et de Bruxelles, les Français remontent de Charleroi vers le Nord-Ouest ; les Belges s'accrochent maintenant au terrain, et, après avoir abandonné sans combattre le camp retranché de Liége, disputent âprement les sorties d'Anvers : ce ralentissement illustre bien la manœuvre de concentration vers la côte, sans que puisse prévaloir la nécessité de s'aligner sur les armées alliées.

Une nouvelle explication, cette fois internationale, va d'ailleurs amener le commandement belge à publier de nouveau clairement son point de vue. Le 21, alors que les blindés allemands ont atteint l'estuaire de la Somme, le général Weygand, qui vient d'assumer le commandement interallié, gagne en avion le groupe des armées encerclées ; il rencontre à Ypres le roi Léopold et le général Van Overstraeten, et leur expose son plan de dégagement des armées bloquées par une double offensive, partant à la fois d'Arras vers le Sud et de la Somme vers le Nord. Le rôle de l'armée belge dans cette opération doit être de se porter sur l'Yser, de s'y établir derrière l'inondation comme en 1914, et de couvrir ainsi, face à l'Est, les forces franco-anglaises attaquent en direction de Saint-Quentin. A cette demande, le général Van Overstraeten n'hésite pas à opposer une thèse radicalement contraire. D'après lui, l'armée belge doit rester sur ses positions et défendre le littoral belge, même s'il lui faut, pour continuer à préserver le « réduit national », se séparer des armées garantes. Le roi ne fit pas connaître son opinion sur la controverse, et le général Weygand se retira sans avoir obtenu l'adhésion des Belges à son projet. Le lendemain, cependant, cette adhésion lui fut notifiée.

Il fut donc alors admis par le commandement belge que l'armée se retirerait sur l'Yser ; et, si ce plan ne fut pas exécuté, peut-être bien est-ce parce qu'il n'était plus exécutable, comme le soutiennent les défenseurs du général Van Overstraeten. La précarité des bases offertes à l'armée belge, la difficulté des communications, la pression incessante de l'ennemi, le contrôle des routes par l'aviation allemande, tous ces éléments peuvent fort bien avoir rendu la manœuvre irréalisable, Mais, à coup sûr, la première impossibilité de la réaliser provenait de ce que le commandement belge n'en souhaitait pas le succès. On a vu réussir des retraites plus difficiles, mais on n'a jamais vu aboutir à travers semblables difficultés un mouvement contraire à la doctrine de l'état-major, et auquel cet état-major n'avait pu se résoudre que contraint et forcé. Quand l'histoire établira les raisons qui ont empêché l'armée belge de gagner l'Yser, elle ne pourra négliger la conférence d'Ypres, et l'opinion si franchement exposée du général Van Overstraeten.

Si les Belges marquent, le 22, leur accord de principe sur le plan Weygand, on ne voit pas qu'il y ait eu de leur part tentative de réaliser ce plan, et tout se passe au contraire comme si c'était la thèse du général Van Overstraeten qui avait prévalu. L'armée belge, en effet, se retire le 23 sur la Lys, et y engage à partir du 24 une grande bataille — la seule vraie bataille de la campagne — où, à côté de certaines défaillances, et même de la défection caractérisée de certains régiments travaillés par la propagande flamingante, la plupart des divisions engagées et toute l'artillerie vont se couvrir de gloire. Mais cette résistance acharnée, très remarquable du point de vue tactique, et qui prouve à coup sûr qu'aucun reproche ne peut être articulé contre le combattant belge de 1940, ne semble pas concorder avec le plan général : l'armée belge, extrême aile gauche du front allié, s'immobilise dangereusement, cependant qu'à sa droite les Anglais, peu soucieux d'être attaqués dans le dos, hâtent le repli au risque de perdre le contact. Le 25, le roi fait savoir aux généraux alliés que le recul sur l'Yser est chose impossible : la renonciation officielle au plan Van Overstraeten aura duré trois

jours. Le 26, enfin, l'évacuation de Menin par les Anglais crée un vide entre les armées belge et britannique. La stratégie belge aboutit à son dénouement prémédité : la séparation d'avec les Alliés. Le commandement s'occupe donc d'organiser l'armée en un vaste quadrilatère isolé, comme il en a toujours conçu la pensée. Les Belges sont enfin sur l'Yser, — mais *face à l'ouest*, hélas ! et coupés des corps français et britanniques qui vont retraiter par Dunkerque. Les principes ont triomphé : l'armée est demeurée « indépendante » de ses « garants ».

La neutralité et la capitulation.

De ce dernier carré, plus étroit d'heure en heure, pressé sur deux de ses faces par des attaques continuelles, encombré à l'intérieur par l'amoncellement des réfugiés, manquant de toute réserve en hommes, en vivres et en munitions, et pratiquement coupé de toute base, le sort ne peut faire de doute. Peut-être, en pareil cas, un chef décidé à la guerre à outrance, un Churchill, un de Gaulle, aurait-il recours à l'un de ces expédients en apparence impraticables, mais qui devaient décider de notre victoire finale : réquisition de toutes les embarcations possibles, appel à tout le tonnage qu'on aurait pu trouver en Angleterre pour Nieuport comme on l'a trouvé pour Dunkerque pendant les semaines suivantes, transformation de toute la plage belge en rade d'embarquement... Les techniciens militaires me démontreront, je le sais, que de telles imaginations sont absurdes. Elles le sont surtout parce que le rêve de faire échapper l'armée ne pouvait être conçu dans un cerveau neutraliste. Suivant le dogme du grand-quartier-royal, l'armée se bat pour défendre le territoire, et non pour la cause alliée. On aurait étonné les très sincères et très ardents patriotes de cet état-major en leur révélant que pour défendre le territoire, en mai 1940, il fallait d'abord le quitter.

Pareille velléité n'effleura donc pas leurs esprits; le roi prit, le soir du 27, cette décision qu'il avait envisagée devant ses ministres dès la conférence du 16 ; il se rendit sans conditions avec toutes ses troupes.

Le public français apprit avec stupeur, par l'allocution de M. Paul Reynaud, que le roi avait « brusquement capitulé en rase campagne, sans prévenir ses camarades de combat français et anglais ». Léopold III, il est vrai, affirme avoir adressé au gouvernement britannique, au général Weygand et au général Gort des avertissement formels sur l'imminence de la catastrophe. Le désarroi qui régnait après la percée du front peut avoir empêché certains de ces messages de parvenir à leur destination. Mais, depuis la conférence d'Ypres surtout, la détermination royale ne pouvait plus surprendre les commandements français et britannique ; il faut que ceux-ci aient été bien peu perspicaces s'ils ont cru jusqu'au 28 mai que le chef de l'armée belge continuerait la lutte avec eux quand la perte totale de son territoire deviendrait inévitable.

La capitulation de Léopold III n'est donc pas une de ses défections inattendues, comme celle des Saxons à Leipzig, qui viennent en coup de théâtre renverser les chances de victoire. Ce n'est pas la banale trahison du général de l'aile gauche hissant le drapeau blanc en pleine bataille, et entraînant le désastre de son parti. C'est la conséquence d'une politique de longue date,

ou plutôt d'une aberration extrêmement curieuse de cette politique. Car la doctrine « isolationniste » de 1936, telle que le gouvernement l'avait avalisée, ne comportait aucune des conséquences extrêmes qu'en tirèrent le roi et ses conseillers militaires ; on n'aurait jamais fait accepter par MM. Pierlot et Spaak cette idée ténébreuse que la neutralité pourrait survivre après une agression allemande ; et, dès que cette perversion de leur « politique d'indépendance » leur est apparue, il faut leur rendre cette justice qu'ils ont réagi avec énergie, bien que sans aucune efficacité. Entre le chef de l'Etat et ses fidèles ministres, au château de Wynendaele, lorsque Léopold III, « échevelé, hagard, les yeux pleins de larmes, la mâchoire contractée (1) », refusait de les suivre et s'obstinait dans son désastreux dessein de se constituer prisonnier, le drame était double. Du point de vue politique, c'est le conflit très moderne entre le sentiment national étroit, tel que doit le concevoir un prince élevé dans le culte un peu exclusif des traditions dynastiques, et le sentiment nouveau de la solidarité internationale. Du point de vue humain, c'est l'égarement de ce prince, abusé par le prestige dont l'ont revêtu son héritage illustre autant que ses propres dons, présumant trop de ses inspirations personnelles, et rejetant cette irresponsabilité tutélaire dont la Constitution prudente avait affecté la fonction royale. Il faut aussi, pour embrasser la complexité shakespearienne de cette heure d'histoire, se représenter que Léopold III voyait la campagne de 1940 en militaire entouré de militaires ; comme Pétain, il avait la notion exacte de l'écrasante supériorité ennemie ; comme lui aussi, il n'imaginait pas au-delà de la bataille présente, et ne pouvait concevoir la guerre à son échelle véritable, qui était mondiale. En face de lui, ses ministres avaient peut-être — et très heureusement — une compréhension moins nette de la terrible réalité tactique. Mais ils discernaient, par delà l'écroulement de fronts et la ruée fabuleuse des blindés, d'immenses arrière-plans encore immobiles, hors de l'atteinte des plus ambitieuses percées : l'empire français d'outre-mer, le Commonwealth britannique, et ces géantes réserves virtuelles qui devaient un jour, par nécessaire réaction et défense, entrer en jeu contre un Reich maître de l'Europe : l'Amérique, la Russie.

Tel apparaît le drame du neutralisme belge, à travers ce que nous savons d'une campagne encore imparfaitement étudiée et qui nous sera difficilement révélée dans tous ses mobiles, ses incidents et ses détours : car l'histoire militaire n'est connue exactement que de ses acteurs, et c'est à l'armée qu'il appartient de nous documenter sur ce qu'a fait l'armée ; situation paradoxale, et d'autant plus délicate actuellement que les sources d'information du côté de l'ennemi, qui pourraient nous servir de contrôle, nous manquent presque totalement. S'il y a témérité pour un profane à essayer, dans ces conditions, de retracer des événements encore obscurs, l'excuse de cette tentative de bonne foi est que ses erreurs mêmes pourront peut-être servir, en provoquant des explications qui éclaireront la vérité. Ce qui peut faire pourtant que la lumière historique soit lente à venir sur cette courte Anabase, c'est une certaine tendance à considérer que, quoi qu'eussent fait les vingt divisions du roi Léopold, le sort des armées alliées était réglé ; et que, dès lors, la question de savoir si elles ont manœuvré au mieux n'intéresse plus

1. Discours de M. Spaak à Limoges.

que les académies de guerre, et cesse d'être un des facteurs de la catastrophe européenne. Cette philosophie est un peu facile. Un désastre est une somme ; c'est une chaîne de responsabilités qui nous a conduits à l'effondrement de juin 1940 ; et rien ne permet de dire avec certitude qu'un malheur comme la chute d'Eben-Eymael, par exemple, n'a pas influencé les malheurs qui suivirent.

Ce qui est vrai, c'est que de ces malheurs chacun de nous supporte la responsabilité. C'est notre lot à tous, nous autres des nations pacifiques, d'avoir accumulé les erreurs, — pendant qu'en face on préparait le crime. Isolationnisme américain, aveuglement anglais, fatigue et désordre de la France, courte-vue et particularisme étroit des Belges, ces torts si bien répartis pendant vingt années entre les peuples de bonne volonté doivent nous permettre aujourd'hui d'en parler entre nous sans acrimonie. Des responsabilités ainsi partagées se compensent et s'effacent. Mais elles ne peuvent s'oublier, parce que demain le passé doit nous servir d'enseignement.

La Belgique, en particulier, doit mûrir la leçon que comporte pour elle l'aventure du neutralisme à outrance. Dans la querelle qui oppose ses deux nations composantes, la Flandre et la Wallonie, la question de la sécurité future est de celles qui préoccupent en premier lieu les Wallons ; c'est aussi une des plus difficiles à résoudre. On sait qu'après le coup de théâtre du 8 octobre 1945, où le Congrès wallon, par 585 voix sur 1 084 délégués, vota le principe du rattachement de la Wallonie à la France, un accord à peu près unanime s'est fait à ce Congrès pour obtenir une organisation fédérale de l'Etat belge. Pareille fédération de deux nationalités apaiserait bien des griefs wallons, dont le principal : elle supprimerait l'inégalité politique de la Wallonie, qui résulte de sa représentation numériquement inférieure au Parlement belge. Mais le problème capital de la politique étrangère et de la sécurité ne serait pas résolu, puisque ces questions continueraient à dépendre d'un gouvernement fédéral, où les Wallons peuvent craindre de voir persévérer les influences et les préjugés qui empêchèrent la Belgique de se préparer utilement à une guerre certaine.

C'est pourquoi, comme les autres grands problèmes européens, celui de la sécurité belge est avant tout une question de persuasion des masses et d'éducation politique. La Belgique, même assainie par une réforme fédéraliste, ne remplira son rôle et n'aura droit à la vie que si elle prend conscience, aussi bien en Flandre et à Bruxelles qu'en Wallonie, de cette solidarité naturelle qu'elle a méconnue [1] et qui l'unit aux nations de l'Europe occidentale et tout spécialement à la France.

MARCEL THIRY.

1. Nous croyons devoir signaler à nos lecteurs que notre éminent collaborateur, M. Marcel Thiry, est de nationalité belge.

(N.D.L.R.)

LE VIN DE MIDI

Les deux petits garçons très sales aux cheveux couleur d'étoupe, qui creusaient des trous devant la maison, au milieu de la cour envahie d'herbes de Jacob, s'assirent sur leurs talons et crièrent « Hello! » lorsqu'apparut, dans le portail, le grand homme maigre aux cheveux couleur de paille. Il ne s'arrêta pas à la grille ; il y avait bien longtemps qu'elle avait tourné, s'était ouverte à demi, ce qui était commode, et elle était maintenant enfoncée si solidement dans ses gonds démolis qu'il ne venait à l'idée de personne d'essayer de la refermer.

L'étranger n'accorda même pas un regard aux deux petits garçons, encore moins un bonjour. On eût dit qu'il connaissait bien l'endroit, qu'il savait où il entrait et ce qu'il allait trouver. Ayant contourné la maison, à droite, sous la bordure d'arbres à chapelets, il remonta jusqu'au porche latéral, où Mr Thompson poussait et tirait alternativement la grande tige d'une baratte.

Mr Thompson était un homme rude, au teint basané ; il avait des cheveux noirs et raides, aussi noirs que sa barbe de huit jours ; il aimait le bruit et il était fier ; il tenait le cou si raide que tout son visage était sur le même plan que sa pomme d'Adam ; les poils de sa barbe poussaient jusqu'au bas de son cou et disparaissaient dans l'ouverture du col. La baratte grondait et sifflait comme le ventre d'un cheval au trot et Mr Thompson lui-même avait l'air de conduire, d'une seule main, un cheval dont il lâchait ou ramenait la bride ; de temps en temps, il se retournait à demi et lançait un immense jet de jus de tabac sur les marches. Les pierres du perron brillaient et elles étaient teintes en brun à force de jus de tabac frais. Mr Thompson barattait depuis pas mal de temps et il en avait assez. Il venait d'amasser une gorgée de jus de tabac qu'il se préparait à cracher, lorsque l'étranger tourna le coin et s'arrêta. Mr Thompson vit un homme à la poitrine étroite, dont les yeux bleus si pâles qu'ils en étaient presque blancs le regardaient sans le regarder, sous

les sourcils blancs, du fond d'un visage long et décharné. Mr Thompson jugea, d'après sa lèvre supérieure allongée, que c'était encore un de ces Irlandais.

— Bien le bonjour, monsieur, dit poliment Mr Thompson, en balançant sa batte.

— Je cherche du travail, dit l'homme assez clairement, mais avec une espèce d'accent étranger que Mr Thompson n'arrivait pas à localiser — ce n'était pas du *cajun*[1], ce n'était pas du nègre et ce n'était pas du hollandais. Mr Thompson était perplexe. Avez-vous besoin de quelqu'un ici ?

Mr Thompson donna une grande poussée à la baratte pour la faire osciller plusieurs fois d'avant en arrière sous sa propre impulsion. Il s'assit sur les marches, cracha sa chique dans l'herbe et dit :

— Asseyez-vous. Peut-être bien qu'on pourra s'arranger. J'étais plus ou moins en train de chercher quelqu'un. J'avais deux nègres, mais ils se sont bagarrés au couteau dans la crique la semaine dernière. Y en a un qu'est mort, l'autre est à l'ombre, à Cold Springs. Et quand on y regarde de près ni l'un ni l'autre ne valait qu'on se donne la peine de le tuer. Mais je ferais aussi bien de prendre quelqu'un. Où avez-vous travaillé en dernier ?

— North Dakota, dit l'homme, en se repliant pour s'asseoir à l'autre bout des marches, mais sans avoir l'air fatigué. Il se plia comme un mètre d'arpenteur et s'installa dans la pose de quelqu'un qui ne se relèvera pas de sitôt.

— North Dakota, dit Mr Thompson, en essayant de se rappeler où cela se trouvait. C'est à une bonne petite distance d'ici, j' crois bien.

— Je peux faire n'importe quoi dans une ferme, dit l'homme, pour pas cher. Besoin de travailler.

Mr Thompson se mit à parler sur le ton des affaires :

— Je m'appelle Thompson, Mr Royal Earle Thompson, dit-il.

— Je suis Mr Helton, dit l'homme, Mr Olaf Helton.

Il n'avait pas bougé.

— Eh bien alors, dit Mr Thompson de sa voix la plus engageante, il ne reste plus qu'à parler gros sous.

Quand Mr Thompson s'apprêtait à faire un marché avantageux, il devenait toujours jovial et bon garçon. On ne pouvait rien lui reprocher, sauf qu'il avait horreur de payer des gages. Il se mit à rire et haussa la voix pour traiter l'affaire.

— Tout ce que je veux savoir, voyez-vous, c'est combien vous avez dans l'idée de m'extorquer.

Il criait comme un âne qui braie et se flanquait des claques sur les genoux. Quand il eut continué ce jeu aussi longtemps qu'il pouvait le

1. Se dit en Louisiane de l'accent des Français de la Nouvelle-Écosse.

supporter, il se calma et, se sentant un peu penaud, eut recours à son tabac à chiquer. Il s'en coupa un morceau. Mr Helton avait fixé son regard quelque part entre la grange et le verger et il avait l'air de dormir les yeux ouverts.

— Je suis bon ouvrier, dit Mr Helton, l'air de parler du fond de la tombe, on me donne un dollar par jour.

Mr Thompson eut un tel choc qu'il en oublia de s'esclaffer, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour produire le moindre effet.

— Ah! Ah! hurla-t-il à tue-tête, mais pour un dollar par jour, je me louerais moi-même. Pour quel genre de travail est-ce qu'on vous donnait un dollar par jour?

— Champs de blé, North Dakota, répondit Mr Helton sans l'ombre d'un sourire.

Mr Thompson s'arrêta de rire.

— Eh bien, ici, point de champ de blé et rien qui y ressemble. Plutôt une ferme-laitière, dit-il, avec l'envie de s'en excuser. Ma femme s'était mis dans la tête d'avoir une vacherie ; elle rêvait de se promener au milieu des vaches et des veaux, alors je lui ai passé son caprice. Mais j'ai eu tort, dit-il, j'ai presque tout à faire, d'une façon ou de l'autre. Elle est pas très solide, ma femme. Aujourd'hui, tenez, elle est malade, par le fait. Elle a été mal fichue tous ces jours-ci. On plante un peu de légumes, un arpent de maïs et puis il y a le verger, quelques cochons et des poulets, mais notre ressource principale c'est les vaches. Quoique, vous savez, de vous à moi y a pas d'argent dans les vaches, et je ne peux pas vous donner un dollar par jour, parce que, quand on vient à calculer, ça ne me rapporte même pas ça. Non, monsieur, nous arrivons à moins d'un dollar par jour et je dirais même loin de là, si on compte tous les frais, à la longue. Tenez, les deux moricauds, je les paye sept dollars par mois, trois cinquante chaque et le manger, mais moi, à mon avis, un homme blanc à peu près bien, ça vaut toute une ribambelle de nègres sous tous les rapports ; aussi je veux bien vous donner sept dollars et vous mangerez à table avec nous, et vous serez traité en homme blanc, comme on dit...

— Ça va bien, dit Mr Helton, j'accepte.

— Bon alors, en somme, nous pouvons dire que la chose est conclue, hein? Mr Thompson se leva brusquement comme s'il s'était rappelé une affaire importante... Tenez, occupez-vous donc un peu de cette baratte et donnez-lui quelques tours, voulez-vous, pendant que je vais faire une ou deux petites courses en ville. De toute la semaine je n'ai pas pu sortir d'ici. Je pense que vous savez démouler le beurre une fois qu'il est fait, n'est-ce pas?

— Je sais, répondit Mr Helton sans tourner la tête, je sais faire le beurre.

Il avait une étrange voix traînante et même, pour ne prononcer que deux mots, sa voix montait et descendait en une vague lente et l'accent tonique

était au mauvais endroit. Mr Thompson se demanda quelle espèce d'étranger pouvait bien être Mr Helton.

— Voyons, où est-ce que vous dites que vous avez travaillé en dernier? demanda-t-il, comme s'il pensait que Mr Helton allait se contredire.

— North Dakota, répondit Mr Helton.

— Au fond, un endroit en vaut un autre du moment qu'on y est habitué, dit Mr Thompson d'un air docte. Vous êtes étranger, n'est-ce pas?

— Je suis Suédois, dit Mr Helton en commençant à tourner la baratte.

Mr Thompson éclata d'un rire sonore, comme si c'était la meilleure plaisanterie qu'il eût jamais entendu faire à quelqu'un.

— Eh bien, que le diable m'emporte, cria-t-il à pleine gorge, un Suédois! Vous savez, j'ai rudement peur que vous ne trouviez pas beaucoup de copains dans ces parages. Je n'ai jamais vu un seul Suédois au fond de nos bois!

— Ça va bien, dit Mr Helton.

Il balançait la baratte tranquillement, comme s'il travaillait là depuis des années.

— A vrai dire, je peux aussi bien vous l'avouer, vous êtes à peu près le premier Suédois que j'aie jamais vu.

— Ça va bien, dit Mr Helton.

Mr Thompson entra dans la pièce de devant où Mrs Thompson s'était étendue, les rideaux verts tirés. Elle avait un bol d'eau sur la table à côté d'elle et un linge mouillé sur les yeux. Elle enleva la compresse, au bruit des chaussures de Mr Thompson et dit :

— Qu'est-ce c'est que tout ce bruit? Qui est là?

— Y a un type, là, qui dit qu'il est Suédois, Ellie, dit Mr Thompson, qui dit qu'il sait faire le beurre.

— J'espère que c'est vrai, dit Mrs Thompson. Il me semble que ma tête n'ira jamais mieux.

— Te fais pas de souci. Tu te tracasses bien trop, dit Mr Thompson. Allons, je vais faire un tour en ville et passer une petite commande d'épicerie.

— Ne t'attarde pas, surtout, Mr Thompson, dit Mrs Thompson. Ne va pas à l'hôtel... Elle voulait parler du bar; le propriétaire louait aussi des chambres au premier.

— Deux petits verres de grog, dit Mr Thompson en riant très fort, n'ont jamais fait de mal à personne.

— J'ai jamais bu une goutte de ma vie, dit Mrs Thompson, et qu plus est, je ne boirai jamais.

— Je ne parlais pas des dames, dit Mr Thompson.

Le son de la baratte qui tournait berça Mrs Thompson et d'abord la fit somnoler doucement, puis l'endormit d'un sommeil profond d'où

elle sortit tout à coup avec la sensation que le bruit de balancement avait cessé depuis longtemps. Elle s'assit sur son lit, en protégeant ses yeux malades contre les longs rayons plats de ce soleil d'arrière-saison, qui filtraient entre le bas des stores tirés et l'appui de la fenêtre. Dieu merci, elle se retrouvait en vie, avec le souper à préparer, mais pas de barattage en perspective ; encore un peu de vertige dans la tête mais pas de douleurs. Lentement, il lui vint la conscience d'un son nouveau qu'elle avait dû entendre dans son sommeil même. Quelqu'un jouait un air sur un harmonica ; il ne se contentait pas, comme d'autres, de souffler d'un bout à l'autre pour faire un bruit discordant, horripilant, mais il jouait pour de bon une jolie chanson, joyeuse et triste.

Elle traversa la cuisine, descendit les marches et se tournant vers l'Est, regarda en s'abritant les yeux. Quand sa vision devint plus claire et plus stable, elle distingua un homme grand et maigre, aux cheveux pâles, vêtu de treillis bleu, assis sur le seuil de la cabane du saisonnier, renversé en arrière sur une chaise de cuisine et qui soufflait, les yeux fermés, dans un harmonica. Le cœur de Mrs Thompson battit et défaillit. Mon Dieu, comme il avait l'air bon à rien et paresseux en ce moment. Prendre un homme comme ça. Mr Thompson n'en faisait jamais d'autre. Comme elle aurait voulu qu'il réfléchît un peu plus et qu'il s'occupât un peu mieux de ses affaires ! Elle aurait voulu croire en son mari, et il y avait trop de moments où elle ne pouvait pas le faire. Elle aurait voulu croire que demain, ou du moins après-demain, sa vie, qui était toujours une telle bataille, allait s'améliorer.

Elle dépassa la hutte sans regarder à l'intérieur, en marchant prudemment, pliée en deux par la douleur lancinante de son côté et se dirigea vers la laiterie. Elle essayait de se cuirasser moralement, décidée à parler net à ce nouveau valet s'il n'avait pas fait sa besogne.

La laiterie n'était qu'une autre hutte faite de planches battues par pluies et vents, clouées ensemble plusieurs années auparavant, parce qu'ils avaient eu besoin d'une laiterie ; elle devait être provisoire et elle l'était. Déjà, elle n'avait plus de forme, et se penchait de côté et d'autre, au-dessus d'un léger ruissellement constant d'eau fraîche tombant d'une petite grotte presque étouffée par des fougères anémiques. Dans tout le voisinage, personne ne possédait une pareille source sur ses terres. Mr et Mrs Thompson pensaient qu'il y avait une fortune dans cette source, si seulement ils se décidaient à en faire quelque chose.

De branlantes étagères de bois s'accrochaient au hasard autour de la petite cuve, où les grandes jattes de lait et de beurre fraîches et parfumées trempaient dans l'eau froide. Soutenant d'une main son flanc plat et douloureux, de l'autre abritant ses yeux malades, Mrs Thompson se pencha pour regarder dans les jattes. Le lait avait été écrémé, la crème mise de côté ; il y avait un épais rouleau de beurre, les moules de bois et les terrines plates avaient été grattées et ébouillantées, pour la première fois depuis Dieu sait quand ; le baquet était plein de babeurre, prêt à

donner aux cochons et aux veaux nouvellement sevrés ; le dur sol de terre battue avait été soigneusement balayé. Mrs Thompson se redressa avec un sourire de tendresse. Dire qu'elle se préparait à lui faire des reproches. Un pauvre homme qui avait besoin de travailler, qui venait d'arriver et qui aurait très bien pu ne pas savoir, au commencement, comment se faisaient les choses. Il ne lui restait plus, pour réparer l'injustice qu'elle lui avait faite en pensée, que d'aller lui dire, et tout de suite, combien elle appréciait son bon travail proprement fait et déjà fini. Elle s'aventura, de son pas prudent, jusqu'à la porte de la hutte ; Mr Helton ouvrit les yeux, s'arrêta de jouer et remit sa chaise droite, mais sans la regarder ni se lever. C'était une petite femme frêle avec de longs cheveux châtains nattés, une bouche patiente et douloureuse et des yeux malades qui pleuraient facilement. Elle entremêla ses doigts pour en faire une visière, les pouces aux tempes et, clignotant de ses paupières larmoyantes, dit d'une petite manière polie :

— Bien le bonjour, monsieur, j' suis dam' Thompson et je veux vous dire qu'à mon idée c'est fort, fort bien ce que vous avez fait dans la laiterie. Elle est difficile à tenir propre. L'a toujours été.

— Ça va bien, dit-il d'une voix lente et sans bouger.

Mrs Thompson attendit un moment.

— C'est un joli air que vous jouez là. En général, les gens ne tirent pas grande musique d'un harmonica.

Assis en tas, ses longues jambes étendues, le dos arqué, Mr Helton promenait son pouce sur les trous carrés ; sans le mouvement de cette main, on aurait cru qu'il dormait. L'harmonica était tout neuf, brillant, de grande taille et Mrs Thompson, laissant errer ses regards, en compta cinq autres, tous en bon état et élégants, posés en rang sur l'étagère à côté de sa couchette. « Il doit les transporter dans sa poche de chandail », pensa-t-elle. Elle ne vit nulle part aucun indice révélant qu'il possédât d'autres objets.

— Je vois que vous aimez la musique, dit-elle ; autrefois, nous avions un vieil accordéon et Mr Thompson en jouait joliment bien, mais les petits garçons l'ont démoli.

Mr Helton se mit debout d'un mouvement assez brusque, en faisant claquer la chaise sous lui et ses genoux se détendirent, tandis que ses épaules restaient courbées ; il regarda la terre, comme s'il écoutait attentivement.

— Vous savez ce que c'est que les enfants, continua Mrs Thompson ; je vous conseille de ranger vos harmonicas sur la plus haute étagère, sans ça ils essaieront de les prendre. Ils ont de la malice quand il s'agit de toucher aux choses ; j'essaie de les apprendre, mais j'y arrive pas souvent.

D'un large geste de ses longs bras, Mr Helton ramassa tous ses harmonicas sur sa poitrine et de là les fit passer, en rang, sur la poutre, à l'endroit où le toit rejoignait le mur. Il les repoussa jusqu'à les mettre à peu près hors de la vue.

— Comme ça, peut être que ça ira, dit Mrs Thompson. Je me demande au fait, ajouta-t-elle, se retournant et fermant ses yeux accablés par la forte lumière du couchant, je me demande où ils sont, les petites canailles. Je n'arrive pas à les surveiller. Elle parlait de ses enfants comme elle aurait parlé de neveux turbulents installés chez elle pour un long séjour.

— Près de la crique, dit Mr Helton de sa voix creuse.

Toute confuse, Mrs Thompson décida silencieusement qu'il avait répondu à sa question. Il demeurait muet et résigné ; peut-être n'attendait-il pas exactement le départ de Mrs Thompson, mais il était assez visible qu'il n'attendait rien d'autre. Mrs Thompson était habituée à toutes sortes d'hommes, pleins de toutes sortes de manies excentriques. La seule chose à faire, c'était de découvrir en quoi l'excentricité de Mr Helton était différente de celle des autres hommes, et puis de s'y habituer, et de lui donner l'impression qu'il était chez lui. Elle avait eu un père plein de marottes, ses frères et ses oncles avaient tous eu les leurs, solidement enracinées et toutes différentes et les valets de ferme qu'elle avait vu passer avaient des lubies, chacun les siennes. Maintenant, voilà Mr Helton qui est Suédois, qui refuse de parler et qui, en plus, joue de l'harmonica.

— La faim les fera bientôt rentrer, dit Mrs Thompson, d'un air vaguement amical. Et je me demande vraiment ce que je pourrais mettre à cuire pour le souper. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, Mr Helton ? Nous avons toujours du bon beurre, du lait, de la crème, heureusement. Mr Thompson dit que nous devrions tout vendre, mais moi je dis : d'abord ma maisonnée.

Sa petite figure se démantibula complètement en un sourire aveugle et souffreteux.

— Je mange n'importe quoi, répondit Mr Helton, dont les paroles se promenaient du haut en bas de sa voix.

« Il ne sait pas causer, voilà ce qui en est, pensa Mrs Thompson ; c'est mal de le forcer à répondre ; puisqu'il ne connaît pas du tout bien notre parler. » Elle s'éloigna de la hutte à pas lents, puis s'arrêta pour regarder par-dessus son épaule.

— Nous avons généralement des crêpes de maïs, sauf le dimanche, dit-elle. Je suppose que dans vos régions vous n'avez pas souvent de farine de maïs ?

Pas un mot de Mr Helton. Elle put voir du coin de l'œil qu'il était retourné s'asseoir sur sa chaise basculée et qu'il contemplait son harmonica. Elle espéra qu'il se rappellerait l'heure de traire qui approchait. Lorsqu'elle s'éloigna, il se remit à jouer, le même air. L'heure de la traite vint et passa. Mrs Thompson vit Mr Helton circuler entre l'étable et la laiterie. Il allait à pas bondissants et souples, tête penchée, épaules arrondies, les grands seaux oscillant comme des plateaux de balance au bout de ses longs bras osseux.

Mr Thompson revint de la ville, assis plus raide que d'habitude, le menton rentré, un sac plein de provisions attaché en croupe derrière la

selle de son cheval. Après avoir fait un tour dans la grange, il entra dans la cuisine, tout animé de bonne volonté et donna à Mrs Thompson un bruyant baiser sur la joue, après lui avoir brossé la figure de sa rude moustache. Il était allé à l'hôtel, c'était bien évident.

— J'ai fait le tour de la maison, Ellie, cria-t-il, ce Suédois abat la besogne, et comment! Mais c'est la bouche la mieux cousue que j'aie rencontrée de toute ma vie. L'a l'air d'avoir peur de se faire éclater la mâchoire, s'il écarte un peu ses dents de d'vant.

Mrs Thompson tournait une grande marmitée de farine de maïs au babeurre.

— Tu sens l'ivrogne, Mr Thompson, dit-elle avec une dignité parfaite. Je voudrais que tu dises à un des petits garçons de me rentrer une charge de bois d'allumage de plus. J'ai envie de faire une fournée de biscuits demain.

Mr Thompson, percevant brusquement dans son haleine l'odeur de l'alcool, se glissa dehors et frappé par la justice de ce reproche, il alla chercher les fagots lui-même. Arthur et Herbert, crasseux depuis le haut de leur tête broussailleuse jusqu'au bout des orteils, de la chemise à la peau, arrivèrent en tapant des pieds et en réclamant leur souper à tue-tête.

— Allez vous laver la figure et vous peigner, leur dit Mrs Thompson automatiquement.

Ils se retirèrent sous le hanger. Chacun mit sa main sous la pompe, mouilla sa mèche de devant, la peigna avec ses doigts et rentra en courant dans la cuisine, centre de toutes les plus belles espérances de la vie. Mrs Thompson mit une assiette de plus et ordonna à l'aîné, Arthur, huit ans, d'appeler Mr Helton pour qu'il vînt souper.

Sans bouger de sa place, Arthur se mit à mugir comme un jeune taureau :

— Hé-é-é-é-é-é-é, Hel-l-l-l-l-ton, à ta-a-a-a-a-a-ble! et il ajouta à voix basse :

— Grand échalas de Suédois.

— Ecoute-moi un peu, lui dit Mrs Thompson, c'est pas comme ça qu'on se conduit. Tu vas aller le lui dire poliment, sans ça je chargerai ton papa de te flanquer une bonne raclée.

Long et mélancolique, Mr Helton surgit dans l'ouverture de la porte.

— Asseyez-vous là, rugit Mr Thompson, en agitant le bras.

Mr Helton, en deux balancements de ses souliers carrés, traversa la cuisine et vint tomber lourdement sur le banc où il s'assit. Mr Thompson occupait une chaise au haut de la table, les deux petits garçons prirent place, en se bousculant, en face de Mr Helton et Mrs Thompson se mit du côté du fourneau. Mrs Thompson joignit les mains, inclina la tête et dit très vite tout haut : « Seigneur, pour ce bienfait et tous ceux que Tu nous accordes, nous Te remercions, au nom de Jésus. Amen », en se hâtant pour avoir fini avant que la petite patte sale de Herbert ait

happé le plat le plus rapproché. Autrement, elle aurait été moralement forcée de le faire sortir de table et les enfants qui grandissent ont besoin de leurs repas. Mr Thompson et Arthur attendaient toujours, mais Herbert, six ans, était trop jeune encore pour pouvoir être bien dressé.

Mr et Mrs Thompson essayèrent de faire entrer Mr Helton dans la conversation, mais ce fut un échec. Ils parlèrent d'abord du temps, et puis des récoltes, et puis des vaches, mais Mr Helton, c'est simple, ne répondait même pas. Mr Thompson se mit alors à raconter une chose drôle qu'il avait vue en ville. Il s'agissait de quelques vieux fermiers du syndicat, des copains à lui, à l'hôtel, qui avaient fait boire de la bière à une chèvre et de la façon dont la chèvre s'était comportée. Mr Helton n'avait pas l'air d'entendre. Mrs Thompson riait comme c'était son devoir, mais elle ne trouvait pas cette histoire très drôle. Elle l'avait entendue trop souvent, bien que Mr Thompson, chaque fois qu'il la racontait, prétendît qu'elle était arrivée le jour même. Si elle était vraiment arrivée, elle était sûrement arrivée des années avant et Mrs Thompson n'avait jamais pensé que cette histoire fût très convenable à raconter devant des étrangers. Elle passa le plat à Mr Helton, qui se servit une fois de chaque chose, mais pas très copieusement, pas assez pour rester en pleine force s'il avait l'intention de continuer à travailler comme il avait commencé à le faire.

A la fin il prit un bon morceau de gâteau de maïs, essuya son assiette qui, du coup, devint aussi nette que si elle avait été léchée par un chien, emplit sa bouche jusqu'au fond et, toujours mâchant, se glissa hors du banc et se dirigea vers la porte.

Mrs Thompson débarrassa la table. Elle enleva l'assiette de Mr Thompson à son nez et à sa barbe.

— Pour te dire la vraie vérité, remarqua-t-elle, je trouve que ça fait un fameux changement dans la maison, un homme qui connaît son travail et qui ferme la bouche. Ça veut dire qu'il ne s'occupera pas de nos affaires. C'est pas qu'on ait quelque chose à cacher, mais c'est plus commode.

— C'est bien vrai, dit Mr Thompson. Hou! hou! explosa-t-il brusquement, ça veut dire que tu seras seule à tenir le crachoir, hein, pas vrai?

— La seule chose, poursuivit Mrs Thompson, c'est qu'il ne mange pas d'assez bon cœur à mon gré. Moi j'aime à voir un homme s'installer et faire honneur à un bon repas. Ma grand'mère disait toujours qu'il ne fallait pas se fier à un homme qui est incapable d'apprécier ce qu'il mange. J'espère que cette fois-ci ça sera pas vrai.

— Pour te dire la vérité, dit Mr Thompson, renversé en arrière, et se nettoyant les dents avec une fourchette, de l'humeur la plus enjouée du monde, j'ai toujours pensé que ta grand'mère n'était qu'une vieille folle. Elle disait la première chose qui lui venait dans la cervelle et elle baptisait ça la sagesse de Dieu.

— Ma grand'mère n'a jamais été une vieille folle. Neuf fois sur dix, elle

savait très bien ce qu'elle disait. Moi je prétends toujours que la première pensée qui vous vient c'est toujours la meilleure chose à dire.

Malgré sa situation dans la vie, Mr Thompson n'était jamais parvenu à surmonter sa conviction profonde que s'occuper d'une laiterie ou courir après des poulets n'était qu'un travail de femme. Il lui plaisait de raconter qu'il était capable de tracer un sillon, de couper le sorgo, d'éplucher le maïs, de conduire un attelage, de fabriquer une huche à maïs, aussi bien que tout un chacun. Acheter et vendre aussi, voilà un travail d'homme. Deux fois par semaine, il conduisait la charrette au marché, emportant le beurre frais, quelques œufs et les fruits de la saison ; il les vendait, empochait la recette et la dépensait du mieux qu'il le jugeait, en ayant soin de ne pas entamer l'argent de poche de Mrs Thompson.

Mais dès le début, les vaches l'avaient agacé. Elles arrivaient deux fois par jour pour se faire traire et restaient plantées à vous regarder avec un air de reproche sur leurs faces glabres de femelles. Les veaux l'agaçaient quand ils tiraient sur leur corde jusqu'à s'étrangler, jusqu'à se faire sortir les yeux de la tête, pour parvenir jusqu'aux trayons. Quand il se battait avec un veau, il ne se sentait plus un homme, c'était comme s'il avait changé les couches d'un bébé. Le lait l'agaçait parce que, alternativement, il caillait, séchait, tournait. Les poules l'agaçaient parce qu'elles caquetaient et gloussaient, que leurs poussins se mettaient à éclore quand vous vous y attendiez le moins et qu'elles conduisaient leur couvée dans la cour de l'écurie où les chevaux pouvaient piétiner les petits. Nettoyer les cochons, c'est le travail du domestique de ferme, de l'avis de Mr Thompson. Tuer le cochon doit être fait par le patron, mais le gratter, le découper, c'est de nouveau une besogne pour le domestique ; et il appartient à la femme de dresser la viande, de la fumer, de la mettre en conserves et de préparer le saindoux et les saucisses. La minutieuse délimitation de tous ces champs d'activité avait un rapport, mal défini, avec le sentiment que Mr Thompson avait de l'aspect des choses, de son propre aspect, à la face de Dieu et des hommes. « Ça n'a pas bon *aspect* » était sa raison définitive pour refuser de faire une chose qu'il n'avait pas envie de faire.

Ce qui le préoccupait, c'était sa dignité et sa réputation, et il existait fort peu de travaux assez virils pour que Mr Thompson consentît à les entreprendre de ses propres mains. Mrs Thompson, à qui tant de formes du travail auraient pu convenir, lui avait fait défaut de très bonne heure. Au bout de peu de temps, il avait vu combien il avait été imprévoyant d'attendre beaucoup de Mrs Thompson ; il était tombé amoureux de sa taille délicate, de ses jupons à volants de dentelle et de ses grands yeux bleus, et lorsque tous ces charmes eurent disparu, elle devint graduellement aux yeux de son mari Ellie, qui ne ressemblait plus du tout à la miss Ellen Bridges qui faisait avec tant de succès la classe du dimanche dans la première église baptiste de Mountain City, Ellie, sa femme

chérie, dont la santé était débile. Ainsi privé dans la vie de la grande aide qu'un homme peut espérer trouver dans le mariage, il s'était toutefois, peu à peu et sans s'en rendre compte, résigné à l'échec. Tête droite, prompt à payer les impôts, prêt chaque année à verser sa quote-part des émoluments du recteur, propriétaire terrien et père de famille, bon patron, loyal ami des hommes, Mr Thompson savait, sans l'exprimer par des mots, qu'il n'avait jamais cessé de descendre la pente. Dieu tout-puissant, il serait grand temps que quelqu'un se décidât à s'armer d'un râteau, une fois de temps en temps, pour nettoyer toutes ces saletés autour de la grange et sur le perron de la cuisine. Le hangar aux voitures était tellement encombré d'outils démolis, de harnais en lanières, de vieilles roues de charrettes, de bidons à lait cabossés et de morceaux de bois pourrissants, que c'est à peine si l'on pouvait encore y entrer la carriole. Pas une âme dans la maison qui consentît à s'y attaquer et quant à lui, il avait sa bonne part, rien qu'avec son train-train régulier.

A mesure que les saisons passèrent et que Mr Helton assuma des charges de plus en plus nombreuses, l'esprit de Mr Thompson connut un peu de détente. Il semblait n'y avoir rien que cet homme ne pût réussir à faire, dans sa journée de travail et sans jamais en avoir l'air. Il se levait à cinq heures du matin, faisait bouillir son propre lait et frire son propre lard et il était dans le clos des vaches avant que Mr Thompson eût seulement commencé à bâiller, s'étirer, grogner, rugir et à tout bousculer pour retrouver son pantalon. Il trayait les vaches, nettoyait la laiterie et battait le beurre ; il rassemblait les poules et, Dieu sait comment, les persuadait de pondre dans les nids, au lieu de le faire sous la maison ou derrière les meules de foin ; il les nourrissait régulièrement et elles couvaient à une telle allure qu'on ne pouvait plus poser un pied à terre sans risquer de marcher sur un poussin. Peu à peu, les tas de détritus qui entouraient les hangars et la maison disparurent. Il portait le babeurre et le maïs aux cochons, et il étrillait la crinière des chevaux pour en arracher les teignes ; il était doux avec les veaux, s'il se montrait un peu sévère pour les vaches et les poules ; à en juger par sa conduite, Mr Helton n'avait jamais entendu parler de la différence entre un travail d'homme et un travail de femme dans une ferme.

Au cours de la seconde année, il montra à Mr Thompson dans un catalogue l'image d'une presse à fromage en lui disant : « Voici un bon objet. Vous achetez. Je fais fromage. » La presse fut achetée, et Mr Helton fit des fromages, et ces fromages furent vendus en même temps que le surplus de lait et les caisses d'œufs. Il arrivait que Mr Thompson ressentît un peu de mépris pour les façons de faire de Mr Helton. C'était vraiment un peu mesquin de la part d'un homme que de s'en aller glaner une demi-douzaine d'épis de blé tombés de la charrette qui rentrait des champs, de ramasser les fruits à terre pour en nourrir les cochons, de conserver soigneusement les vieux clous et les morceaux dépareillés de vieilles machines de gaspiller un temps précieux à imprimer un dessin de fantaisie sur les

pains de beurre qui partaient pour le marché. Mr Thompson, juché sur le siège de la carriole, emportant dans un bidon en fer-blanc de vingt litres enveloppé dans de la toile à sac humide ce beurre décoré, faisant claquer sa langue pour exciter les chevaux et secouant les rênes sur leurs dos, pensait quelquefois que ce brave Mr Helton était un peu nicodème. Mais Mr Thompson se défendait toujours contre cette impulsion ; il savait le prix d'une bonne chose quand il l'avait trouvée. Il était de fait que les cochons étaient en meilleur état et se vendaient plus cher. Il était de fait que Mr Thompson n'avait plus besoin d'acheter de la nourriture pour les bêtes, tant Mr Helton faisait produire à la terre. A l'époque où l'on tuait les bœufs et les cochons, Mr Helton savait utiliser les déchets que Mr Thompson aurait jetés, il ne dédaignait pas de gratter et de nettoyer les boyaux, pour en faire des saucisses qu'il remplissait d'un hachis de sa composition. Dans l'ensemble, Mr Thompson n'avait pas de raison de se plaindre. La troisième année, il augmenta les gages de Mr Helton sans que Mr Helton eût demandé d'augmentation. La quatrième année, lorsque Mr Thompson eut non seulement payé toutes ses dettes, mais encore placé un peu d'argent à la banque, il augmenta une fois encore les gages de Mr Helton, chaque fois de deux dollars et demi par mois.

— Il les vaut, Ellie, dit Mr Thompson, tenant hautement à justifier sa folle générosité. Il a fait rapporter de l'argent à cette ferme, et je veux qu'il sache que je l'apprécie.

Le silence de Mr Helton, la couleur pâle de ses sourcils et de ses cheveux, sa longue et morne mâchoire et ses yeux qui refusaient de voir, même le travail qu'il avait entre les mains, les Thompson, peu à peu, s'y étaient parfaitement accoutumés. Au début, Mrs Thompson s'était plainte, discrètement : « A table, c'est comme si l'on était assis à côté d'un esprit désincarné, disait-elle ; je croyais qu'il allait finir par trouver quelque chose à dire tôt ou tard. »

— Laisse-le tranquille, lui dit Mr Thompson, quand il sera prêt à parler, il parlera.

Les années passèrent et Mr Helton n'était jamais prêt à parler. Quand il avait fini sa journée de travail, il remontait de la grange, de la laiterie ou du poulailler en balançant sa lanterne, ses grosses chaussures claquant comme des sabots de poneys sur le sentier durci. Quand ils étaient assis dans la cuisine en hiver, ou sur le perron de la cour en été, ils l'entendaient qui traînait dehors sa chaise de bois, ils en entendaient craquer le dossier lorsqu'il se renversait en arrière et puis, pendant un petit moment, il jouait son air unique sur l'un ou l'autre de ses harmonicas. Les harmonicas étaient de clefs différentes, certains plus graves et plus doux, mais c'était toujours le même air identique qui résonnait, un air étrange, avec de brusques retours, un soir après l'autre, et même quelquefois l'après-midi, lorsque Mr Helton s'asseyait pour reprendre haleine. Au début, les Trompson trouvèrent cette mélodie ravissante, et ils s'arrêtaient toujours pour l'écouter. Plus tard, vint un moment où ils en eurent

vraiment assez et ils se dirent les uns aux autres qu'ils voudraient bien que Mr Helton en apprît une nouvelle. A la fin, ils ne l'entendaient même plus ; elle était devenue aussi naturelle que la chanson du vent qui se lève le soir, ou que le meuglement des vaches ou que leurs propres voix.

Au cours de la seconde année, il se produisit une chose qui causa à Mrs Thompson un grand malaise, le genre de chose qu'elle ne pouvait exprimer par des mots, à peine par des pensées ; si elle avait essayé de l'expliquer à Mr Thompson, l'incident aurait paru pire qu'il n'était, ou pas assez grave. Ce fut un de ces événements étranges qui semblent venir en avertissement, bien que souvent rien ne s'ensuive. C'était par un jour calme et très chaud de printemps et Mrs Thompson était descendue dans le jardin potager pour arracher quelques carottes nouvelles, des oignons verts et des haricots mange-tout pour le dîner. Tout en travaillant, son grand chapeau abaissé sur ses yeux, à mettre chaque espèce de légume en tas séparé dans son panier, elle remarqua avec quel soin Mr Helton avait arraché les mauvaises herbes et comme la terre était riche. Il l'avait entièrement recouverte de fumier provenant des étables et il avait remué le sol à l'automne de sorte que maintenant les légumes qui sortaient étaient sains et beaux. Elle revint à la maison sous les petits figuiers tordus, dont les branches jamais élaguées traînaient presque sur le sol et dont les feuilles épaisses faisaient un écran de fraîcheur. Mrs Thompson recherchait toujours l'ombre pour épargner ses yeux. C'est ainsi qu'en regardant par hasard à travers cet écran de feuilles, elle aperçut une chose qu'elle trouva fort étrange. Si la scène avait été accompagnée de bruit, elle lui aurait paru toute naturelle. C'est le silence qui l'impressionna. Mr Helton était en train de secouer Arthur par les épaules, d'un air féroce, le visage terriblement pâle et fixe. La tête d'Arthur ballottait d'avant en arrière et il ne se raidissait pas pour résister, comme il le faisait toujours lorsque Mrs Thompson essayait de le secouer. Il y avait dans ses yeux une véritable peur ; mais aussi de la surprise, sans doute plus de surprise qu'aucune autre expression. Herbert assistait à cette scène qu'il regardait d'un air humble. Mr Helton lâcha Arthur et saisit Herbert qu'il se mit à secouer avec la même férocité méthodique, le même visage de haine. La bouche de Herbert se fripa comme s'il allait pleurer, mais il ne fit entendre aucun son. Mr Helton le laissa aller, tourna les talons et rentra à grands pas dans la hutte ; alors les petits garçons prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent sans un mot, comme si leur vie était en jeu. Ils disparurent derrière la façade de la maison.

Mrs Thompson prit le temps de poser son panier sur la table de la cuisine, de repousser son chapeau en arrière et de le tirer de nouveau en avant, de regarder à l'intérieur du poêle pour s'assurer que le feu marchait, avant de suivre les deux gamins. Elle les trouva assis, blottis l'un contre l'autre, sous un buisson d'arbres-à-chapelets, bien en vue de la fenêtre de sa chambre, comme s'ils avaient découvert là un refuge sûr.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Mrs Thompson.

Ils lui jetèrent un regard en dessous sans lever le front et Arthur marmonna :

— Rien.

— Rien *pour le moment*, n'est-ce pas ? leur dit Mrs Thompson d'un air sévère. Eh bien moi, j'ai de l'ouvrage à vous donner, beaucoup d'ouvrage. Vous allez rentrer immédiatement et m'aider à préparer les légumes. Et sans traîner.

Ils se remirent debout avec empressement et la suivirent de près. Mrs Thompson essayait d'imaginer ce qu'ils avaient pu faire. Elle n'aimait pas l'idée que Mr Helton eût pris sur lui de corriger ses petits garçons, mais elle avait peur de leur en demander la raison. Ils allaient peut-être lui dire un mensonge et elle serait forcée de les fouetter, parce qu'elle les aurait pris sur le fait. Ou bien, elle ferait semblant de les croire et ils prendraient l'habitude de mentir. Ou bien encore, ils lui diraient la vérité, et ce serait une offense pour laquelle il lui faudrait les fouetter. Rien que cette pensée lui donnait mal à la tête. Sans doute aurait-elle pu interroger Mr Helton, mais ce n'était pas à elle de poser des questions. Elle attendrait et raconterait tout à Mr Thompson qui irait au fond de l'affaire. Pendant que ces pensées bouillonnaient, elle faisait travailler les enfants sans répit : « Coupe ces carottes plus près de la tige, Herbert, tu ne fais pas attention... Arthur, ne casse pas les haricots en morceaux aussi petits. Ils sont déjà minuscules... Herbert, va me chercher une brassée de brindilles... Arthur, prends ces oignons et va les laver à la pompe... Herbert, sitôt que tu auras fini, prends un balai et balaye-moi cette cuisine... Arthur, va chercher une pelle et enlève les cendres du poêle... Herbert, ne mets pas les doigts dans ton nez. Combien de fois faut-il que je te le répète ?... Arthur, va voir dans le tiroir du haut de mon bureau, du côté gauche, tu m'apporteras la vaseline pour le nez de Herbert... Herbert, viens un peu ici... »

Ils expédièrent leurs petites besognes ménagères, et cette activité attisa leur énergie de jeunes animaux ; bientôt ils avaient regagné la cour de derrière et se livraient à un assaut de lutte. Ils tombaient les quatre fers en l'air, s'agrippaient, se remettaient sur pied, se mesuraient corps à corps, tombaient et se relevaient avec des cris, avec autant de bruit, de monotonie, d'énergie inutilement dépensée que deux chiots.

Dans la soirée, avant le souper, sans dire un mot à Mr Thompson de l'étrange crainte que le spectacle de cette scène lui avait causée, elle lui raconta que, pour une raison quelconque, Mr Helton avait secoué les deux garçons. Mr Thompson s'en alla jusqu'à la hutte parler à Mr Helton. Cinq minutes après, il était de retour et lançait des regards furieux sur sa progéniture.

— Il dit que les sacripants ont tripoté ses harmonicas, Ellie, ils ont soufflé dedans, ils les ont salis et ont bavé dans les trous et ça ne joue plus comme il faut.

— A-t-il vraiment dit tous ces mots-là? demanda Mrs Thompson, ça ne me paraît pas possible.

— Eh bien, en tout cas, c'est ça qu'il voulait dire, répliqua Mr Thompson. Il ne l'a pas dit exactement comme ça, mais il avait l'air rudement chaviré par cette histoire.

— C'est une honte, dit Mrs Thompson, c'est vraiment une honte. Il faut que nous leur fassions quelque chose, tout de suite, pour qu'ils se rappellent qu'ils n'ont pas le droit de toucher aux affaires de Mr Helton.

— Je leur tannerai la peau, dit Mr Thompson, je me servirai d'une longe de vache pour les corriger s'ils ne prennent pas garde.

— Peut-être qu'il vaut mieux que tu me laisses les battre, dit Mrs Thompson, tu as la main trop lourde pour des enfants.

— Voilà exactement pourquoi ils sont ce qu'ils sont, vociféra Mr Thompson, pourris à force d'être gâtés, et c'est pour ça qu'ils finiront dans une maison de correction. Tu ne les fouettes pas. Tu les caresses à peine. Mon papa, il me flanquait par terre avec une bûche, ou tout ce qui lui tombait sous la main.

— Ce n'est pas ce qu'il faisait de mieux, dit Mrs Thompson. Je n'approuve pas cette manière d'élever les enfants. Ça finit qu'ils se sauvent de la maison. J'ai vu ces choses-là arriver trop souvent.

— Je leur briserai les os, dit Mr Thompson, qui s'apaisait peu à peu, s'ils ne t'obéissent pas mieux et s'ils ne cessent pas de se conduire comme des brutes.

— Quittez la table et allez vous laver la figure et les mains, ordonna brusquement Mrs Thompson aux deux petits garçons.

Ils se faufilèrent dehors, barbotèrent à la pompe et rentrèrent, toujours en se faufilant et en essayant de se faire tout petits. Ils savaient depuis longtemps par expérience, que leur mère les envoyait toujours se laver quand un danger menaçait. Ils regardèrent fixement leurs assiettes. Mr Thompson ouvrit le feu sur eux.

— Alors, qu'est-ce que c'est que ces manières d'entrer dans la cabane de Mr Helton et d'abîmer ses harmonicas, voulez-vous me le dire?

Les deux petits garçons perdirent contenance, leurs visages se fripèrent pour prendre les lignes affligées et sans défense qu'on voit aux visages des enfants qui comparaissent devant le terrible tribunal de l'aveugle justice adulte; leurs yeux se télégraphièrent des messages de panique. « Cette fois, nous allons vraiment prendre quelque chose. » Dans leur désespoir, ils laissèrent tomber leurs tartines beurrées sur leurs assiettes, leurs mains flasques restèrent à plat sur le bord de la table.

— Je devrais vous casser les reins, dit Mr Thompson, et j'ai rudement envie de le faire.

— Oui, monsieur, chuchota Arthur d'une voix faible.

— Oui, monsieur, répéta Herbert la lèvre tremblante.

— Papa, papa, dit Mrs Thompson, en guise d'avertissement.

Les enfants ne regardèrent même pas de son côté. Ils n'avaient aucune

confiance en sa bonne volonté. Elle les avait trahis dès le début. On ne pouvait pas compter sur elle. Maintenant, peut-être les sauverait-elle, peut-être pas. Rien à espérer d'elle.

— En somme, vous avez besoin d'une bonne raclée. Vous la méritez, n'est-ce pas, Arthur.

— Oui, monsieur.

Arthur baissa la tête.

— Et la prochaine fois que je vous attrape, l'un ou l'autre, à rôder autour de la cabane de Mr Helton, je vous pèle la peau à *tous les deux*, tu m'entends, Herbert?

Herbert bafouilla, avala de travers, s'étouffa, cracha des miettes :

— Oui, monsieur.

— Bon. A présent, tenez-vous droits et mangez votre souper. Et que je ne vous entende pas souffler un mot, dit Mr Thompson, qui attaqua son propre repas.

Les petits garçons retrouvèrent un peu de vie et se mirent à mâcher, mais chaque fois qu'ils levaient les yeux, ils rencontraient le regard de leurs parents, fixé sur eux implacablement. Il est impossible de savoir à quel moment les grandes personnes vont inventer quelque chose de nouveau. Les petits garçons mangeaient sans joie, occupés surtout à ne se faire ni voir ni entendre; le pain collait, le babeurre glougloutait bruyamment en descendant le long de leurs gosiers.

— Autre chose, Mr Thompson, dit Mrs Thompson après un silence. Tu diras à Mr Helton qu'il vienne nous trouver directement quand les enfants lui font des misères et qu'il ne se donne pas le mal de les secouer lui-même. Dis-lui que nous nous en chargeons.

Aucun miracle ne peut enrichir une petite ferme laitière. Les Thompson ne firent pas fortune, mais ils « échappèrent à l'asile des pauvres », comme le disait volontiers Mr Thompson. Il voulait dire par là qu'il avait amassé une bonne petite pelote, en dépit de la mauvaise santé d'Ellie, des changements de temps désastreux, des chutes inexplicables dans les barèmes des marchés, et des soucis mystérieux qu'il avait à combattre en personne et qui l'accablaient. Mr Helton était l'espoir et le soutien de la famille, et tous les Thompson avaient fini par s'attacher à lui; en tout cas, ils avaient cessé de trouver ses façons étranges et ils le considéraient, de l'autre côté du gouffre qu'ils n'avaient jamais pu franchir, comme un brave homme et un bon ami. Mr Helton suivant son petit bonhomme de chemin, travaillait, jouait son air d'harmonica. Neuf ans s'écoulèrent. Les garçons grandirent et apprirent à travailler. Ils ne pouvaient se rappeler un temps où le vieux Helton ne fût pas à la maison : « Râleur; frère squelette; la fille de ferme; l'échalas suédois. » S'il avait pu les entendre, certains des surnoms qu'ils lui donnaient l'auraient fâché. Mais il ne les entendait pas et d'ailleurs ils n'avaient pas de méchante intention — ou du moins tout ce qu'ils y mettaient de méchanceté se trouvait là, dans les surnoms; les garçons parlaient de leur

père comme du *Vieux*, ou de la *Vieille Taupe*, mais pas en sa présence, Ils franchirent de haute lutte toutes les phases obscures, secrètes, obliques de la croissance et sortirent de cette crise aussi intacts que n'importe qui. Aux yeux de leurs parents, c'étaient de bons et solides gaillards au cœur d'or, sous leurs dehors rudes. Mr Thompson fut soulagé de constater que, sans savoir comment, il avait réussi à élever une paire de garçons qui n'étaient ni des fainéants ni des femmelettes. Ils étaient devenus de si braves garçons que Mr Thompson commençait à se dire qu'ils avaient dû venir au monde comme ça, et à se persuader que jamais il n'avait eu à leur parler durement de toute leur vie, moins encore à les fouetter. Herbert et Arthur ne le contredisaient jamais.

Mr Helton, les cheveux collés par la transpiration à son front ruisselant, son chandail coupé de lignes bleu foncé et bleu clair adhérant à ses côtes, fendait un peu de bois pour le fourneau. Il coupa son bois lentement, enfonça la hache au bord du billot et entassa soigneusement les bûchettes. Ensuite, contournant la maison, il disparut dans sa cabane, qui partageait avec le bûcher la bonne tache d'ombre projetée par la haie de mûriers. Mr Thompson somnolait dans un fauteuil à bascule, sur le perron de la façade, à un endroit qu'il n'avait jamais aimé. Le fauteuil était neuf et Mrs Thompson avait insisté pour le placer sur la façade, alors que la véranda de côté était bien plus fraîche ; et Mr Thompson avait envie de s'asseoir dans ce fauteuil, alors Mrs Thompson était là. Dès que la nouveauté du fauteuil se serait ternie et qu'Ellie aurait épuisé la fierté qu'elle en tirait, il le transporterait jusque dans la véranda latérale. En attendant, la chaleur de ce mois d'août était accablante, presque intenable, l'air si épais qu'on aurait pu y faire un trou. La poussière montait partout à plusieurs pouces de hauteur, bien que Mr Helton arrosât la cour entière, régulièrement, chaque soir. Et même, il levait verticalement le tuyau d'arrosage pour mouiller le haut des arbres et le toit de la maison. On avait fait poser des conduites d'eau dans la cuisine, avec un robinet extérieur. Mr Thompson avait dû s'endormir un peu, car il ouvrit les yeux et ferma la bouche juste à temps pour sauver les apparences aux yeux d'un étranger qui venait d'apparaître en voiture, devant le portail. Mr Thompson se leva, mit son chapeau, remonta son pantalon et examina l'étranger pendant qu'il fixait au poteau d'attache les chevaux du léger cabriolet. Mr Thompson reconnut l'attelage et le cabriolet. Ils appartenaient à un loueur de voitures de Buda. Pendant que l'étranger ouvrait la barrière, une barrière solide que Mr Helton avait construite et installée fermement sur ses gonds plusieurs années auparavant, Mr Thompson descendit le sentier d'un air indifférent pour lui souhaiter le bonjour et découvrir ce qui, au nom du Ciel, pouvait bien faire sortir un homme de chez lui à cette heure du jour, par cette poussière et cette chaleur torride.

Ce n'était pas exactement un homme gros. C'était plutôt un homme qui

avait été gros il y avait peu de temps. Sa peau pendait en plis flasques, ses vêtements flottaient autour de lui et, dans l'ensemble, il faisait l'effet d'un homme qui était sans doute gras par nature, mais qui sortait tout juste de maladie. Il ne plaisait pas du tout à Mr Thompson, Dieu sait pourquoi.

L'étranger souleva son chapeau, et dit d'une voix forte et joviale :

— Êtes-vous Mr Thompson? Mr Royal Earle Thompson?

— C'est mon nom, répondit Mr Thompson, presque à voix douce, tant il était abasourdi par les façons désinvoltes de l'inconnu.

— Je m'appelle Hatch, dit l'homme, Mr Homer T. Hatch, et je suis venu vous voir au sujet d'un cheval à acheter.

— Je pense qu'on vous a mal renseigné, dit Mr Thompson, je n'ai pas de cheval à vendre. D'habitude, si j'ai quelque chose de ce genre à vendre. je le dis aux voisins et j'attache un petit écriteau au portail.

Le gros homme ouvrit la bouche et se mit à rugir d'allégresse, en montrant des dents de lapin aussi brunes que du cuir à chaussures. Pour une fois, Mr Thompson ne vit rien là de risible. L'inconnu s'exclama :

— C'est une de mes vieilles plaisanteries.

Il se saisit une main avec l'autre et se donna à lui-même une bonne poignée de mains, tant il débordait de jovialité.

— Je dis toujours quelque chose comme ça quand je rends visite à quelqu'un que je ne connais pas, parce que j'ai remarqué que, quand un type arrive en disant qu'il veut acheter quelque chose, personne ne se méfie de lui. Vous y êtes. Ha! ha! ha!.

Cette jovialité mettait Mr Thompson mal à l'aise, parce que l'expression des yeux de l'homme ne s'accordait pas du tout avec les bruits qu'il faisait.

— Eh bien, dit l'étranger, devenu brusquement calme et raisonnable, non, je ne suis pas venu pour vendre ou pour acheter. En fait, je suis venu vous voir au sujet d'une affaire qui nous intéresse l'un comme l'autre. Oui, monsieur, il faut que nous ayons une petite conversation, et il ne vous en coûtera pas un sou.

— Je pense que c'est honnête, dit Mr Thompson à contre-cœur. Venez derrière la maison où il y a un peu d'ombre.

Ils firent le tour et s'assirent sur deux souches, sous un arbre à chapelets.

— Oui, monsieur, je m'appelle Homer T. Hatch et l'Amérique est ma patrie, dit l'étranger. Je suppose que vous connaissez mon nom? J'ai un cousin du nom de Jameson Hatch qui habitait cette région-ci dans le temps.

— Crois pas l'avoir connu, répondit Mr Thompson.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Mr Thompson lançait de brefs regards sur le visage proche du sien. Il est sûr que ce visage lui rappelait quelqu'un, ou peut-être avait-il réellement déjà vu cet homme quelque part. Il n'arrivait pas à replacer cette physionomie. A la fin, Mr Thompson en

vint à la conclusion que tous les hommes à dents de lapin se ressemblent et voilà tout.

— Voilà. Je cherche un homme qui s'appelle Helton, Mr Olaf Eric Helton, de North Dakota, et l'on m'a dit dans le voisinage que je pourrais le trouver ici. Et je voudrais bien lui dire un mot. Oui, monsieur, je le voudrais bien, si ça ne vous dérange pas.

— J'ai jamais su son nom de baptême, dit Mr Thompson, mais Mr Helton est bien chez nous, et c'est maintenant presque neuf ans qu'il y est. Il est de confiance et fidèle et vous pouvez raconter partout que je vous l'ai dit.

— Je suis ravi de l'apprendre, dit Mr Homer T. Hatch. Ça fait toujours plaisir qu'un type s'amende et devienne sérieux. Parce que, quand je connaissais Mr Helton, il était plutôt tête brûlée, oui monsieur, déréglé, voilà ce qu'il était ; il ne serait pas arrivé à se fixer. Eh bien! eh bien, ce sera un vrai plaisir pour moi que de revoir un vieil ami et de voir de mes yeux qu'il s'est assagi et qu'il réussit bien.

— Nous avons tous été jeunes, dit Mr Thompson. C'est comme la rougeole, vous avez des boutons partout et vous êtes un poison pour vous-même et pour les autres. Mais ça ne dure pas et, en général, ça n'a pas de suites fâcheuses.

Il était si satisfait de son idée qu'il s'oublia et qu'il se mit à pouffer de rire. L'étranger croisa les bras sur son ventre et, pris d'une sorte de crise, poussa des rugissements à en avoir les larmes aux yeux. Mr Thompson cessa de rire et examina l'étranger avec méfiance. Bien sûr, il aimait à rire, comme tout le monde, mais on doit toujours y mettre un peu de mesure. Or, ce type riait absolument comme un fou, et pas autre chose. Et il ne faut pas croire qu'il riait parce que les choses étaient comiques, par-dessus le marché. Non. Il riait pour des raisons à lui. Mr Thompson tomba dans un silence morose et attendit, pour permettre à Mr Hatch de se calmer un peu.

Mr Hatch sortit un mouchoir de cotonnade bleue à pois, très sale, et s'en essuya les yeux.

— Ce genre de plaisanterie, dit-il presque en s'excusant, me touche au vif. Je donnerais je ne sais quoi pour trouver à dire des choses aussi drôles que celle-là. C'est un don. C'est...

— Si vous voulez parler à Mr Helton, je vais aller l'appeler, dit Mr Thompson, en s'agitant comme s'il voulait se remettre debout. Peut-être qu'il est dans la laiterie ou bien peut-être qu'il est assis dans sa cabane à cette heure-ci.

On approchait de cinq heures.

— C'est tout de suite au coin.

— Oh! vous savez, rien ne presse, dit Mr Hatch. Il y a tellement longtemps que je cherche à lui parler que quelques minutes de plus ne feront guère de différence. Tout ce que je tenais à faire, c'est à le repérer, voilà tout.

Mr Thompson arrêta son mouvement, déboutonna un bouton de plus à sa chemise et dit :

— Eh bien, oui, il est ici et c'est ce genre d'homme que s'il avait affaire avec vous, il voudrait en avoir fini tout de suite. Il ne perd jamais son temps, on peut dire ça pour lui.

Ces paroles semblèrent assombrir un peu Mr Hatch, qui essuyait sa figure avec son mouchoir de coton ; il ouvrait la bouche pour répondre, lorsque de l'autre côté de la maison arriva le chant de l'harmonica de Mr Helton. Mr Thompson leva l'index.

— C'est lui, dit-il, profitez-en.

Mr Hatch tendit l'oreille vers le côté est de la maison et, pendant quelques secondes, il écouta avec une expression des plus étranges répandue sur le visage.

— Je connais cet air comme je connais la paume de ma propre main dit Mr Thompson, mais Mr Helton ne m'a jamais dit ce que c'était.

— C'est une espèce de chanson de la Scandinaisie, dit Mr Hatch. Là d'où je viens, on l'entend tout le temps. Dans le North Dakota, ils la chantent. Ça parle de sortir le matin de chez soi si heureux qu'on peut à peine le supporter, si vivant qu'on boit tout son vin avant midi. Tout le vin qu'on emportait pour le casse-croûte de midi, vous comprenez. C'est pas grand'chose comme paroles, mais l'air est joli. C'est une sorte de chanson à boire, comme qui dirait.

— Il a joué cet air par intervalles, ici-même, dans cette ferme, pendant neuf années, dit Mr Thompson, plein de l'orgueil du propriétaire.

— Et pour sûr il le chantait de la même façon quinze ans avant dans le North Dakota, dit Mr Hatch, quand il était tout debout ou presque dans une camisole de force, à l'asile...

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria Mr Thompson, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Allons bon, je ne voulais pas vous le dire, dit Mr Hatch, laissant glisser un faible regard de regret sous ses paupières tombantes. Allons bon, ça m'a échappé. C'est bizarre. J'avais décidé de ne pas dire un seul mot, parce que ça ne pourrait que causer de l'agitation et que moi, je prétends que si un homme a été paisible et inoffensif pendant neuf ans, peu importe s'il est loufoque n'est-ce pas ? Tant qu'il reste tranquille et qu'il ne fait de mal à personne.

— Vous dites qu'on lui avait mis une camisole de force, dans un asile de fous ? interrogea Mr Thompson, très mal à l'aise.

— C'est ce qu'ils ont fait, c'est bien exact. C'est là qu'on l'enfermait de temps en temps.

— Ils ont mis ma tante Ida dans un de ces trucs à l'Asile national. Elle devenait violente, raconta Mr Thompson, ils lui ont mis une de ces vestes à longues manches et ils l'ont attachée à un anneau de fer dans le mur, mais Tante Ida a été prise d'une telle fureur qu'elle s'est fait éclater

un vaisseau sanguin et, quand ils sont venus pour la soigner, elle était morte. Moi je trouve que c'est dangereux ces machins-là.

— Mr Helton chantait sa chanson à boire même quand il avait la camisole de force, dit Mr Hatch. Rien ne le troublait jamais, sauf si vous essayiez de le faire parler. Ça, ça le troublait tellement qu'il devenait violent, comme votre tante Ida. Il devenait violent ; alors on lui passait la camisole de force et il restait là parfaitement satisfait, ou du moins il en avait l'air, à chanter sa chanson. Et puis, une nuit, il a tout bonnement disparu. Il est parti, il s'est évaporé comme qui dirait et on n'en a jamais plus revu la couleur. Et voilà que j'arrive et que je le retrouve, bien installé ici comme un homme rangé et qui joue la même chanson.

— Je ne lui ai jamais trouvé l'air d'un maboul, dit Mr Thompson, il a toujours agi comme un homme dans son bon sens à mon idée. Il ne s'est jamais marié, c'est déjà ça, et il travaille comme un cheval et je parierais qu'il a encore le premier sou des gages que je lui ai donnés quand il est arrivé. Il ne boit pas, il ne dit jamais un mot, encore moins un juron, et il ne perd pas son temps à courir le guilledou le samedi soir. Et s'il est cinglé, ajouta Mr Thompson, eh bien! je crois que je devrais bien devenir un peu cinglé moi-même pour changer.

— Ha! ha! ha! rit Mr Hatch, Hé! ha! fameux, ha! ha! ha! je n'y avais jamais pensé de ce point de vue. Oui, oh oui, très bien! si nous devenions tous cinglés? Débarrassons-nous de nos femmes et économisons notre argent, pas vrai?

Il avait un sourire désagréable, qui découvrait ses petites dents de lapin.

Mr Thompson sentit qu'il était mal compris. Il se tourna en faisant un geste vers la fenêtre ouverte, derrière le treillis couvert de chèvrefeuille.

— Ecartons-nous un peu par là, dit-il, j'aurais dû y penser plus tôt.

Son visiteur troublait beaucoup Mr Thompson. Il avait une façon de lui sortir les mots de la bouche, de les retourner dans l'autre sens et d'en faire une salade, au point que Mr Thompson ne savait plus très bien lui-même ce qu'il venait de dire.

Ils s'étaient éloignés de la fenêtre ; Mr Thompson avait emmené Mr Hatch du côté de la façade, parce que s'ils étaient allés par derrière, il leur aurait fallu passer devant la cabane de Mr Helton. Sans savoir pourquoi, il ne voulait pas que l'étranger vît Mr Helton ou lui parlât. C'était étrange, mais c'était ce que ressentait Mr Thompson.

Mr Thompson se rassit, sur le billot, et offrit à son visiteur une autre souche d'arbre.

— Moi, une chose comme ça aurait pu me mettre sens dessus dessous, autrefois, dit Mr Thompson, mais aujourd'hui je *défie* quoi que ce soit de me faire sortir de mon caractère.

Il coupa une énorme chique, avec son couteau de poche à manche de corne et l'offrit à Mr Hatch, qui sortit alors de sa poche sa propre carotte et ouvrant un énorme couteau à cran d'arrêt, dont la longue lame était bien aiguisée, coupa une grosse chique qu'il se mit dans la bouche.

Ensuite, ils comparèrent leurs deux carottes et s'étonnèrent tous deux de voir combien les hommes diffèrent d'opinion sur le sujet du bon tabac à chiquer.

— Tenez par exemple, dit Mr Hatch, le mien est plus clair comme couleur. C'est parce qu'avant tout, ce tabac-là n'est pas doux. Moi je l'aime sec, feuille naturelle, force moyenne.

— En ce qui me concerne, je trouve que ce n'est pas mauvais qu'il soit un peu doux, dit Mr Thompson. Mais il faut que ce soit à peine. Et puis moi, tenez, il me faut une feuille forte, je l'aime bien boucanée, comme dirait l'autre. Il y a un homme près d'ici, un nommé Williams, Mr John Morgan Williams, qui chique un tabac, monsieur, il est aussi noir que votre chapeau et mou comme du goudron fondu. Ça coule comme de la mélasse, exactement, de la mélasse et au goût on croirait chiquer de la réglisse. Moi, j'appelle pas ça une bonne chique.

— Ce qui est bon pour l'un, dit Mr Hatch, est un poison pour l'autre. Une chique comme celle-là, moi, ça m'étoufferait. Je ne pourrais même pas me la mettre dans la bouche.

— Vous savez, dit Mr Thompson, d'une voix qui s'excusait un peu, je me suis contenté d'y goûter, et du bout des lèvres, pour ainsi dire. J'en ai mis un tout petit morceau sur ma langue et je l'ai recraché aussitôt.

— Je suis persuadé que je ne pourrais même pas aller aussi loin, dit Mr Hatch. Il me faut une chique naturelle, sèche, sans aucun parfum d'aucune sorte.

Mr Thompson commença à se rendre compte que Mr Hatch essayait de prouver qu'il était meilleur juge que lui en matière de tabac à chiquer et qu'il prolongerait la discussion jusqu'à ce qu'il y fût parvenu. Ce gros homme commençait à l'exaspérer sérieusement. Après tout, qui était-il et d'où venait-il ? Quel droit avait-il d'imposer aux gens le choix du tabac qu'ils pouvaient chiquer ?

— Les aromes artificiels, poursuivit obstinément Mr Hatch sont ajoutés rien que pour déguiser une feuille médiocre et faire croire à un type qu'on lui en donne plus que ce qui est pour son argent. Même un léger arome, c'est signe que la feuille ne vaut rien, vous pouvez me croire.

— J'ai toujours payé un bon prix pour mon tabac à chiquer, dit Mr Thompson, d'un ton sec. Je ne suis pas riche et je ne me fais pas passer pour riche, mais je dis une chose : c'est que pour ce qui est d'une fantaisie comme le tabac, j'achète ce qu'il y a de mieux sur le marché.

— Un arome, même léger, reprit Mr Hatch, changeant sa chique de place et lançant un jet de jus de tabac sur un petit buisson de roses tout rabougri, qui avait déjà bien du mal à ne pas mourir, avec le soleil qui le brûlait toute la journée et ses racines agrippées à cette terre consumée par la chaleur, c'est le signe...

— Quant à Mr Helton, voyez-vous, interrompit Mr Thompson avec une grande résolution, je ne vois pas de raison d'en vouloir à un homme parce qu'il a perdu la boussole une ou deux fois dans sa vie ; aussi je n'ai

pas l'intention de changer rien à rien. Je ne bouge pas. Je n'ai rien contre lui, il a toujours agi honnêtement avec moi. Il y a des choses et des gens, ajouta-t-il, qui suffisent à détraquer l'esprit de n'importe qui. Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'il y ait pas plus d'hommes qui finissent dans une camisole de force, quand je vois comment vont les choses, au jour d'aujourd'hui.

— Vous avez bien raison, s'écria Mr Hatch avec empressement, avec trop d'empressement, comme s'il retournait contre Mr Thompson le sens de toutes ses paroles. Vous m'avez enlevé les mots de la bouche. Tous les hommes qui devraient avoir la camisole de force ne l'ont pas. Ha! ha! ha! vous l'avez dit. Vous avez exactement saisi mon idée!

Silencieux, Mr Thompson continuait de mâcher sa chique, en fixant un point du sol à six pieds de distance, et il sentait monter de très loin, du plus profond de lui-même, un lent et sourd ressentiment qui grandissait et se répandait dans tout son être. A quoi ce bonhomme voulait-il en venir? Qu'essayait-il de dire? Ce n'était pas tellement les mots qu'il disait, mais son air et sa façon de parler : ce regard en dessous, ce ton de voix, comme s'il tentait d'humilier Mr Thompson au sujet de quelque chose. Mr Thompson n'aimait pas cela, mais surtout il n'arrivait pas à le définir. Il aurait voulu se retourner et flanquer le type en bas de la souche, mais ça n'aurait pas eu l'air raisonnable. A supposer que quelque chose lui arrivât quand il tomberait de la souche, un simple exemple, s'il tombait sur la hache et qu'il se blessât, et puis ensuite que quelqu'un vînt demander à Mr Thompson pourquoi il l'avait fait tomber, que répondre? Ça aurait l'air joliment bizarre, et ça serait encore bien plus saugrenu de dire : « Oh! ben, lui et moi, on s'est querellés au sujet d'une chique de tabac. » Il pourrait le faire tomber tout de même et puis raconter à tout le monde que ce bonhomme était gros et pas habitué à la forte chaleur, et que, tout en parlant, il avait eu un étourdissement et qu'il était tombé tout seul ; ou une histoire de ce genre qui ne serait pas non plus la vérité, car ce n'était pas la chaleur et ce n'était pas le tabac, Mr Thompson décida qu'il allait faire décamper cet individu, sans avoir l'air d'insister, et qu'il le surveillerait avec soin jusqu'à ce qu'il fût hors de vue. On n'a rien à gagner à se montrer affable envers des étrangers venus du dehors. Ils ont toujours quelque idée en tête ; sans ça, ils resteraient chez eux, au pays d'où ils sont.

— Et il y a des gens, dit Mr Hatch, qui garderaient tout aussi bien un fou dans leur maison, ils ne voient même pas de différence entre un fou et une autre personne. Moi, je dis que si un homme a ces idées-là, s'il ne choisit pas le monde qu'il fréquente, eh bien, eh bien, ça le regarde ; moi, ça ne me regarde pas. Je ne veux absolument pas m'en mêler. Là-haut, chez moi, dans le North Dakota, nous ne sommes pas comme ça. Je voudrais bien voir quelqu'un engager un fou dans sa ferme, surtout après ce qu'il a fait!

— Je ne savais pas que vous habitiez le North Dakota, dit Mr Thompson, je croyais que vous m'aviez dit la Georgia.

— J'ai une sœur mariée dans le North Dakota, dit Mr Hatch, mariée à un Suédois, mais l'homme le plus blanc que j'aie jamais rencontré. J'ai dit *nous*, parce que nous avons monté ensemble une petite affaire dans ces parages. Et c'est devenu mon pays, ou tout comme.

— Qu'est-ce qu'il avait fait? demanda Mr Thompson, qui se sentait de nouveau très mal à l'aise.

— Oh! pas grand'chose, dit Mr Hatch d'un air jovial, il a perdu la boule un jour en faisant les foins et il a enfoncé une fourche dans le corps de son frère, de part en part, pendant qu'ils travaillaient dans le champ. On était sur le point de l'exécuter, mais on s'est aperçu que la grande chaleur l'avait rendu « aliéné », comme on dit, et on l'a enfermé dans un asile. Voilà ce qu'il a fait. Pas plus. Pas de quoi vous faire sortir de votre caractère, ha! ha! ha!

Et, ouvrant son couteau bien pointu, il se mit à détacher une chique avec autant de soin que s'il découpait un gâteau en tranches.

— Eh bien, dit Mr Thompson, je n'essayerai pas de dire que je n'en suis pas abasourdi, non, monsieur. Mais là encore, je suis sûr qu'il doit avoir été poussé à bout. Y a des hommes qui vous donnent envie de les tuer, une bonne fois, rien que parce qu'ils vous regardent. Son frère devait être un de ces sales types comme y en a.

— Le frère allait se marier, dit M. Hatch. La nuit, il s'en allait courtiser sa belle. Un soir, l'a emprunté l'harmonica de Mr Helton, pour lui donner la sérénade, et l'a perdu c't' harmonica, qu'était tout neuf.

— Il en fait grand cas de ses harmonicas, dit Mr Thompson. Seul argent qu'il dépense ; une fois par ci par là, il s'en achète un neuf. Doit en avoir une douzaine dans c'te cabane, toutes tailles et tous modèles.

— Le frère a refusé de le lui remplacer, dit Mr Hatch, alors Mr Helton, comme je vous l'ai dit, il s'est levé et il a embroché son frère au bout de sa fourche. Y a pas à dire, vous savez, fallait vraiment qu'il soit tordu pour se mettre en colère, à ce point-là, pour une si petite chose.

— Ça semblerait, répondit Mr Thompson, peu disposé à se montrer jamais du même avis que ce type encombrant et antipathique. Il continuait à penser qu'il ne pouvait pas se rappeler un seul homme qu'il eût autant détesté à première vue.

— M'est avis que vous devez en avoir plus qu'assez d'entendre jouer le même air, une année après l'autre, dit Mr Hatch.

— Ma foi, de temps en temps, je trouve qu'il ne serait pas mauvais qu'il apprenne une nouvelle chanson, dit Mr Thompson ; mais il n'en apprend pas, alors y a rien à faire. D'ailleurs il est beau cet air.

— Un des Scandinaisiens m'a dit ce qu'il voulait dire : voilà comment je l'ai su, dit Mr Hatch. Surtout cet endroit où l'on a tant de joie qu'on ne peut pas s'empêcher de boire tout le vin qu'on a emporté, de le boire avant midi. Ça a l'air de vouloir dire que dans ces pays suèdes, les hommes

emportent une bouteille de vin avec eux, comme ça, naturellement ; du moins, c'est ce que moi j'ai compris. Quoique à vrai dire ces étrangers vous racontent n'importe quoi...

Il s'arrêta de parler et cracha.

L'idée de boire n'importe quel alcool par cette chaleur donnait le vertige à Mr Thompson. L'idée qu'on aurait pu se sentir heureux par un jour comme aujourd'hui, par exemple, était une fatigue. La chaleur le faisait vraiment souffrir. Le gros homme avait l'air vissé à la souche ; il était affalé dessus, dans ses vêtements foncés mouillés de sueur, trop grands pour lui, son ventre ballottant dans sa culotte, son large chapeau de feutre noir rejeté en arrière sur son front rouge et bas, enflammé par la chaleur. Une bouteille de bonne bière fraîche en ce moment serait d'un grand secours, pensa Mr Thompson, qui se rappela les quatre bouteilles enfoncées tout au fond de la cuve dans le fruitier, et sa langue desséchée frémit dans sa bouche. Mais il ne voulait rien offrir à cet homme, rien du tout, même pas une goutte d'eau. Il n'allait même plus chiquer en sa compagnie. Il cracha brusquement son tabac et du revers de la main s'essuya la bouche, en étudiant attentivement le visage qui était près du sien. Cet homme ne valait rien, il n'était venu pour rien de bon, mais bon sang, qu'avait-il donc en tête ? Mr Thompson décida qu'il lui laissait encore un petit moment pour terminer ce qu'il avait à faire, quoique ce fût, au sujet de Mr Helton et puis, s'il ne quittait pas les lieux, il le flanquerait dehors à coups de pieds.

Mr Hatch, comme s'il avait soupçonné ce qui se passait dans les pensées de Mr Thompson, tourna des yeux méchants, de petits yeux de cochon, vers lui.

— Au fait, dit-il, comme s'il venait de prendre une décision, je vais peut-être avoir besoin de votre aide pour la petite besogne que j'ai à faire, mais ça ne vous donnera aucun mal. Ce Mr Helton là, je vous l'ai dit, c'est un fou dangereux évadé, comme qui dirait. La vérité, c'est que, depuis douze ans à peu près, j'ai rattrapé une bonne vingtaine de fous évadés, sans compter deux bagnards en fuite que j'ai rencontrés par hasard ou tout comme. Je n'en fais pas mon métier, mais si y a une récompense (et généralement y a une récompense), c'est moi qui la touche naturellement. Ça finit par faire une bonne petite somme à la longue, mais c'est pas l'essentiel. La vérité, c'est que, moi, je suis pour l'ordre et pour la justice et je n'aime pas voir les malfaiteurs et les fous courir en liberté. C'est pas leur place. Et je suis bien sûr que là-dessus vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, tout dépend des cas, dit Mr Thompson, c'est selon, comme on dit. Moi, tout ce que je sais sur Mr Helton, c'est qu'il n'est pas dangereux. Je vous l'ai déjà dit.

Quelque chose de grave se préparait, Mr Thompson le sentait bien. Il s'interdit d'y penser. Il allait laisser le type vider son sac, et puis on verrait ce qu'on pouvait faire. Sans réfléchir, il sortit son couteau et sa

carotte et commença à se couper une chique, puis il se rappela sa résolution et les remit dans sa poche.

— La loi, disait Mr Hatch, est derrière moi, et solidement. Tout de même, ce Mr Helton, c'est un de mes cas les plus difficiles. C'est sa faute si mon record n'a pas pratiquement atteint cent pour cent. Je le connaissais avant que sa tête se dérange et j' connais la famille, alors j'ai entrepris de les aider à le retrouver. Et bien, monsieur, il aurait pu s'en tirer sans difficulté ; pour tout ce que nous en savions, il était mort ou tout comme, et depuis longtemps. Jamais nous ne l'aurions rattrapé. Oui, oui, et savez-vous ce qu'il a fait ? Eh bien, monsieur, il y a environ deux semaines, sa vieille maman a reçu une lettre de lui et dans cette lettre, elle a trouvé, savez quoi ?... Un chèque, oui, monsieur, un chèque sur notre petite banque locale, pour huit cent cinquante dollars, pas plus compliqué. La lettre disait pas grand'chose, simplement qu'il lui envoyait quelques économies, qu'elle aurait peut-être besoin de quelque chose... et c'était là, avec le nom, la date, le timbre de la poste, tout. La vieille femme a presque perdu la tête de joie. Elle retombe en enfance, on dirait presque qu'elle a oublié que son seul fils vivant a tué son frère et qu'il est devenu fou. Mr Helton écrivait qu'il réussissait bien et surtout qu'elle ne parle de sa lettre à personne. Mais, bien entendu, la vieille n'a pas pu garder ça pour elle, avec ce chèque à toucher et tout. Et c'est comme ça que je l'ai appris.

Il fut brusquement terrassé par l'émotion.

— Vous m'auriez envoyé bouler d'une chiquenaude.

Il se donna une bonne poignée de mains et se balança, en hochant la tête avec un grognement « Heu ! heu ! » dans le fond de la gorge. Mr Thompson sentit les coins de sa bouche s'abaisser. Sale immonde crapule, qui venait espionner, fourrer son nez dans les affaires des autres de cette façon, afin de percevoir le prix du sang. Voilà donc ce qu'il était. Il avait beau parler. C'était pas autre chose.

— Oui, ça, pour sûr, vous avez dû être surpris, dit-il en essayant de garder une voix calme, j'appelle ça une vraie surprise.

— Eh bien, monsieur, reprit Mr Hatch, plus j'y ai pensé, plus je me suis dit, qu'en définitive, je ferais bien de m'occuper un peu de cette affaire. Alors, j'en ai parlé à la vieille. Elle tombe presque en ruines, vous savez, à moitié aveugle et tout, mais elle n'avait qu'une idée, c'est de prendre le premier train et de venir voir son fils. Je lui ai bien expliqué les choses, comment qu'elle était trop faible pour faire le voyage et tout. Et puis, rien que pour lui faire plaisir, je lui ai dit que si elle me payait le déplacement, juste mes frais de voyage, je viendrais voir Mr Helton et je lui rapporterais toutes les nouvelles. Elle m'a donné une chemise neuve qu'elle a faite elle-même à la main et une espèce de gros gâteau suédois pour les lui apporter, mais j'ai dû les égarer quelque part sur ma route. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Je suppose qu'il n'est pas en état de les apprécier.

Mr Thompson se redressa et, se retournant sur le billot, regarda Mr Hatch et lui demanda aussi tranquillement qu'il le put :

— Et maintenant qu'avez-vous l'intention de faire? Voilà ce qu'il s'agit de savoir.

Lourd et mou, Mr Hatch se remit sur ses pieds et se secoua.

— Ben, je ne vous cache pas que je m'attends à une petite bagarre, dit-il, et j'ai les menottes ; mais j'aimerais autant éviter les violences si c'était possible. Je n'ai rien voulu dire aux voisins, pour ne pas faire d'histoires. J'ai pensé qu'à nous deux on pourrait en venir à bout.

Il plongea la main dans sa grande poche intérieure et les en tira. « Des menottes, pour l'amour de Dieu », pensa Mr Thompson. Arriver à l'improviste chez quelqu'un, par un après-midi paisible, le torturer, causer des désagréments, tirer des menottes de sa poche dans une maison convenable où vivent de braves gens, comme si ça faisait partie de la routine de tous les jours!

La tête bourdonnante, Mr Thompson se leva aussi :

— Eh bien! déclara-t-il rondement, laissez-moi vous dire qu'à mon idée vous faites là un fichu métier. Il faut que vous soyez en grand besoin de gagner votre vie. Et je vais vous donner un bon conseil : abandonnez l'idée que vous pouvez venir ici faire des embêtements à Mr Helton, et plus vous irez vite à décamper dans cette voiture de louage qui est là devant ma grille, plus j'en serai satisfait.

Mr Hatch rentra une menotte dans sa poche de veston, l'autre restant suspendue et pendant au-dehors. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et, du coup, rappela à Mr Thompson la silhouette d'un sheriff. Il n'avait pas l'air impressionné du tout, comme s'il n'avait pas senti que Mr Thompson parlait sérieusement.

— Ecoutez-moi un seul instant, dit-il. Il est impossible de supposer qu'un homme honnête comme vous va essayer d'empêcher qu'on fasse rentrer un fou évadé dans l'asile où il devrait être. Bien sûr, c'est assez pour vous bouleverser que d'apprendre la chose si brusquement. En réalité, je comptais sur vous qui êtes respectable pour m'aider à veiller à ce que justice se fasse. Mais, bien entendu, si vous ne voulez pas, il faudra que je cherche de l'aide ailleurs ; ça va paraître louche à vos voisins que vous ayez gardé chez vous un dément échappé, qui a assassiné son propre frère et que vous refusiez de le livrer. Ça va paraître plus que louche.

Avant même que d'entendre ces paroles, Mr Thompson savait parfaitement que ça aurait l'air très louche. Il allait se trouver dans une situation terriblement fâcheuse.

— Mais, depuis que nous parlons, j'essaye de vous dire, plaida-t-il, que cet homme n'est plus fou maintenant. Il a été tout à fait inoffensif pendant neuf ans. Il est... il est...

Mr Thompson n'arrivait pas à dire comment était Mr Helton.

— Bon Dieu, mais il est comme quelqu'un de notre famille, son meilleur soutien, celui sur qui on peut compter.

Mr Thompson essayait de voir clairement où était son devoir. C'est évident, Mr Helton pouvait redevenir fou à tout instant, et ce type, en faisant des racontars dans le pays, allait mettre Mr Thompson dans le pétrin. C'était une situation épouvantable. Il ne voyait pas du tout comment en sortir.

— Vous êtes fou, rugit brusquement Mr Thompson, c'est vous le seul fou ici, vous êtes beaucoup plus fou qu'il ne l'a jamais été! Allez-vous-en de chez moi ou c'est moi qui vous passerai les menottes et qui vous donnerai à la police. Vous êtes entré chez moi sans autorisation. Allez-vous-en..., cria Mr Thompson. Partez avant que je ne vous assomme.

Il fit un pas vers le gros bonhomme qui recula, l'air alarmé.

— Essayez, essayez, allez-y!

Et alors, il se produisit une chose que, dans la suite, Mr Thompson essaya en vain de reconstituer dans sa mémoire, sans jamais parvenir à en faire un tout. Il vit que le gros homme tenait à la main son long couteau-poignard, il vit Mr Helton tourner l'angle de la maison en courant, sa longue mâchoire tombante, les bras ballants, les yeux égarés. Mr Helton se plaça entre eux, les poings serrés, puis s'arrêta net, le regard fixé sur le gros homme ; tout son grand corps parut s'affaisser et fut saisi d'un tremblement semblable à celui d'un cheval apeuré ; alors le gros homme se rua sur Mr Helton, le couteau dans une main, les menottes dans l'autre. Mr Thompson vit venir le coup ; il vit la lame entrer dans le ventre de Mr Helton ; il sentit que ses propres mains arrachaient la hache du billot ; il sentit ses bras se lever au-dessus de sa tête et abattre la hache sur la tête de Mr Hatch, comme s'il assommait un bœuf.

Depuis un moment, Mrs Thompson écoutait avec une vague inquiétude le murmure des voix dont l'une lui était inconnue, mais au début elle se sentait trop fatiguee pour se lever et aller voir ce qui se passait. Les clameurs confuses qui s'élevèrent si brusquement la firent bondir sur ses pieds et sortir par la façade, sans avoir mis ses pantoufles ni complètement natté ses cheveux. S'abritant les yeux de sa main, elle vit d'abord Mr Helton, qui courait, le corps plié en deux, à travers le verger, comme un fugitif que poursuit une meute, et Mr Thompson, appuyé au manche de sa hache, était penché sur un homme qu'il secouait par l'épaule, un homme que Mrs Thompson n'avait jamais vu et qui gisait recroquevillé sur lui-même, le haut du crâne défoncé, au milieu du sang qui ruisselait et formait une flaque à l'aspect visqueux. Sans retirer sa main de l'épaule de l'homme, Mr Thompson dit d'une voix empâtée :

— Il a tué Mr Helton ; je l'ai vu tuer Mr Helton. Il a fallu que je l'étourdisse, cria-t-il très fort, mais il ne veut pas revenir à lui.

Mrs Thompson poussa un faible cri :

— Mais, le voilà là-bas, Mr Helton, en le montrant du doigt.

Mr Thompson se secoua et regarda dans la direction qu'elle lui indiquait. Mrs Thompson s'assit lentement contre le mur de la maison et

sentit qu'elle glissait, la figure en avant ; elle avait la sensation de se noyer, sans pouvoir remonter à la surface, et sa seule pensée, c'était qu'elle était bien contente que les garçons ne soient pas là. Ils étaient sortis. Ils étaient à la pêche, à Halifax. Oh! mon Dieu, comme elle était contente qu'ils ne soient pas à la maison.

Mr et Mrs Thompson rentrèrent en carriole et s'arrêtèrent devant leur grange, au coucher du soleil. Mr Thompson passa les rênes à sa femme et descendit pour ouvrir la grande porte, et puis Mrs Thompson conduisit le vieux Jim jusque sous le toit. La carriole était grise de poussière et d'âge, le visage de Mrs Thompson était gris de poussière et de lassitude et le visage de Mr Thompson qui, debout à la tête du cheval, commençait à défaire le harnais, était gris, sauf aux endroits où les joues fraîchement rasées et le menton étaient gris et bleu ; ce visage était creusé mais patient, comme celui d'un homme mort.

Mrs Thompson mit pied à terre sur le dur sol de la grange couvert d'engrais tassé, et elle secoua sa robe en tissu léger à fleurs. Elle portait ses lunettes de verre fumé et son chapeau de paille d'Italie, aux larges bords où courait une guirlande de myosotis bleus et roses, fatigués à l'extrême, ombrageait son front, noué à tout jamais par un pli de détresse.

Le cheval baissa la tête, poussa un énorme soupir et fléchit ses jambes raides. Les paroles de Mr Thompson rendirent un son creux et étouffé :

— Pauv' vieux Jim, dit-il, en s'éclaircissant la gorge, il a les côtes bien enfoncées. Pour lui, la semaine a été dure.

Il souleva le harnais d'une seule pièce, le fit glisser et Jim sortit des brancards en boitant un peu.

— Allons, c'est la dernière fois, dit Mr Thompson, s'adressant toujours à Jim, maintenant tu vas pouvoir te reposer ton saoul.

Mrs Thompson suivit le sentier caillouteux, en soulevant autour d'elle sa robe légère et ses jupons empesés, posant les pieds avec précaution entre les petites pierres pointues, fuyant le hangar où elle supportait à grand'peine de se trouver tout près de Mr Thompson, avançant lentement vers la maison, car elle redoutait d'y entrer. La vie n'était qu'épouvante, les visages des voisins, de ses fils, de son mari, le visage du monde tout entier, la forme de sa propre maison dans les ténèbres, l'odeur même de l'herbe et des arbres lui faisaient horreur. Aucun lieu de refuge, une seule chose à faire, supporter cela d'une façon ou d'une autre, mais de quelle façon ?

Les garçons étaient dans la cuisine ; Herbert regardait les pages comiques des journaux du dimanche précédent, les Katzenjammer Kids et Happy Hooligan. Il avait le menton dans les mains et les coudes sur la table et c'était vrai qu'il lisait, et qu'il regardait les images, mais il avait tout de même l'air malheureux. Arthur dressait le feu, il y posait une bûchette à la fois et la regardait s'enflammer et brûler. Il avait un visage

plus lourd et plus noir que celui de Herbert, et sa nature aussi était assez sombre. Mrs Thompson savait qu'il prenait les choses plus à cœur.

— 'Soir, m'man, dit Arthur, qui continua son travail.

Herbert rassembla tous les journaux et glissa sur le banc. C'étaient de grands garçons : quinze et dix-sept ans et Arthur était de même taille que son père. Mrs Thompson s'assit à côté d'Herbert et enleva son chapeau :

— Vous devez avoir faim, dit-elle, nous sommes en retard ce soir. Nous avons pris la route de Long Hollow, elle est plus mauvaise que jamais.

Sa bouche pâle s'affaissait de chaque côté en un pli triste.

— Alors, je suppose que vous avez vu les Manning? dit Herbert.

— Oui, et aussi les Ferguson, et les Allbright et ces nouveaux arrivés, la famille Mac Clallan.

— Ils ont dit quelque chose? demanda Herbert.

— Pas grand'chose. Vous savez comment c'est depuis le début; il y en a qui disent : oui; ils savent que le cas est clair, que le jugement rendu a été juste, et puis ils disent qu'ils sont contents que votre papa s'en soit si bien tiré, et ainsi de suite, certains en tous cas, mais on dirait qu'ils ne prennent pas vraiment son parti. Je n'en peux plus de fatigue, ajouta-t-elle, tandis que ses larmes se remettaient à couler sous ses lunettes noires... Je ne sais vraiment pas à quoi ça sert, mais on dirait que votre papa n'aura de répit qu'il n'ait raconté au monde entier comment c'est arrivé. Moi, je me demande...

— A mon avis, ça n'arrange rien du tout, dit Arthur en s'éloignant du poêle, rien du tout. Ça ne fait qu'entretenir cette histoire dans l'esprit des gens.

— Votre papa sait ce qu'il a à faire, dit Mrs Thompson. Ce n'est pas à vous de le critiquer. Il est bien assez malheureux sans qu'on vienne y ajouter.

Arthur ne répondit pas et serra sa mâchoire obstinée. Mr Thompson entra, les yeux enfoncés et l'air mort, ses mains épaisses d'un blanc gris couvertes de rides et fripées, parce qu'il les lavait tous les jours avant de s'en aller porter aux voisins sa version de l'histoire. Il avait revêtu ses habits du dimanche, un costume épais, poivre et sel, avec un nœud de cravate noir.

Mrs Thompson se leva, la tête lui tournait :

— Sortez tous de la cuisine, voulez-vous. Il fait beaucoup trop chaud et moi j'ai besoin de place. Je vais vous faire un peu à souper, si seulement vous voulez bien sortir et me laisser la cuisine.

Ils sortirent, l'air content de s'en aller; les garçons dans la cour, Mr Thompson dans sa chambre. Elle l'entendit qui gémissait tout seul en ôtant ses chaussures et elle entendit le lit qui craquait lorsqu'il s'y allongea. Mrs Thompson ouvrit la glacière et sentit la douce fraîcheur qui en sortait; jamais elle n'aurait pensé posséder un jour une glacière et,

surtout, elle n'aurait jamais espéré avoir assez d'argent pour la remplir de glace constamment. Au bout de deux ou trois ans, cela lui semblait encore un miracle. Les aliments étaient là, frais et propres, prêts à être réchauffés. Jamais elle n'aurait possédé cette glacière si Mr Helton n'était pas entré un jour par hasard ; si économe, si bon travailleur, si brave homme, pensa Mrs Thompson, tandis que son cœur se gonflait tellement qu'elle eut peur de s'évanouir une fois de plus, comme elle l'avait fait contre la porte ouverte où elle avait appuyé la tête. Elle ne pouvait pas supporter de se rappeler Mr Helton, son long visage triste, ses gestes silencieux, toujours si paisible et inoffensif, qui avait travaillé si dur et tant aidé Mr Thompson, et qu'elle avait vu courir à travers les bois et les champs brûlants, pourchassé comme un chien enragé, pendant que tous les voisins sortaient de chez eux avec des cordes, des fusils, des bâtons pour l'attraper et l'attacher.

— Oh! mon Dieu! dit Mrs Thompson avec une plainte longue et sèche en s'agenouillant devant la glacière et en cherchant à tâtons les plats, oh! mon Dieu? même s'ils empilaient des matelas sur le sol de la prison et contre les murs, même s'il y avait cinq hommes pour le tenir et l'empêcher de se faire du mal, il avait trop de blessures, il ne pourrait pas survivre, de toutes façons.

Mr Barbee, le sheriff, lui avait tout raconté. Il lui avait dit que, en réalité, on n'avait pas eu l'intention de le blesser, mais il fallait bien le capturer et il était fou furieux. Il ramassait de grosses pierres et il essayait de casser la tête à tous ceux qui l'approchaient. Dans sa poche de chandail, avait raconté le sheriff, il avait deux harmonicas, qui tombèrent pendant la bagarre et qu'il essaya de ramasser, et c'est comme ça qu'on s'empara de lui, à la fin : « On était *forcé* d'être brutal, Mrs Thompson, il se battait comme un chat sauvage .» Oui, pensa de nouveau Mrs Thompson avec la même amertume, naturellement, ils étaient forcés d'être brutaux. Ils sont toujours forcés d'être brutaux. Mr Thompson est incapable de discuter avec un étranger et de le renvoyer de chez lui paisiblement ; non, pensa-t-elle en se redressant et en refermant la glacière, il faut qu'il tue quelqu'un, qu'il ruine la vie de ses fils et qu'il soit la cause qu'on ait abattu Mr Helton comme un chien enragé.

Mr Thompson, se tournant et se retournant dans son lit, arrivait à la conclusion qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu ; à partir d'aujourd'hui, il allait essayer de laisser les choses où elles en étaient. Son avocat, Mr Burleigh, lui avait dit, dès le début : « Vous n'avez qu'à rester calme et de sang-froid. Vous êtes en bonne posture, même sans avoir de témoins. Il faut que votre femme assiste aux débats, sa présence agira beaucoup sur les jurés. Vous n'avez qu'à plaider non coupable et je me charge du reste. Le procès ne sera qu'une formalité, vous n'avez pas à vous faire le moindre souci. Vous serez sorti de cette affaire avant de vous en apercevoir. » Et pour entretenir la conversation, Mr Burleigh en était venu

à lui parler de tous les hommes qu'il connaissait dans le pays et qui, pour une raison ou une autre, s'étaient trouvés dans la nécessité de tuer quelqu'un.

— Comme je vous l'ai dit, insista Mr Thompson, Mr Hatch a menacé Mr Helton de son couteau à cran d'arrêt. C'est pour ça que je m'en suis mêlé.

— Vous avez bien fait, dit Mr Burleigh. Cet étranger n'avait aucun droit de s'introduire chez vous pour faire une telle démarche. Mais, nom de Dieu! ce n'est pas même un meurtre que vous avez commis là. Aussi, ne lâchez pas pied et ne vous énervez pas. Et ne dites pas un seul mot sans me consulter.

Même pas un meurtre. Mr Thompson avait dû recouvrir Mr Hatch d'un morceau de bâche et partir à cheval pour la ville avertir le sheriff. Moment pénible pour Ellie. Quand ils étaient revenus, le sheriff, le coroner et deux substituts l'avaient trouvée assise sur le bord de la route, là où un petit pont enjambe la ravine, à un demi-mille de la ferme. Mr Thompson l'avait prise en croupe et l'avait ramenée à la maison. Déjà, il avait dit au sheriff que sa femme avait assisté à toute la scène et, en l'aidant à monter dans sa chambre et à se mettre au lit, il eut le temps de lui dicter ce qu'elle devait répondre si on l'interrogeait. Il s'était bien gardé de parler de la folie de Mr Helton. Mais cela s'était révélé au procès. Sur les conseils de Mr Burleigh, Mr Thompson avait prétendu l'ignorer complètement, Mr Hatch ne lui en avait pas dit un mot. Mr Thompson fit semblant de croire que Mr Hatch recherchait Mr Helton uniquement pour vider une vieille querelle, et les deux personnes de la famille de Mr Hatch, qui étaient venues tout exprès pour essayer de faire condamner Mr Thompson, ne réussirent à rien du tout. Le procès avait été bien modeste ; Mr Burleigh y avait veillé. Il avait demandé des honoraires raisonnables et Mr Thompson l'avait payé et lui avait témoigné sa reconnaissance ; mais, quand ce fut terminé, Mr Burleigh n'eut pas l'air très content de lui voir prendre l'habitude d'arriver à toute heure dans son bureau pour discuter l'affaire, lui raconter des choses qui lui avaient échappé au début, essayer de lui expliquer à quel point Mr Hatch était une immonde crapule ; évidemment, Mr Burleigh n'avait plus l'air de s'y intéresser ; il prenait une figure furieuse et excédée quand il voyait Mr Thompson apparaître devant sa porte. Mr Thompson se répétait sans cesse qu'il s'en était bien tiré, très bien, comme l'avait prédit Mr Burleigh, mais — et là l'esprit de Mr Thompson ne pouvait plus avancer et se tordait comme un asticot transpercé par l'hameçon — il avait tué Mr Hatch : il était un meurtrier. C'était la vérité que Mr Thompson ne parvenait pas à saisir, même quand il se répétait ce mot tout bas. Voyons, mais pas une fois dans sa vie, il ne lui était venu à l'esprit de tuer quelqu'un, surtout pas Mr Hatch, et si Mr Helton n'était pas sorti en courant de cette façon inattendue, en entendant le bruit, eh bien, mais... oui mais, si Mr Helton était sorti en courant, c'était pour venir à son aide. Ce que

Mr Thompson n'arrivait pas à comprendre, c'est ce qui s'était passé ensuite. Il se rappelait seulement qu'il avait été déterminé à empêcher Mr Hatch de donner un coup de couteau à Mr Helton. Si on lui en laissait la liberté, il pourrait tout expliquer. Au procès, on ne lui avait pas permis de parler. Aux interrogatoires, il devait répondre oui ou non ; c'est tout, et on n'était jamais allé jusqu'au fond de l'histoire. Depuis le procès, chaque matin de la semaine, il s'était lavé, rasé, il avait mis ses habits du dimanche et, emmenant Ellie, était allé raconter à tous les voisins qu'il n'avait pas fait exprès de tuer Mr Hatch, et à quoi ça avait-il servi ? Personne ne l'avait cru.

Quelquefois l'air qui l'entourait, chargé de désapprobation, devenait si épais qu'il se débattait et l'écartait de ses poings, suant à grosses gouttes ; il se mettait à crier son histoire d'une voix étranglée par la poussière et, à la fin, c'était presque une clameur : « Ma femme, que voici, vous la connaissez bien, elle y était, elle a tout vu, tout entendu, si vous ne me croyez pas, demandez-lui, elle ne ment jamais ! » et Mrs Thompson, les mains nouées ensemble, le menton tremblant, brisée de douleur, ne manquait pas de dire : « Oui, c'est bien ça, c'est la vérité... »

Aujourd'hui, la mesure était comble, décida Mr Thompson. Tom Allbright, un vieux soupirant d'Ellie (mon Dieu, mais il avait été le cavalier servant d'Ellie tout un été) était venu à leur rencontre, sur la route, devant sa maison, et là, tête nue, les avait empêchés de descendre de voiture. Il regardait au delà d'eux, avec une crispation de gêne au visage, tout en leur disant que la sœur de sa femme était là avec une cargaison de gosses, et que la maison était pleine et toute sens dessus dessous, sinon il leur aurait volontiers demandé d'entrer. « Nous avons toujours l'intention d'aller jusque chez vous un de ces jours, avait dit Mr Allbright, en s'éloignant et en essayant d'avoir l'air très occupé, nous avons eu beaucoup de travail ici, depuis quelques temps. » Alors, ils avaient été bien forcés de répondre : « Nous passions par hasard » et de continuer leur chemin.

Les Allbright, avait dit Mrs Thompson, des amis pour les bons jours.

— On les trouve dans la prospérité, ça, c'est un fait, avait ajouté Mr Thompson, mais c'était une piètre consolation pour lui comme pour elle.

A la fin, Mrs Thompson avait perdu courage.

— Rentrons chez nous, dit-elle, le vieux Jim est fatigué et il a soif. Nous sommes allés assez loin.

— Oh ! puisque nous sommes sur cette route avait dit Mr Thompson, nous pourrions aussi bien nous arrêter chez les Mac Clellan.

Ils entrèrent dans le champ et demandèrent à un petit garçon aux cheveux cotonneux si sa maman et son papa étaient à la maison. Mr Thompson désirait les voir. Le petit garçon resta un moment la bouche ouverte à les fixer, puis il se mit à galoper vers la maison en criant :

« Momon! Pópa! Sortez dehors. Y'a c't'homme qu'a tué Mr Hatch qu'est v'nu vous voir! »

L'homme sortit, chaussettes aux pieds, une bretelle attachée, l'autre cassée et qui pendait.

— Descendez donc Mr Thompson, dit-il, et entrez. La vieille a fait sa lessive, mais a va venir.

Mrs Thompson quitta la voiture à tâtons et vint s'asseoir dans un fauteuil d'osier branlant sur le perron de bois, qui cédait sous ses pieds. La maîtresse de maison, nu-pieds, en robe de cotonnade, s'accroupit sur une marche, sa figure pâle et grasse envahie de curiosité. Mr Thompson commença :

— Voilà, je suppose que vous l'avez appris, ces temps-ci, j'ai eu des ennuis bien étranges, comme on dit, c'est pas le genre d'ennuis qui arrivent à un homme tous les jours de l'année, et il y a des choses que je ne veux pas que les voisins les comprennent de travers, alors...

Il s'arrêta avant de poursuivre, en bafouillant, car les visages de ses deux auditeurs avaient pris un air de sournoise méchanceté.

— Ma femme vous dira...

Et c'était le moment le plus dur, parce qu'Ellie, sans jamais bouger un muscle, avait l'air de se raidir comme si quelqu'un menaçait de la frapper.

— Demandez à ma femme : elle ne ment pas.

— C'est vrai, je l'ai vu.

— Eh ben, eh ben, dit l'homme sèchement, en se grattant les côtes sous sa chemise, ça, pour sûr c'est pas plaisant. J'vois tout d'même point c'que, nous, on peut ben y faire. Y a pas d'raison qu'on soye mêlés à des affaires ed'tuerie, y a pas d'raison. Tournez-le dans tous les sens, ça nous ar'garde point. Tout d'même, c'est gentil d'vot' part d'avoir venu nous dir' c'qu'y en est, par'c qu'à vrai dire, nous, on a entendu des drôl' d'histoires, joliment drôles, même que j'ai fichtrement rien pu y comprend'.

— De nos jours, le mond' y s'entretue tous l'un l'aut', dit la femme ; nous on n'approuv' pas celui qui tue. La Bible...

— Ferme ta gueule, dit l'homme, et garde-la close ou c'est moi que je te la fermerai. Moi, ça m'a l'air que...

— Il faut que nous partions, dit Mrs Thompson, en libérant ses mains étroitement jointes, nous sommes déjà restés trop longtemps. Il se fait tard et nous sommes loin de chez nous.

Mr Thompson la comprit à demi mot et la suivit. L'homme et la femme, affalés contre les montants branlants de leur auvent, les regardèrent partir.

Étendu sur son lit, Mr Thompson comprit que maintenant la fin était venue. Il était mort à son passé, il était arrivé au bout de quelque chose sans savoir comment. Quelque chose de différent allait commencer, il ne savait pas quoi. D'une certaine manière, cela ne le regardait même pas. Il n'avait pas l'impression qu'il y jouerait un grand rôle. Fourbu, vide, il se leva et descendit dans la cuisine, où Mrs Thompson servait tout juste le souper.

Chaque fois qu'il fermait les yeux pour essayer de dormir, Mr Thompson sentait son esprit sursauter et se mettre à courir comme un lapin. Il sautait d'une chose à l'autre, pour essayer de recueillir par-ci par-là un indice qui finirait par établir clairement ce qui s'était passé le jour où il avait tué Mr Hatch. Malgré tous ses efforts, l'esprit de Mr Thompson n'arrivait à aucun point qu'il n'eût déjà atteint, il ne voyait rien qu'il n'eût déjà vu, et il savait que cela n'était pas satisfaisant. S'il n'avait pas bien vu cette première fois, alors, du commencement jusqu'à la fin, il avait eu tort de tuer Mr Hatch, et il ne restait plus rien à faire, autant tout abandonner. Il avait encore l'impression qu'il avait fait une chose qui n'était peut-être pas bonne à faire, mais la seule chose qu'il pouvait faire ce jour-là. Oui, mais était-ce bien vrai? *Avait-il été forcé de tuer Mr Hatch?* Il n'avait jamais rencontré un homme qu'il détestât plus, au premier coup d'œil. Il sentait, jusque dans la moelle de ses os, que cet individu était venu dans une mauvaise intention. Ce qui paraissait maintenant très étrange, c'était : pourquoi n'avait-il pas tout simplement dit à Mr Hatch de s'en aller, avant même de lui permettre d'entrer ?

Mrs Thompson, les bras croisés sur la poitrine, était étendue près de lui, tout à fait immobile, mais pourtant l'air éveillé : « Tu dors, Ellie? »

Après tout, il aurait pu se débarrasser de lui tout tranquillement ou peut-être qu'il aurait pu le maîtriser, lui passer les fameuses menottes et le livrer au sheriff. Il essaya de s'imaginer comment tout se serait passé, rien que ce soir, tenez, si Mr Helton avait été encore là, sain et sauf, dans sa cabane ; et si Mr Hatch avait été en prison, bien à l'abri, fou furieux sans doute, mais dans l'impuissance de nuire, prêt à écouter la voix de la raison, à se repentir de sa méchanceté, cet ignoble misérable lâche venu pour persécuter un innocent et ruiner toute une famille qui ne lui avait jamais fait de mal. Mr Thompson sentit les veines de son front se gonfler, ses poings se crispèrent comme s'il saisissait le manche d'une hache, il se mit à suer à grosses gouttes et bondit hors du lit avec un hurlement qui s'étrangla dans sa gorge, tandis qu'Ellie lui courait après en criant : « Oh! non, arrête, arrête, arrête », comme si elle avait un cauchemar terrible. Il s'arrêta, tremblant au point que ses os s'entrechoquaient, et cria d'une voix rauque : « Allume la lampe, allume la lampe, Ellie ».

Au lieu de lui obéir, Mrs Thompson poussa un faible cri aigu, à peu près

le cri qu'il avait entendu ce jour-là, quand elle était apparue à l'angle de la maison et qu'elle l'avait vu, la hache à la main. Il ne la voyait pas, dans le noir, mais elle avait regagné le lit et se tordait violemment. Horrifié, il la chercha à tâtons et ses mains aveugles trouvèrent ses bras levés, tandis que des deux mains elle s'arrachait les cheveux, son cou raidi projeté en arrière, suffoquée par ses cris étranglés dans sa gorge... Il appela : « Arthur, Herbert... votre mère », à tue-tête, d'une voix qui se brisait. Il tenait sa femme dans ses bras quand les garçons entrèrent en se bousculant, Arthur élevant une lampe au-dessus de sa tête. A cette lueur, Mr Thompson vit les yeux grands ouverts de Mrs Thompson le fixer avec épouvante, tandis que des larmes en coulaient à flots. A la vue des garçons, elle s'assit sur son lit, étendit vers eux l'un de ses bras dont la main s'agitait en un cercle insensé, puis, brusquement détendue, elle se laissa retomber sur son lit. Arthur posa la lampe sur la table et se tourna vers Mr Thompson. « Elle a peur, dit-il, elle a une peur mortelle ». Son visage était noué de fureur, il se dressait devant son père, les poings levés comme s'il voulait le frapper. La figure de Mr Thompson s'allongea ; il était si surpris qu'il s'écarta du lit. Herbert passa de l'autre côté. Ils se tinrent à droite et à gauche de Mrs Thompson, et regardèrent Mr Thompson comme une dangereuse bête sauvage.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? cria Arthur d'une voix d'homme, d'une voix d'adulte. Si tu la touches encore, je te fais sauter la cervelle !

Herbert était pâle, sa joue frémissait, mais il était du parti d'Arthur ; il ferait tout ce qu'il pourrait pour aider Arthur.

Tout esprit combattif avait abandonné Mr Thompson. Ses genoux pliaient sous lui, sa poitrine se creusait.

— Voyons, Arthur, dit-il, en mots que brisait son souffle court. Elle est évanouie à nouveau. Va chercher l'ammoniaque.

Arthur ne broncha pas. Herbert apporta la bouteille et la tendit à son père, avec un mouvement de recul.

Mr Thompson mit le flacon sous le nez de Mrs Thompson. Il versa un peu de liquide au creux de sa main et lui en frotta le front. Elle eut un court soupir et ouvrit les yeux, puis écarta sa tête de lui. Herbert fit entendre une plainte enchifrenée, pleurnicharde et désolée :

— Maman, maman, disait-il, ne meurs pas, maman.

— Je vais très bien, dit Mrs Thompson, ne vous tourmentez donc pas. Herbert, il faut que tu cesses. Je me sens très bien.

Elle ferma les yeux. Mr Thompson était en train d'enfiler son pantalon du dimanche ; il mit ses chaussettes et ses chaussures. Les garçons étaient assis de côté et d'autre du lit et regardaient le visage de Mrs Thompson. Mr Thompson mit sa chemise et sa veste.

— Je crois que je vais aller chercher le médecin, dit-il, ça n'est pas bon signe à mon gré qu'elle se trouve mal comme ça. Veillez sur elle jusqu'à mon retour.

Mr Thompson traversa la cuisine. Là, il alluma la lanterne, prit un mince bloc de papier bon marché et un bout de crayon sur l'étagère où les enfants rangeaient leurs objets d'écoliers. Passant son bras sous l'anneau de la lanterne, il fouilla dans le placard où il gardait ses fusils. Le fusil de chasse était là, à portée de sa main, chargé et tout prêt ; un homme peut avoir besoin de son fusil de chasse à tout moment. Il quitta la maison sans regarder autour de lui, et sans regarder derrière lui une fois qu'il l'eut quittée ; il passa près de sa grange sans la voir, et se dirigea vers l'extrémité la plus éloignée de ses champs, qui s'étendaient vers l'Est jusqu'à un demi-mille. Mr Thompson avait senti s'abattre sur lui tant de coups, venant de directions si diverses, qu'il ne pouvait plus s'attarder pour rechercher où les coups le frappaient. Il poursuivit sa marche à travers les champs labourés, à travers les prairies, franchissant prudemment les clôtures de fil de fer barbelé, en faisant passer son fusil d'abord ; il y voyait presque dans l'obscurité, ses yeux s'y étaient habitués. Enfin, il parvint à la dernière barrière ; là, il s'assit, le dos contre un piquet, sa lanterne à côté de lui et, posant le bloc de papier sur son genou, il mouilla le bout de crayon et se mit à écrire :

« Sur mon Dieu tout-puissant, grand juge suprême, devant qui je vais bientôt paraître, je jure ici solennellement que je n'ai pas tué Mr Hatch intentionnellement. C'est arrivé en défendant Mr Helton. Je ne voulais pas le frapper avec ma hache, mais seulement l'empêcher de blesser Mr Helton. Ma femme... »

Ici, Mr Thompson s'arrêta pour réfléchir un peu ; du bout de sa langue, il mouilla la pointe du crayon et effaça les deux derniers mots. Il resta un moment à les noircir jusqu'à ce qu'il eût fait une tache allongée bien nette, à l'endroit où les mots avaient été, et il continua :

« ... C'est Mr Homer T. Hatch qui est venu avec l'idée de faire du mal à un homme inoffensif. Il est la cause de tous ces malheurs et il méritait de mourir, mais je regrette que c'est moi qui ai été obligé de le tuer. »

De nouveau, il lécha la pointe du crayon en s'appliquant et signa son nom tout entier ; il plia le papier et le mit dans sa poche extérieure. Enlevant la chaussure et la chaussette de son pied droit, il installa la crosse de son fusil de chasse sur le sol avec les canons jumelés dirigés vers sa tête. C'était très incommode. Il y réfléchit un peu, en reposant sa tête sur le canon du fusil. Il tremblait et sa tête s'emplissait d'un grand bourdonnement qui le rendait sourd et aveugle, mais il s'étendit au sol, tourné sur le côté, ramena le canon de l'arme sous son menton et de son gros orteil chercha maladroitement la gâchette. Comme ça, il y arriverait très bien.

KATHERINE-ANNE PORTER

TRADUCTION DE MARCELLE SIBON

ÉCONOMIES ET ÉCONOMIE

La situation économique et financière de la France apparaît de plus en plus confuse aux yeux d'une opinion insuffisamment avertie des forces profondes qui sont en jeu. L'attention se porte alternativement sur les côtés d'ombre et les côtés de lumière d'un tableau qui abonde en contrastes apparents. Un retour partiel à la liberté des échanges est en vue. Il est, d'autre part, incontestable qu'une reprise générale de la production a eu lieu dans la plupart des secteurs et qu'ainsi sont établies solidement les bases d'une stabilité d'abord, et d'une reprise ensuite, qui devraient redonner à notre pays des conditions normales d'existence. Cependant, il n'en est rien. Le malaise s'accroît partout et le mécontentement général s'exprime par des manifestations qui, pour n'être pas toutes spectaculaires et visibles, n'en sont pas moins profondes.

Les causes de notre déplorable situation commencent à être connues, l'évidence finissant toujours par se faire jour. Après des erreurs qui nous ont coûté si cher, on déclare enfin qu'il importe d'améliorer non pas le salaire, mais le pouvoir d'achat représenté par celui-ci. On met l'accent, et mieux vaut tard que jamais, sur les déceptions qu'a entraînées une politique illusionniste affectant pour les réalités le plus souverain, mais le plus dangereux des mépris.

Nous en sommes aujourd'hui à la première phase de ce retour au bon sens, qui conduit à rechercher les économies indispensables pour sauver les finances publiques du gouffre vers lequel elles glissaient. Sagesse bien sommaire d'ailleurs, et nous dirons même affligeante, car elle appelle notre pays à une œuvre purement négative de restriction, alors qu'il y aurait tant à faire pour lui ouvrir les voies de l'espérance véritable. Il est malheureux de constater que les mesures positives antérieurement prises nous aient presque toutes précipités dans des impasses, de sorte que les mesures salvatrices qui s'imposent aient un aspect presque exclusivement négatif. Nous n'avons aucun goût pour la politique des économies, qui est la malheureuse rançon d'expériences qu'il aurait

mieux valu ne pas tenter. Mais surtout nous pensons que cet échenillage indispensable des charges sous lesquelles succombe l'État ne suffit pas. C'est quelque chose d'enlever le fardeau sous lequel gémit un homme, mais ce qui importe plus encore, c'est d'éviter son anémie, de lui redonner des forces, de faire qu'il reprenne du poids, des muscles et du goût à la vie. A l'ère endeuillée des économies doit succéder le plus vite possible la remise en route de l'économie elle-même qui seule peut emporter l'adhésion et la confiance du peuple.

Si résolument que l'on commence à parler de diminuer les dépenses, cette réalisation se heurte aux plus grosses difficultés. Le budget actuellement soumis par tranches à un Parlement blasé fait état d'environ 630 milliards que le Trésor devrait emprunter pour l'année 1947, en y comprenant 110 milliards qui subsistent comme déficit irréductible et minimum du budget ordinaire après qu'on l'ait allégé de tout ce qui pouvait être transféré à d'autres comptes du Trésor.

On a annoncé que 50.000 fonctionnaire devraient être licenciés dans les délais les plus brefs. Rien n'illustre mieux la cruauté d'une politique aberrante qui ouvre des perspectives, ou qui les ferme, avec une totale indifférence vis-à-vis des valeurs humaines qui en sont affectées. Les réactions sont d'ailleurs très vives. Un courageux ministre, conscient de l'inévitable amputation qu'exige le retour à l'équilibre, avait entrepris de renvoyer le personnel visiblement inutile d'un ministère qui, tout entier, n'avait plus beaucoup à faire. Un conflit violent s'éleva aussitôt et des communiqués de presse, sous le titre : « Situation confuse au Ministère des Anciens Combattants » signalaient que le premier étage était occupé par un parti, l'entresol par un autre, telle direction communiquant avec telle autre par les sous-sols conservés libres. Les difficultés qui s'élèvent sont aggravées par les revendications de fonctionnaires constatant la tragique diminution de leur standard de vie et exigeant de pouvoir vivre dignement. Aussi, au moment même où l'on veut réduire les charges publiques, est-on obligé d'ajouter 50 ou 60 milliards par an aux dépenses de personnel assumées par l'État. La somme est contestée; aussi bien n'en est-on pas à quelques milliards près, la seule chose importante et certaine étant l'impossibilité pour un fonctionnaire moyen d'assurer sa subsistance dans les conditions actuelles des prix.

La politique des économies a trouvé son expression la plus générale dans la décision gouvernementale de faire baisser tous les prix de 5 p. 100, en attendant une seconde étape de baisse. L'orientation ainsi donnée est de beaucoup la meilleure qui se puisse concevoir. A vrai dire, elle est même la seule. Rien de valable ne peut être tenté si les prix continuent la sarabande vertigineuse dans laquelle ils sont entraînés. Mais imaginer qu'il suffise d'une décision aussi sommaire pour contenir les prix, cela est une toute autre affaire qui mérite examen.

Quelque espoir que nous ayons de nous acheminer vers une situation plus souple, force nous est bien de constater que nous subissons un dirigisme forcené. Salaires, prix, rationnement, circulation des produits, autorisations à demander, partout l'État règne en maître avec une autorité qui, pour être hélas bafouée par les tenants des marchés latéraux, ne s'en impose pas moins à tous les citoyens qui, de gré ou de force, respectent la loi. La minutie invraisemblable de la réglementation qui nous enserre de partout paraîtrait inconcevable si nous n'étions depuis des années habitués à nous voir privés des attributs les plus élémentaires de l'individu. On ne peut se chausser à neuf que le jour anniversaire de sa naissance ; ce qui, d'ailleurs, est un progrès sur le temps où on ne le pouvait pas du tout. Un avis officiel informe les familles de plus de trois enfants qu'elles pourront acheter une toile cirée de 1 m. 50 sur 1 m. 35 moyennant présentation d'un bordereau signé, et remise des trois tickets lettres A, B, D, des cartes de textile L, B, E, J, 1946. Que, dans un régime aussi tyranniquement surveillé, on puisse déclarer que tous les prix sont trop élevés et qu'ils doivent uniformément régresser d'un même pourcentage, cela est, au même instant, un acte de foi aveugle dans les vertus du dirigisme, et un aveu éclatant de sa faillite. L'opinion, dans son ensemble, a accueilli avec une extrême faveur l'annonce d'un mouvement souhaité. Une bonne humeur générale a montré que le pays ne demandait qu'à s'engager dans la voie d'un retour à des pratiques saines qui lui redonneraient la tranquillité d'esprit qu'il ne connaît plus depuis les aventures dans lesquelles, de hausse en hausse, on l'a conduit. Nous sommes, d'ailleurs, profondément persuadé que les circonstances permettent de larges baisses de prix, car la bureaucratie tatillonne dont nous sommes affligés tolère, ou souvent même impose, des gains invraisemblables et injustifiés, proportionnés non à l'utilité mais, au contraire, au degré de parasitisme de leurs bénéficiaires. L'accroissement de la production permet, et par conséquent exige, que les prix de vente soient ramenés au voisinage de prix de revient qui devraient baisser, toutes choses étant égales d'ailleurs. Mais cette dernière restriction est évidemment capitale.

Chacun a remarqué le paradoxe qu'a constitué la baisse de tous les prix, sauf de ceux des services publics qui, au même instant, faisaient parfois plus que doubler. Ce serait une critique trop facile que d'ironiser sur le coût d'affranchissement d'une lettre qui, de trois francs, passe à 5 francs, de façon à permettre une baisse substantielle jusqu'à 4 fr. 50. C'est ainsi que le billet de métro a « baissé » de 2 à 4 francs et l'électricité de 5 fr. 86 à 7 fr. 78 le kilowatt. Loin de nous la pensée de dire que ces prix ne devaient pas monter. Quelles que soient les causes du déficit budgétaire, celui-ci existe et, au milieu de prix généralement en hausse, les services publics doivent suivre le mouvement. Mais il est impossible de prétendre que l'on a fixé les prix à un palier stable, si au même moment on abaisse ceux du secteur privé mais qu'on élève ceux du sec-

teur public qui vont forcément enchérir les coûts de revient nationaux.

Les journaux n'ont pas suivi la baisse générale ; par contre ils ont cessé de paraître au moment où le pays avait besoin de connaître les graves décisions prises par le Gouvernement. Tout ce qui touche à l'équilibre financier de la presse, et à ses rapports avec l'étrange Société nationale qui doit 1 milliard environ à l'État, est environné d'obscurité. Ce qu'un observateur peu éclairé sait de la question, c'est que les rotativistes, qui exigeaient une hausse de salaire, touchent 15 420 francs par mois pour six journées de cinq heures de travail ; s'ils font deux tournées, comme paraît-il c'est le cas général, ils touchent 31 000 francs par mois. Il n'est pas arbitraire de rapprocher de leur traitement celui d'un professeur au Collège de France, qui est exactement du même montant. Encore, ce dernier est-il supérieur à celui de bien d'autres fonctionnaires comme, par exemple, les magistrats, réduits à des situations misérables. Les revues, à la différence des journaux, ont dû changer leur tarif. Malheureusement, il se trouve que leur prix de revient vient de s'accroître, les factures d'imprimerie ayant été diminuées comme de juste, mais sur des bases majorées, sans parler de la hausse de l'électricité, du téléphone, des frais de port. La mise en place de l'invraisemblable édifice appelé Sécurité sociale s'est aussi traduite par de lourdes charges contre lesquelles protestent presque universellement, mais vainement, les malheureux assujettis.

Quelle que soit la bonne volonté avec laquelle on veuille et on doive contribuer à la baisse des prix, force est bien de reconnaître les obstacles auxquels on se heurte, car elle n'a de valeur réelle, et non plus nominale, que si elle intervient dans un milieu économique débarrassé des pressions systématiques et continues qui s'exercent dans le sens de la hausse. La question dépasse les économies à faire, pour atteindre l'économie tout court. Nous refusons de nous indigner que des travailleurs et des fonctionnaires réclament un salaire minimum leur permettant de vivre, ce qui est bien le moins ; mais nous déplorons que le pays soit organisé d'une façon telle qu'il devienne impossible de satisfaire à des vœux aussi légitimes.

On nous annonce un désastre du pain, et de fait 30 à 50 p. 100 des emblavures d'automne auraient été gelées. Mais la vérité est plus complexe. La culture du blé ayant cessé d'être rémunératrice par suite des prix fixés trop bas, les surfaces ensemencées ne cessent de décliner. En 1938, elles s'élevaient à 4 729 000 hectares ; elles étaient, en 1945, de 3 652 000 et elles sont tombées, en 1946, à 3 582 000. Plutôt que d'accuser exclusivement les intempéries, il vaudrait mieux reconnaître que le sol français est en passe de produire moins et que, par conséquent, les Français sont condamnés à manger moins. On se félicite de ce que la production totale de charbon en France ait dépassé celle de 1939. Mais il s'agit de produits dont les qualités ne sont pas comparables et qui sont

obtenus avec une main-d'œuvre beaucoup plus nombreuse et une durée de travail accrue. Ce qu'il faut savoir, car c'est là un point capital en ce qui concerne le rapport possible des salaires et des prix, c'est qu'une heure de travail d'un mineur de fond, en 1946, a fourni au pays une quantité de calories utilisables égale à 58 p. 100 de celle que le même geste, pendant le même temps, fournissait en 1939. Prétendre, dans ces conditions, améliorer le standard de vie est en opposition flagrante avec des constatations économiques contre lesquelles ni discours, ni programmes ne peuvent rien.

Nous avons souvent décrit le mécanisme d'appauvrissement que constituait l'extension démesurée du secteur public en France et la dégradation irrémédiable qui en résultait pour la monnaie. La publication du bilan d'une Société nationale d'aviation met en pleine lumière le phénomène qui a été prédit.

L'émotion du lecteur qui découvre dans les colonnes du *Journal officiel* le bilan de la Société Nationale du Sud-Ouest, est analogue à celle du démineur qui aperçoit à travers les branches l'engin redoutable dont on lui a annoncé la présence. Un pareil document mériterait d'être examiné avec la rigueur qui est de mise dans les laboratoires et avec toute la précaution qu'exige le maniement des matières explosives. Cette Société est au capital de 77 millions. Une convention passée avec le Ministère de l'Air a mis définitivement à la charge de l'État une indemnité dite de « maintien de potentiel », destinée à couvrir les dépenses « en attendant la réorganisation des programmes et pour permettre de prospecter les commandes extra-aéronautiques ». La Société reçoit donc régulièrement le remboursement de l'excédent de ses dépenses par rapport au montant théorique de ses recettes, dans lequel reste compris le bénéfice qui avait été prévu et qui, lui, reste acquis. Un exemple chiffré, et bien entendu théorique, permet de comprendre le fonctionnement du système. Un marché a été passé pour un prix de 65, comportant un prix de revient admis de 60 et un bénéfice de 5. Il se trouve que la Société a dépensé 100, ce qui devrait la mettre en perte de 35. Mais l'État, aux termes de sa convention, va lui payer 65 comme prévu, à quoi s'ajouteront 40, au titre de maintien du potentiel, pour représenter la différence entre le prix de revient réel de 100 et celui de 60 compris au marché. Au total, l'État paiera 105 et la Société conservera un bénéfice (?) de 5.

Malgré ces conditions, particulièrement enviables on en conviendra, la constitution de provisions indispensables pour des risques en cours ou des dépréciations diverses conduit la Société à accuser une perte de 291 millions, qui aurait été incomparablement plus élevée sans l'allègement occulte dont elle a bénéficié. Fort heureusement (on s'excuse de cet adverbe), la chute du franc a permis de réévaluer les immobilisations qui ont naturellement une valeur nominale actuelle très supérieure à ce qu'elles ont coûté autrefois. L'utilisation intégrale des coefficients maxima prévus par la loi a permis de dégager une plus-value de 262 millions ;

pour arriver à ce chiffre, il a fallu réévaluer même des installations qui avaient été entièrement amorties et qui avaient cessé de figurer au bilan. Ce gain fortuit a compensé partiellement la perte de la Société, laquelle, pour finir, ne figure plus au bilan du 31 décembre que pour la somme de 29 millions, qui paraît modeste après de telles péripéties. Depuis que le monde est monde on discute dans les écoles pour savoir si telle discipline de l'esprit est une science ou un art. On sera tenté de penser que la comptabilité se rangerait plutôt parmi les arts... Ajoutons que l'État a avancé à la Société 1 milliard 150 millions pour des travaux en cours. Il a payé, de façon définitive, les sommes nécessaires à combler le déficit d'exploitation. Enfin, le Trésor public, agissant comme un banquier, a prêté 586 millions à cette même Société.

On a appris, d'autre part, qu'une Commission parlementaire avait enquêté sur la Société Nationale du Sud-Est. Les premières conclusions constatent que cette entreprise, au capital de 74 millions, a perdu 600 millions et qu'elle accroît son déficit de 50 millions par mois. On demande le rétablissement de l'autorité, le licenciement de 40 p. 100 du personnel et l'arrêt des fabrications ambitieusement dénommées de reconversion.

Enfin les journaux d'annonces légales nous ont fait connaître que la Société du Sud-Est avait décidé, le 6 janvier 1947, d'augmenter son capital de 478 millions de francs et que la Société du Sud-Ouest avait décidé d'augmenter le sien de 492 millions. Bien entendu, c'est l'Etat seul qui sera invité à souscrire le milliard nécessaire, puisqu'il est le seul et heureux actionnaire de ces Sociétés.

On conviendra que l'examen de ces véritables bombes à retardement qui ont été déposées tout le long des circuits de notre économie est plein d'enseignement. Le dirigisme, cette huitième plaie de la France, se caractérise par la création de ces singuliers mécanismes d'horlogerie qui opèrent en filière et dissocient la monnaie par contagion, en amenant la pauvreté comme un sous-produit de leur explosion. Répétons, une fois encore, qu'il n'y a rien ici qui doive relever d'une attitude politique ou d'une discussion théorique. Ce sont les événements eux-mêmes dont on observe les pulsations, au moyen de cette vivisection nécessaire qui en apprend plus sur les mystères de la vie sociale que tant de commentaires destinés au public.

Les faits sont visibles sans qu'il soit besoin d'une loupe. On sait ce qu'il en est advenu de l'aviation commerciale française qui avait brillamment rayonné à travers les continents. Aujourd'hui, ce sont surtout des appareils de modèle allemand ou étranger qui volent sur les quelques lignes que nous avons conservées. — La question du charbon est pratiquement résolue pour l'ensemble de la population qui a complètement désappris à se chauffer, qui ignore ce que c'est qu'un sac d'anthracite et à qui il faudra peut-être apprendre demain, dans les écoles, que les

hommes avaient trouvé le moyen de faire brûler des pierres noires dans leurs cheminées. — L'électricité est en train également, mais moins vite, de passer à l'état de souvenir et les Français acceptent avec une étonnante passivité que les décisions les plus anonymes et les plus arbitraires leur présentent comme un rare privilège le droit qui leur est laissé d'allumer une ampoule, mais seulement tel jour et à telle heure. — Il y a eu de la viande partout, cet hiver, sauf aux étals des bouchers parisiens, et la population a recommencé à faire la queue sur les trottoirs glacés devant des boutiques vides.

Cependant, on nous apprend quotidiennement, dans ce style belliqueux qui est propre aux vrais pacifistes, que les Pouvoirs publics déclenchent offensive sur offensive et engagent de véritables hostilités sur tous les points de l'horizon économique. Il y a, paraît-il, un front de la viande et un bastion des légumes secs. Des bulletins triomphaux nous annoncent inlassablement que la bataille de l'électricité a été gagnée, comme l'a été la bataille du charbon, comme l'est la bataille du pain, comme l'est toute bataille dont nous sommes les troupiers. Cette éloquence ne parvient pas cependant à nous consoler des tristesses dont nous sommes témoins. Devant tant de succès verbaux, et tant de défaites matérielles, le pauvre peuple, accablé et gémissant, se prend à implorer les puissants qui nous dirigent : « Grand Roi, cesse de vaincre!... »

ED. GISCARD D'ESTAING

L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS AVANT LA GUERRE DE SÉCESSION

Il n'est pas facile de se faire une idée exacte de ce qu'était la vie et la condition des esclaves en Amérique. La documentation n'est que trop abondante et la masse des témoignages contradictoires étouffe la vérité. Entre les sombres tableaux de la *Case de l'Oncle Tom* et la déclaration du sénateur Hammond : « Si je croyais à la réincarnation, je voudrais renaître dans le corps d'un de mes *darkies* (noirs), » il existe une réalité moins dramatique et moins idyllique.

Bien que l'esclavage existe encore sur de nombreux points du globe, nous n'avons plus aucun contact avec lui, toutes les colonies ayant été purgées de cette lèpre, au moins officiellement. Il en résulte que nous ne ressentons plus aussi vivement ce que peut avoir d'horrible le fait pour un homme de pouvoir en vendre un autre, sous prétexte qu'il est de couleur. Nous avons si complètement condamné l'esclavage qu'aucun problème ne se pose plus à son sujet. D'autre part nous avons pris conscience d'autres injustices sociales, dont les victimes étaient des blancs. Ces iniquités trop longemps négligées, sous prétexte que les ouvriers étaient libres, ont fait pâlir les couleurs dont on avait peint le sort des esclaves.

Si l'esclavage s'est implanté dans le sud des Etats-Unis et non dans le nord, c'est pour l'unique raison que le climat du nord ne permettait pas au noir importé d'Afrique d'y travailler et d'y vivre. D'autre part, les immigrants venus d'Europe, redoutant le climat chaud du sud, préféraient se fixer dans le nord, de sorte que la plantation, vouée à la culture des produits coloniaux (riz, sucre, tabac et surtout coton), ne put se développer qu'avec l'aide de la main-d'œuvre servile.

Les premiers esclaves avaient été des blancs, qui se vendaient à terme, pour payer leur passage d'Europe en Amérique, puis on avait importé des noirs des Antilles et enfin la traite fut organisée comme un commerce régulier, d'abord par les Anglais, puis par des négriers américains. La traite fut longtemps une des activités principales des ports de la Nouvelle-Angleterre, en particulier du petit Etat de Rhode-Island, et les propriétaires du sud ont pu, avec raison, rétorquer à leurs accusateurs du nord : « Les esclaves, ce sont vos pères qui nous les ont amenés. Ce ne sont pas des gens de chez nous, mais des gens du nord, qui se sont enrichis par la traite. »

Quoi qu'il en soit, en 1860, les Etats du Sud comptent près de quatre millions d'esclaves, soit le tiers de leur population totale, et il est impossible de se défaire de ces noirs, devenus indispensables pour répondre à la demande mondiale de coton, toujours plus intense.

L'ESCLAVE DES CHAMPS

Parmi les nombreux voyageurs qui ont écrit sur l'esclavage, le prince Achille Murat, devenu après 1815 citoyen américain, a dégagé avec finesse la véritable façon de considérer ce problème : « Comme beaucoup d'autres choses, dit-il, l'esclavage vu de loin a une toute autre physionomie que vu de près. Ce que la loi a de dur est adouci par l'usage ; les abus s'entredétruisent et ce qui est horrible et monstrueux en théorie devient souvent parfaitement tolérable en pratique. »

On peut dire que dans l'immense majorité des cas, passés les premiers mois de dépaysement, la perte de sa liberté n'était pour l'esclave importé d'Afrique ni une humiliation ni une souffrance. Sans parler de ceux qui ne faisaient que changer de maître et pas pour le pire, ces êtres restés primitifs n'auraient pas souffert d'être en servitude, si celle-ci n'avait eu pour conséquence de les plier à cette dure loi du travail, que la race blanche a imposée au monde, après se l'être imposée à elle-même. Indolent et optimiste, sans besoins, sans ambition, content de peu, le nègre en Afrique ne travaillait que contraint par la nécessité. C'est dans l'obligation du travail méthodique et régulier que se trouve pour lui le drame de l'esclavage et non dans l'idée de servitude.

Rusés et faussement naïfs, les esclaves trouvaient mille moyens d'échapper au travail. Une surveillance de tous les instants était indispensable, le bâton ou le fouet s'avéraient souvent nécessaires. Si la discipline se relâchait, les esclaves, comme les enfants, se rendaient très vite compte de la faiblesse du maître et en abusaient. J.-J. Ampère, qui a observé avec plus de liberté d'esprit que la plupart des autres voyageurs toujours préoccupés de philosopher ou d'éduquer leurs lecteurs, cite le cas suivant : « Le possesseur de la plantation était un Allemand, certes le moins cruel et le moins tyrannique des hommes ; il m'a paru à la lettre opprimé par ses nègres. M... qui est humain ne veut point battre ses esclaves. Les esclaves peu reconnaissants travaillent avec une grande mollesse et une grande négligence. » Ce planteur, qui ne pouvait faire une observation à ses esclaves noirs sans les voir ricaner est une exception. Les planteurs savaient employer les arguments nécessaires pour imposer leur volonté et inspirer aux esclaves le respect du blanc.

Les abus sont patents. Au XVIIIe siècle et jusqu'à la ruée du coton, alors que les esclaves étaient abondants et bon marché, les planteurs de riz et de canne à sucre avaient la réputation d'exploiter leurs esclaves à mort. Les côtes du golfe du Mexique abritèrent alors de véritables enfers, dont la plantation de Simon Legree de *la Case de l'Oncle Tom* donne une idée exacte. En revanche dans presque tout le Sud, et en particulier en Virginie, l'Etat qui comptait le plus grand nombre d'esclaves et donnait le ton au reste du Sud, la journée de travail n'était ni plus dure, ni plus longue que celle des paysans américains ou européens. Elle l'était peut-être moins et, comme dans

tout pays anglo-saxon, le repos du dimanche était scrupuleusement respecté. Mrs Clay nous fait un tableau exceptionnel sans doute, mais typique, de Redcliffe, la plantation du sénateur Hammond en Caroline du Sud. Par tradition de famille et goût personnel, Hammond avait organisé sa plantation « avec la précision d'une petite république » de façon qu'elle pût vivre entièrement sur elle-même. Son élevage sélectionné et ses vins produits par des travailleurs blancs étaient célèbres. Quatre cents noirs assuraient les travaux moins délicats que celui de la vigne et ces esclaves faisaient partie intégrante de la famille. Ils avaient leur hôpital avec un pavillon séparé pour les enfants et une garderie pour les bébés, dont les mères travaillaient aux champs. Lorsque le fils de la maison se maria, sa jeune femme ne fut vraiment acceptée, que lorsqu'elle fut capable d'appeler tous les noirs par leur nom.

Ce luxe de grand seigneur, maître après Dieu sur son vaste domaine, n'était pas à la portée des petits planteurs. Toutefois Redcliffe était le modèle, que le planteur, désireux de s'élever sur l'échelle sociale, devait imiter, et la sollicitude du sénateur Hammond envers ses noirs imposait la même attitude à toute une région.

Il faut tenir compte de la mauvaise nature de l'homme. Le fermier, acharné à se créer une plantation avait plus souci du rendement que du bien-être de ses noirs. Il y avait comme partout parmi les planteurs des alcooliques, des maniaques, des sadiques. L'absentéisme qui sévissait surtout sur les côtes du Bas-Sud à cause du climat, livrait de nombreuses plantations aux régisseurs, qui, souvent venus du Nord, ne comprenaient pas les nègres et ne considéraient que leur pourcentage sur la récolte. Les horreurs racontées par Mrs Harriett Beecher-Stowe dans *la Case de l'Oncle Tom* ne sont pas des produits de son imagination ; ce sont des faits réels, mais des faits d'exception.

Les esclaves qui ont la malchance d'appartenir à un mauvais maître ou d'être exploités par un régisseur n'ont pratiquement aucune défense légale. Leur témoignage n'est jamais admis contre celui d'un blanc. En Tennessee la loi prévoit que la mort d'un esclave à la suite d'une punition justifiée ne peut être considérée comme un meurtre. Tout est possible au propriétaire d'esclaves. Il a sur ses noirs un pouvoir absolu, à peine tempéré par les *Slaves Codes*, qui protègent plus la machine à travailler que l'homme. Toutefois, si le maître abuse de ce pouvoir, l'esclave est assuré d'une double protection peut-être plus efficace que celle de n'importe quelle loi.

L'opinion publique, tout d'abord, condamne et frappe d'ostracisme le maître qui se montre exagérément sévère ou cruel pour ses noirs. Faire fouetter un esclave est considéré comme un signe de mauvaise éducation. A la Nouvelle-Orléans, une dame Lafaurie, qui tyrannisait sadiquement ses esclaves domestiques est mise au ban de la société. Un planteur, qui ne pouvait défendre ses noirs contre les sévices d'une femme hystérique, les vend en bloc. Lors d'une épidémie de choléra en Caroline du Sud, l'élégance fut, pour le riche planteur, de ne pas quitter ses esclaves.

Miss Martineau, cette vieille fille anglaise, qui a parcouru tous les Etats-Unis de 1834 à 1836 et a laissé de son séjour une relation aussi vivante que caustique, s'étonne de la patience des planteurs à l'égard de leurs esclaves. Ces gens, au tempérament bouillant, qui ne tolèrent rien de leurs égaux,

supportent d'attendre une demi-heure entre deux services d'un dîner, de vivre dans des maisons mal tenues et même sales, de subir les mensonges et les petits larcins des noirs. Les Américains du Nord, les Anglais et les Français sont, dit miss Martineau, des maîtres beaucoup plus exigeants et sévères.

L'homme du Sud comprend les noirs et les aime. Elevé avec eux, il n'a aucun préjugé de couleur. Convaincu de naissance de la supériorité de sa race, certain de pouvoir d'un mot rejeter l'esclave à sa poussière, le planteur n'hésite pas à l'élever jusqu'à lui et à lui permettre une familiarité incompréhensible aux gens du Nord. Dans un compartiment de chemin de fer, une dame du Sud fait monter avec elle la *mamy* de ses enfants et personne ne s'en étonne, alors que dans le Nord la présence d'une noire serait intolérable aux blancs.

Pour les planteurs, les nègres sont de grands enfants et doivent être traités comme tels, avec un mélange d'indulgence et de sévérité. Pour l'homme du Nord, le nègre est un être de race inférieure, mais un homme tout de même, qu'il faut traiter en homme, tout en le tenant à distance et aussi loin que possible. Nul doute que le nègre ne préfère la première méthode et la familiarité un peu rude du planteur à la froideur méprisante et craintive de l'homme du Nord, même si ce dernier lui reconnaît, sans plaisir d'ailleurs, une personnalité humaine avec les droits afférents. Un voyageur s'étonnant qu'un vieil esclave employé comme marin à bord d'un caboteur n'eût jamais profité de sa situation pour s'échapper dans un Etat libre, s'entendit répondre : « Où y a-t-il pour le noir un meilleur pays que la vieille Virginie ? »

La seconde protection offerte à l'esclave contre les exigences ou les caprices de son maître est sa valeur marchande et elle joue dans la zone où les esclaves sont traités le plus durement. A partir de 1800, lorsque commença le peuplement par les planteurs de la *Cotton Belt*, la demande de main-d'œuvre se fit de plus en plus pressante et les prix ne cessèrent de monter. Alors qu'avant 1800 un nègre valait 300 dollars, on arrive à payer 1 500 et 1 800 dollars pour un nègre de vingt-cinq ans en parfait état physique et les sujets d'élite atteignent 2 000 dollars. Pour récupérer ce capital il faut que le planteur puisse être assuré d'au moins vingt ans de travail et cela avec les risques de maladie, d'invalidité et de décès, compensés, il est vrai, par les enfants que procréera l'esclave [1].

Le planteur entendu prenait autant de soin de sa main-d'œuvre servile qu'aujourd'hui un paysan normand de son cheptel. Cela n'honore en rien le planteur, tout en servant de garantie à l'esclave. Lorsque des travaux dangereux ou insalubres devaient être entrepris comme par exemple le drainage des marais, les planteurs faisaient appel à des équipes d'immigrants irlandais plutôt que de risquer la santé ou la vie de leurs travailleurs noirs. Un Irlandais mort, c'était un hôte de plus dans le royaume de Dieu, la mort d'un esclave s'inscrivait au débit de l'exploitation. Après la prise du fort Sumter,

(1) Pendant la guerre un officier sudiste, avant une bataille, avait ordonné à son domestique noir de garder sa tente et ses bagages. A son retour, plus personne. Quand le bruit du dernier coup de canon s'est éteint, le noir reparaît, hilare, et aux observations de son maître réplique : « Missié m'a dit de garder ses biens, je vaux 1.500 dollars, est-ce que je ne suis pas sa meilleure propriété? alors je l'ai mise à l'abri. »

on fit appel à des blancs pour déblayer les ruines, car on craignait des explosions et il eût fallu indemniser les propriétaires des esclaves tués ou blessés.

Pour les mêmes raisons de valeur marchande et de rendement, l'esclave était assuré d'un entretien suffisant. Sous le climat du Sud le logement avait peu d'importance et il est bien difficile aux Parisiens qui ont vécu l'occupation allemande de compatir aux plaintes de Frederick Douglas concernant la nourriture. Un esclave recevait en général pour une semaine : 9 livres de farine, 3 à 5 livres de porc salé, une livre et quart de mélasse, un peu de café et de tabac. En outre les esclaves avaient leur jardin personnel qu'ils cultivaient à leurs heures de loisir, ils élevaient de la volaille et même des porcs. La vente des produits leur fournissait l'argent de poche. Un fermier de Long-Island ne se contentait pas de ces rations, mais Olmsted, si peu sympathique au Sud, reconnaît que d'une façon générale « les nègres sont bien nourris, probablement mieux que les classes prolétaires de n'importe quelle partie du monde ».

Pour l'habillement les esclaves des champs recevaient en été deux chemises et un pantalon de toile, en hiver une veste, un pantalon, deux chemises et des chaussettes de laine, plus des galoches. En outre, dans une plantation bien tenue, tous les noirs, même ceux des champs, avaient un costume du « dimanche », leur orgueil étant de parader ce jour-là dans une tenue aussi élégante que possible, à leurs yeux tout au moins.

Dans le même ordre d'idées les planteurs avertis s'ingéniaient à maintenir chez leurs esclaves un bon moral. « Un nègre qui n'est pas de bonne humeur ne travaille pas. » Périodiquement le maître organisait des fêtes avec chants, danses, festin de tripes de porc, distribution de tabac et d'un verre de whisky. Les réunions religieuses avaient chez les noirs un grand succès, trop grand même car les prédicateurs ambulants, blancs et ensuite noirs, amenaient leur auditoire à un état d'hystérie collective, qui pouvait être générateur d'excès dangereux. L'usage s'établit pour l'esclave de suivre la religion de son maître et de fréquenter la même église, où les sermons tempérés à souhait lui enseignaient l'obéissance et la fidélité. Le dimanche, la femme du planteur réunissait les petits noirs pour leur enseigner les rudiments de la religion.

Enfin, le noir était soigné pendant ses maladies et en général par la femme du planteur, qui tenait de sa mère et léguait à ses filles toute une pharmacopée. Il est difficile de faire le départ dans ces soins donnés aux esclaves entre l'intérêt, l'affection et la pitié. De même si les planteurs gardaient et entretenaient les vieux esclaves incapables de travailler, c'est qu'ils ne savaient qu'en faire, pourrait-on dire, mais il ne faut pas oublier le sentiment familial qui liait dans la majorité des cas maîtres et esclaves. Il faut tenir compte aussi de la touchante fidélité des noirs. Naïvement bons, ils avaient un besoin inné d'affection et d'attachement. S'ils sentaient chez le maître une affectueuse protection, leur dévouement pouvait être sans bornes et ce sentiment les élevait au-dessus de leur servitude en même temps qu'il lénifiait l'âme du blanc.

Quoi qu'il se passât dans le cœur des planteurs, l'esclave, en échange d'un travail qui n'avait rien d'excessif, était convenablement nourri, soigné en cas de maladie, assuré d'une vieillesse tranquille et à l'abri du chômage. On s'occupait même d'organiser ses loisirs. Si l'on compare la situation des

esclaves à l'effroyable misère qui était le lot des ouvriers en Angleterre et en France pendant la première moitié du XIXe siècle, il est bien certain que tout l'avantage est à l'esclavage. Eugène Buret, dans une étude parue en 1840 et intitulée *de la Misère des Classes laborieuses en Angleterre et en France*, distingue misère et pauvreté. L'ouvrier en plus du chômage, de la maladie ou de la vieillesse, était misérable parce qu'il avait le sentiment d'être abandonné de ses semblables, d'être considéré par eux comme un être à part, un paria, qui ne relevait que de la charité quand il ne pouvait gagner sa vie. Ce n'est pas le cas de l'esclave, qui se sent solidaire d'une communauté, qui n'a pas à se préoccuper d'élever ses enfants, qui a toujours un toit et une place à table assurés. Le prince Murat, qui était à même de comparer conclut : « Je ne balance pas à dire que les nègres sont plus heureux, non seulement que les ouvriers des villes manufacturières d'Angleterre, mais même que les paysans le sont généralement dans toute l'Europe... Leur félicité se borne à la félicité animale et celle-là, ils en jouissent plus librement dans l'état d'esclaves qu'ils ne le feraient libres ou sauvages. »

Cette « félicité animale » a quelque chose de poignant, elle condamnait l'esclave à vivre comme une bête de somme et à ne jamais évoluer au-dessus de cette destinée. Le travail imposé, la privation de toute initiative et de toute responsabilité, l'absence de ce stimulant qu'est la lutte pour l'existence, toutes ces obligations auxquelles ils ne peuvent échapper en vertu d'une loi qui les dépasse, transforment les noirs en robots. De là le regard morne et vide des esclaves revenant des champs leur travail achevé, que signalent plusieurs voyageurs.

Cette félicité animale représente-t-elle le bonheur pour des êtres sensés ? Nous n'ouvrirons pas la discussion, bien qu'elle soit d'actualité. C'était en tout cas l'avis des planteurs et la raison pour laquelle l'instruction des nègres était volontairement négligée. Il était interdit d'apprendre à lire aux esclaves afin de ne pas les sortir de leur état apathique et résigné de cheptel humain, de la même façon que l'instruction fut longtemps considérée en Europe comme pernicieuse pour les ouvriers. Si abominable que puisse nous paraître aujourd'hui une telle théorie, alors que les noirs ont prouvé qu'ils étaient des hommes, ce serait une injustice et une naïveté de reprocher aux planteurs du XVIIIe siècle de l'avoir inventée et à ceux du XIXe de l'avoir appliquée. C'est pour leur bien, disait-on alors, que l'instruction était refusée aux esclaves, de même que le whisky leur était interdit. L'esclave souffrait de l'obligation de travailler ; s'il prenait de plus conscience de sa servitude et de l'infériorité raciale où il était tenu, le joug de l'esclavage devenait pour lui impossible à supporter.

L'ESCLAVE ÉVOLUÉ

L'aptitude à ressentir les malheurs et l'opprobre de leur condition était le fait de deux catégories d'esclaves dont nous n'avons pas encore parlé : les esclaves de la maison et les mulâtres. Le rêve de tout esclave des champs est de devenir esclave de la maison, c'est-à-dire domestique ou artisan de la plantation : forgeron, cordonnier, sellier, menuisier. A choisir, beaucoup d'esclaves des champs eussent préféré cette promotion à l'affranchissement.

C'était l'équivalent de l'anoblissement avec charge à la cour pour le bourgeois enrichi, seuls les esclaves de la maison ayant droit, sur leurs vieux jours, à l'appellation affectueuse d' « oncle » et de « tante ».

Comme dans les colonies à l'heure actuelle, il était de bon ton chez les planteurs de s'entourer d'une nuée de domestiques, signe tangible de la richesse de la maison, au risque de voir chacun d'eux se décharger sur le voisin du soin de sa besogne tandis que la maîtresse de maison était harassée par leurs négligences, leurs querelles et leurs plaintes.

L'esclave des champs en parlant de la plantation disait « chez nous », l'esclave de la maison en parlant de la famille disait « nous », et cela d'autant plus que les fonctions étaient souvent héréditaires. Ses enfants étaient élevés avec ceux du maître, qui en faisaient parfois des souffre-douleurs, mais plus tard n'oubliaient pas cette camaraderie enfantine. Le rôle des nourrices noires étaient des plus importants. Les hommes du Sud parlaient avec une affection, en général sincère, de leur vieille *mamy* ou du vieil *oncle*, qui leur chantait, quand ils étaient petits, des chansons nègres.

Chez les nègres des champs, le mariage se faisait le plus souvent « au balai », c'est-à-dire que le seul rite de la cérémonie consistait pour les futurs époux à sauter ensemble par-dessus un balai. Les relations sexuelles n'avaient aucune importance pour les noirs ; race sensuelle, ils ne compliquaient pas les choses et la notion de famille existait peu. Les femmes enceintes étaient exemptes du travail deux semaines avant leurs couches pour préserver leur santé, ainsi que le futur esclave, et les enfants étaient élevés en commun sur la propriété. Le nègre de la maison s'était rapproché du blanc, dont les sentiments, les affections, les réactions lui devenaient intelligibles et lorsqu'un valet avait été élevé avec son maître, quand une femme de chambre vivait près de sa maîtresse, ceux-ci se rendaient compte que le mariage, pour ces êtres évolués, cessait d'être un simple accouplement. On les mariait devant le pasteur et ils fondaient une véritable famille reconnue par le maître.

Les esclaves de la maison méprisaient non seulement leurs camarades des champs, mais aussi tous les blancs qui, socialement, étaient inférieurs à leur maître. Ils s'incorporaient si bien à la famille du maître qu'ils en avaient l'orgueil, souvent plus que lui. Au contact des blancs ces noirs s'affinaient de génération en génération. Les enfants du planteur en jouant, et au mépris de la loi, leur apprenaient à lire, ils entrevoyaient un monde libre et commençaient, lorsqu'ils n'étaient pas foncièrement attachés à leurs maîtres, à comprendre tout le sens des mots servitude et liberté. S'ils avaient conscience que leur couleur faisait d'eux une race proscrite ce handicap racial, qui aidait ses victimes à supporter l'esclavage, s'atténuait chez les mulâtres. Or, les serviteurs de la maison se métissaient rapidement par les femmes, et, de métissage en métissage, on arrivait à des esclaves qui n'avaient plus que des traces de sang noir.

Ces croisements donnaient des résultats remarquables du point de vue physique, les mulâtresses de la Nouvelle-Orléans étaient célèbres pour leur beauté, mais il n'en était pas de même du point de vue moral, surtout chez les hommes qui sentaient plus vivement que les femmes, et pour cause, la barrière infranchissable dressée entre eux et les blancs, surtout entre eux et les femmes blanches. Intelligents, adroits, les mulâtres ne tardaient pas

à sortir du rang. Domestiques personnels, ouvriers ou artisans, ils sentaient plus durement leur isolement entre les deux races, celle qu'ils avaient quittée et celle où ils ne pénétraient jamais. C'est dans leurs rangs surtout que se recrutaient les révoltés, les fugitifs et les criminels coupables de meurtre ou de viol. Si l'oncle Tom de Mrs Beecher-Stowe est de pur sang noir, le couple attendrissant Harry-Eva est un couple de mulâtres, comme le sont également presque tous les protagonistes esclaves du roman. Les mulâtres à teint clair n'étaient qu'une minorité, mais ils défrayaient la chronique de la servitude plus que tout le reste de la population noire. L'esclavage, « tolérable » pour les nègres des champs sous le paternalisme de la plantation, devenait une institution contre nature lorsqu'il s'appesantissait sur des êtres qui, par leur sang, leur éducation et leurs capacités professionnelles étaient à même de ressentir l'opprobre de leur situation.

LE TRAFIC DES ESCLAVES

L'esclavage, autant qu'on puisse en acceper l'idée, aurait pu se concevoir si l'esclave avait été réellement, en fait et en droit, attaché à la famille de son maître. Ce qui rend l'esclavage odieux, après la traite dont les horreurs ne sont que trop connues, c'est le commerce des esclaves. Le fait pour le maître d'être propriétaire de ses esclaves crée l'esclavage, moins par la propriété en soi que par la possibilité d'en trafiquer comme de n'importe quelle autre marchandise.

Les planteurs se rendaient si bien compte de cette différence, que lors de la période philosophique de la fin du XVIIIe siècle, la tradition s'était établie, dans les vieilles familles de Virginie, de ne jamais vendre un esclave. Les esclaves faisaient partie du patrimoine familial et s'en séparer était acte de parvenu. Cette règle, valable pour tout le Sud, était respectée par tous ceux des planteurs qui avaient une ambition sociale. Toutefois de nombreuses exceptions étaient imposées par les circonstances. On estimait qu'une plantation pour être bien gérée ne devait pas employer plus de cent esclaves. Par les excédents de naissance, à un moment donné, le planteur était obligé de se défaire d'une partie de ses noirs. S'il possédait le capital nécessaire, il achetait de la terre et créait une nouvelle plantation, dans ce cas aucune difficulté. S'il était gêné il devait vendre. Il en était de même en cas de ruine, de décès, de partage. Et alors intervenait le marchand d'esclaves.

Ce personnage était universellement méprisé. Dans la première scène de son livre, Mrs Beecher-Stowe montre un planteur recevant chez lui et admettant à sa table un trafiquant d'esclaves. Introduire dans sa maison et imposer à sa femme le contact d'un tel individu était une monstruosité aux yeux du Sud et ce fut un des nombreux arguments dont les Sudistes se servirent pour prouver, non sans raison d'ailleurs, que l'auteur ne connaissait pas le Sud.

Si méprisé qu'il fût, le marchand d'esclaves était un rouage nécessaire et il devint indispensable quand l'extension du Sud-Ouest provoqua une impérieuse demande de main-d'œuvre pour les champs de coton. La hausse du prix des esclaves eut raison des scrupules humanitaires de nombreux planteurs du Vieux-Sud. Ils commencèrent à vendre les esclaves en excédent, qui leur coûtaient cher d'entretien et qui dans la polyculture ne leur ren-

daient plus les mêmes services qu'au temps du tabac. Il fut bien entendu qu'un planteur soucieux de sa dignité devait s'astreindre, lorsqu'il était contraint de vendre, à ne pas séparer les familles. Cette clause était imposée au trafiquant, mais celui-ci et surtout son acheteur s'en souciaient peu et c'était le drame des enchères si souvent décrit avant et après *la Case de l'Oncle Tom*.

Les liens de famille étaient assez lâches chez les esclaves des champs. Restait néanmoins l'attachement animal de la mère à ses petits et, dès que les esclaves après quelques générations eurent évolué, la séparation des familles provoquait des scènes déchirantes. Le caractère enfantin des noirs pouvait atténuer ces douleurs. Un voyageur cite le cas d'une mère qui se lamentait à grand bruit sur la vente de ses enfants et qui, quelques minutes après, riait aux éclats des gambades d'un chien. En revanche, le sénateur Randolph, lui-même propriétaire de nombreux esclaves, à qui l'on demandait quel était le meilleur orateur qu'il eût entendu, répondait : « C'est une mère sur l'estrade aux enchères. »

Cette « traite intérieure » représente un déplacement important d'esclaves et un total accablant de déchirements et de souffrances.

Les chiffres sont éloquents. Les Etats exportateurs : le Maryland, la Virginie, le Kentucky et la Caroline du Nord ont, de 1840 à 1850, fourni 180 000 esclaves aux cotonniers. Dans la décade suivante, les Etats cotonniers ont importé 230 335 noirs. Il faut tenir compte des planteurs qui émigraient avec leur famille et leurs esclaves, ou qui montaient une plantation pour un fils ou un gendre. Dans ce cas les noirs qui partaient étaient tout à la joie de voyager et de voir du nouveau, mais cela ne couvrait qu'une partie de la migration des nègres. La demande était si grande dans la *Cotton Belt* que le marchand d'esclaves ne suffisait plus. De véritable sociétés se créèrent avec leurs démarcheurs, leurs entrepôts-prisons et leurs bateaux. Les agents de ces sociétés parcouraient les rues avec des affiches, offrant l'achat d'esclaves « au comptant et en or ».

Comme aucun homme « bien » n'aurait voulu, au moins ouvertement, mettre un doigt dans ce commerce, comme d'autre part le marchand sait que sa marchandise possède deux jambes agiles, il prend ses précautions et les prend durement. Tout ce que la littérature a dit du négrier de terre n'a rien d'exagéré. Fouet, menottes, chaînes de nègres analogues aux chaînes des forçats, prisons jouaient leur rôle pour retenir ces malheureux qui, même s'ils ne laissaient pas derrière eux d'êtres chers, savaient qu'ils quittaient un sort relativement doux pour le travail plus dur du coton ou, pire encore, pour les terres marécageuses du riz et de la canne à sucre.

On ne saurait exagérer les souffrances et les drames provoqués par ce trafic, toutefois il faut tenir compte qu'il n'atteignait qu'une petite minorité de la population servile. En outre, deux ordres de faits semblent indiquer que cette population n'était ni très agitée ni avide de liberté à n'importe quel prix.

Tout d'abord, s'il arrivait qu'un maître ou un régisseur fussent tués par un noir poussé à bout, les révoltes collectives sont rares. On en compte trois entre la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession, c'est-à-dire en 70 ans. Les deux premières avortèrent, seule la troisième, œuvre d'un illuminé mystique, fut sanglante. Ensuite, le nombre des évasions est rela-

tivement restreint. Alors que les esclaves de *la Case de l'Oncle Tom* ne songent qu'à gagner le Canada, on compte, par an, deux à trois fugitifs non repris sur dix mille esclaves. Evidemment, les propriétaires exerçaient une surveillance, mais les fugitifs des Etats esclavagistes, au contact direct des Etats libres, n'avaient qu'une frontière symbolique à franchir et trouvaient en général l'aide des sociétés abolitionnistes.

LE NÈGRE LIBRE

Si l'esclave, sauf l'obligation du travail, supportait, sans se trouver trop malheureux, sa situation servile, c'est qu'il s'intégrait parfaitement dans le système du Sud. Il y avait sa place, la dernière certes, et dans les limites permises par cette condition, il vivait, avec de pauvres joies, à l'abri du besoin.

En revanche, une catégorie de noirs se trouvait hors cadre aussi bien dans le Sud que dans le Nord. L'affranchissement des nègres posait à côté de l'esclavage un nouveau problème, celui de la race. Si les planteurs n'avaient affranchi que les nègres moralement et intellectuellement prêts à utiliser leur liberté, l'inconvénient des affranchissement eût été moindre. Ceux-ci souvent se faisaient en groupe, soit par un mouvement de générosité du maître, soit, et c'était le cas le plus fréquent, par testament.

Rendre sa liberté à un nègre des champs apparaissait comme une action méritoire, alors que ce libéré devenait fréquemment un déraciné, rejeté par la société. Obligé de se conduire lui-même alors que toute sa vie il avait été mené, contraint de pourvoir à tous ses besoins, de prévoir la maladie et la vieillesse, l'affranchi ne réussissait à se créer une vie normale que s'il était préparé à cet effort et doué de l'énergie nécessaire. Y parvenaient ceux par exemple qui avaient eu la ténacité nécessaire pour amasser cent par cent le prix de leur rachat. De même ceux qui, avant leur affranchissement, avaient un métier ou l'habitude de travailler dans les villes. Ces nègres préparés à la liberté réussissaient, même dans le Sud, à se faire une place. A Charleston, capitale de l'esclavagisme intégral, en 1860, 360 nègres payaient l'impôt, 121 nègres et 9 Indiens possédaient 360 esclaves. L'un d'eux avait même son banc à l'église Saint-Michel, citadelle de la bonne société. En 1850 on comptait dans le Sud 238 737 nègres libres, 149 906 dans le Nord et 46 852 dans l'Ouest.

L'affranchi, s'il n'y vivait déjà, gagnait la ville la plus proche, attiré par le mirage de joies nouvelles et l'espoir de se débrouiller plus facilement. En butte à l'hostilité des travailleurs blancs ou exploité par un patron sans scrupules, à qui le paternalisme était inconnu, il tombait aux métiers du hasard et à la mendicité. Dégradé par l'alcool, le jeu et les maladies, il arrivait à vivre de rapines et finissait en prison ou au cabanon. Dans le Sud l'affranchi aurait plus facilement trouvé à s'intégrer dans la société, si les planteurs n'avaient craint la contagion pour leurs esclaves. En Virginie, où ils étaient particulièrement nombreux par suite de la tendance antiesclavagiste des planteurs virginiens, une loi n'avait autorisé les affranchissements que si les affranchis quittaient l'Etat dans un délai d'un an, ce qui n'était pas toujours facile, car d'autres Etats interdisaient purement et simplement l'entrée aux nègres libres.

La situation des affranchis était plus dure encore dans le Nord que dans le Sud, car là ils se heurtaient d'une part à l'hostilité des immigrants nouvellement débarqués, à la recherche de n'importe quelle besogne, d'autre part à la crainte mêlée de répulsion qu'ils inspiraient aux blancs. Le Sud, tout en se méfiant de l'affranchi, conservait une certaine indulgence pour ce frère inférieur. Le Nord lui accordait en principe les mêmes droits qu'au blanc, mais cherchait à l'éliminer. Si plusieurs Etats avaient accordé le droit de vote aux nègres libres, ceux-ci comprirent tout de suite qu'ils avaient tout à gagner à rester chez eux les jours d'élection. Tocqueville note que les nègres en Pensylvanie ont les mêmes droits que les blancs ; ils peuvent voter, épouser une blanche, faire partie d'un jury ; seulement, s'ils tentent d'exercer ces droits, ils risquent leur vie et l'auteur de *la Démocratie en Amérique* conclut par deux remarques : « Le préjugé de race me paraît plus fort dans les Etats qui ont aboli l'esclavage », et : « Dans le Sud la législation est plus dure à leur égard, les habitudes sont plus tolérantes et plus douces. » C'est Carlyle, qui, dans une boutade, a le mieux exprimé l'attitude de chacune des deux zones à l'égard des noirs : *The South says to the nagur : « God bless you ! and be a slave, » and the North says : « God damn you ! and be free. »* (Le Sud dit au négro : « Sois esclave, mais que Dieu te bénisse ! » et le Nord dit : « Sois libre, mais que le diable t'emporte ! »)

Cet insuccès partiel des affranchis à se reclasser dans le monde libre pèsera lourdement sur le problème de l'émancipation des esclaves et sera un argument de poids contre l'affranchissement en masse. Olmsted répliquera aux défenseurs de l'esclavage que s'ils avaient éduqué leurs esclaves, ceux-ci auraient été capables de jouir de leur liberté. Ce sage conseil arrivait trop tard et Olmsted doit reconnaître que « l'abolition de l'esclavage n'est pas plus réalisable tout de suite que l'abolition des hôpitaux et des prisons ».

Les planteurs n'ont pas éduqué leurs esclaves et ceux-ci se révèlent incapables, sauf exceptions, de jouir de leur liberté. C'est un axiome pour les planteurs que l'affranchi ne travaille plus. Ils citent l'exemple de la Jamaïque, où les Anglais ayant libéré les esclaves noirs virent tomber en flèche la production sucrière et furent contraints d'importer des coolies jaunes.

LE MAITRE

L'influence de l'esclavage sur le propriétaire d'esclaves, sur son caractère, sa mentalité et ses mœurs fut et reste une question discutée. L'esclavage est à la base de la civilisation du Sud. S'il n'en a pas déterminé la création, c'est lui qui a permis le développement du système de la plantation et la création du Royaume du Coton. Le contact des esclaves a-t-il agi sur le maître ? Oui, répondent les antiesclavagistes et en mal. Habitués dès leur enfance à dominer, à voir leurs ordres obéis et leurs caprices satisfaits, les planteurs devenus hommes se considèrent comme appartenant à une race supérieure et ils conservent dans leur contact avec les autres blancs l'attitude qu'ils ont envers leurs esclaves. Ils se montrent orgueilleux, irascibles, querelleurs, ne supportant pas la moindre opposition. Enfin l'usage du

fouet et des punitions corporelles développe chez eux l'instinct de cruauté, tandis que la facilité des mulâtresses engendre une dépravation précoce et durable.

Il y a du vrai dans ces reproches, il est certain que le pouvoir absolu a parfois été générateur de cruauté, et que l'oisiveté et la richesse combinées ont encouragé le vice et la débauche. Il ne faut cependant rien exagérer. Le planteur, sur son domaine, est un autocrate et quand il en sort, il admet difficilement de baisser pavillon. Toutefois les voyageurs, sauf Olmsted, sont unanimes à louer l'urbanité et la courtoisie raffinée de ces gens envers leurs hôtes. On ne doit pas, en outre, sous-estimer l'influence salutaire que peut avoir sur ce *pater familias*, qu'est le planteur, le sentiment de se sentir responsable de ses esclaves.

Pour juger des maîtres, il faut tenir compte de l'évolution de la caste. Les planteurs du Vieux-Sud, nourris de traditions séculaires, restent fidèles au type classique, tandis que les cotonniers du Nouveau-Sud, souvent des *self made men*, font effort pour s'en rapprocher et ne réussissent pas toujours du premier coup. L'homme du Nord et le fermier du Sud, qui ont acheté une plantation ou l'ont créée par leur travail, ont besoin d'un stage, d'une adaptation pour devenir des hommes du monde accomplis, capables de ne pas laisser percer leurs manières de maîtres d'esclaves et d'hommes de cheval. L'usinier qui régnait plus despotiquement sur des centaines d'ouvriers que le planteur sur ses esclaves et qui d'un trait de plume disposait de leurs moyens d'existence pouvait rester un homme doux et calme dans cette besogne, tandis que le planteur, qui vivait à côté de ses noirs, devait s'extérioriser beaucoup plus. Les planteurs du Vieux-Sud n'ont, depuis le XVIIIe siècle, cessé de considérer l'esclavage comme une charge, un fardeau qu'on leur a imposé et dont ils ne peuvent, malgré le désir qu'ils en ont, se débarrasser. Un journal de Richmond, le *Whig*, définit l'esclavage : « Un mal que tous les hommes reconnaissent comme le plus douloureux sous lequel une nation ait jamais gémi », et l'*Inquirer*, de la même ville, fait écho : c'est, dit-il, « la plus lourde calamité qui ait jamais frappé une partie de la race humaine ». Les planteurs du Vieux-Sud qui partagent ces idées ne sont plus à proprement parler des planteurs, car ils ont perdu le contact de la terre tout en vivant sur leurs plantations. Leur rêve serait de pouvoir disposer de leurs esclaves et installer à leur place sur leurs terres des fermiers blancs, qui rapporteraient plus avec moins de soucis. Ces théories constituent de pures hérésies pour les planteurs de coton.

Ce qui est plus réel dans l'influence de l'esclavage sur la vie du Sud, c'est le retard qu'il a provoqué dans l'équipement matériel du pays. Si le Sud n'a pu, comme le Nord, créer une industrie, c'est que le noir était inapte au travail de l'usine, que l'achat des esclaves absorbait les capitaux des planteurs et enfin que ces aristocrates de la terre croyaient déroger en devenant manufacturiers. Le progrès industriel, le confort ont avantageusement modifié la vie du Nord, tandis que le Sud est resté stationnaire. Les maisons des petits planteurs et des fermiers du Sud sont, sous le rapport de la propreté et du confort, nettement en retard sur celles des classes correspondantes dans le Nord. Il est vrai que sous le soleil du Sud le laisser-aller est beaucoup moins choquant et n'a pas les mêmes conséquences que dans les brumes du Nord. Les voyageurs qui jettent des cris d'indignation

parce qu'ils ont vu dans le Sud des enfants courir nu-pieds et tirent de ce fait des conclusions sociologiques, auraient modifié leur opinion, s'ils avaient vécu un été dans le Sud.

En revanche si l'esclavage n'avait pas existé, où le Sud aurait-il pris la main-d'œuvre nécessaire à l'ouverture des Etats cotonniers ? Et sans l'esclavage pas de Nouveau-Sud, pas de coton et pas de matière première pour les filatures du Massachusetts. Olmsted, après avoir expliqué qu'il est à même de démontrer comment le travail libre est meilleur marché que le travail servile, ajoute : « La seule difficulté consiste dans le manque de main-d'œuvre blanche. »

Faulkner, représentant à la législature de Virginie des comtés de l'Ouest, pays de petites fermes et non de plantations, déclarait, en 1832 : « L'esclavage... est une institution qui pèse lourdement sur les meilleurs intérêts de l'Etat. Il bannit le travail libre, proscrit l'ouvrier, l'artisan, l'industrie. Il convertit l'énergie du pays en indolence, son pouvoir en imbécillité, son efficience en faiblesse... Est-ce que le pays doit languir et mourir pour que les propriétaires d'esclaves prospèrent ? » Ce réquisitoire est en partie justifié, en ce qui concerne la Virginie et une partie du Vieux-Sud. Il tombe à plat pour le Nouveau-Sud dont la production de coton croissait chaque année et qui ne se sentait ni languissant, ni moribond.

L'esclavage ne fut qu'un aspect du conflit qui, dès la formation des Etats-Unis, opposa les Etats du Sud et les Etats du Nord pour s'achever dans ce drame sanglant que fut la Guerre de Sécession.

Le Sud, essentiellement agricole, farouchement attaché à ses libertés locales, fier de sa civilisation aristocratique, s'opposait violemment aux Etats du Nord-Est, qui entendaient consacrer toutes les forces du pays au développement de l'industrie et au succès des hommes d'affaires, seuls capables de faire des Etats-Unis une grande nation et une puissance industrielle mondiale. Le Sud, qui ne produisait que du coton était, du point de vue économique, devenu « une colonie du Nord », qui lui fournissait tous les produits dont il avait besoin. En outre, c'était le Nord qui assurait, en prenant son bénéfice, le commerce et le transport du coton produit dans le Sud. Subordonné au Nord dans l'ordre économique, le Sud trouvait sa revanche sur le plan politique. Parce qu'ils dominaient le parti démocrate, alors seul parti organisé, les Etats esclavagistes exerçaient, en effet, sur le Gouvernement une action hors de proportion avec leur population. Chacune des deux zones ne songeait qu'à échapper à la tutelle, économique ou politique, que l'autre maintenait sur elle. Le Nord voulait conquérir le pouvoir politique pour le plier à ses intérêts, et, dans le Sud, les extrémistes ne voyaient d'autre moyen de se libérer que l'indépendance par la sécession.

Dans cette lutte permanente, et de plus en plus aiguë, l'esclavage agit à la façon d'un virus, qui subitement porte à l'état aigu une maladie chronique à évolution lente.

Jusqu'en 1830, le principe même de l'esclavage n'avait pas été mis en cause. Avec le développement prodigieux de la culture du coton, chacun se rendait compte que libérer en bloc les esclaves, c'était tarir une des principales sources de richesse du pays, ruiner les planteurs et peut-être provoquer une guerre servile et un nouveau Saint-Domingue. La parole la plus

sage fut dite par Lincoln : « Si tous les pouvoirs du monde m'étaient donnés, je ne saurais que faire de cette *institution particulière.* »

A partir de 1830, un fait nouveau intervient. Méprisant les conséquences d'une solution brutale, certains écrivains et hommes politiques exigèrent la libération immédiate et totale des esclaves. L'abolitionnisme naquit des idées libérales et romantiques, qui se bousculaient alors sur la voie du progrès philosophique et politique. Le puritanisme de la Nouvelle-Angleterre trouva un stimulant spirituel dans tous ces « ismes », et plus spécialement dans la croisade abolitionniste, qui satisfaisait sa haine ancestrale du Sud et de ses aristocrates sceptiques et frivoles.

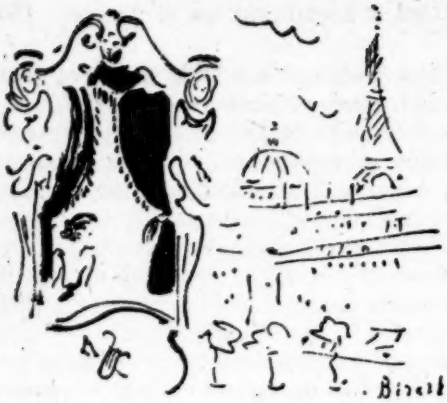
Au début, les abolitionnistes furent considérés comme de dangereux énergumènes. Dans le Nord, leurs propagandistes étaient si énergiquement houspillés, que l'un d'eux fut tué, et que Garrison, leur promoteur, n'échappa au même sort que par une énergique intervention de la police. Par malheur, la réaction du Sud contre l'abolitionnisme fut celle du taureau devant le chiffon rouge : immédiate, violente et aveugle. Par ses maladresses, ses exigences, ses pressions sur le Gouvernement, le Sud exaspéra ceux-là même qui, dans le Nord, avaient nettement conscience des dangers d'une émancipation imprudente des noirs. Le parti républicain se créa pour grouper les mécontents et connut un succès rapide. Sous l'influence des sécessionnistes, le Sud, par son intransigeance, provoqua une scission du parti démocrate et, en 1860, Lincoln, le candidat républicain, fut élu Président. Les Etats cotonniers firent aussitôt sécession, la plupart des autres Etats esclavagistes se joignirent à eux, dès que Lincoln prétendit rétablir l'Union par la force. Ce fut la guerre, que les deux partis abordèrent d'un cœur léger, chacun croyant à la victoire dans une première bataille qu'il voyait décisive. La guerre dura quatre ans et coûta 600.000 morts.

La défaite laissa le Sud ravagé, exsangue et anarchique. Il tentait de panser ses plaies et de trouver un *modus vivendi* avec ses quatre millions de noirs subitement affranchis, lorsque le parti radical, aile extrémiste du parti républicain, voulut assurer sa domination sur le pays, et à cette fin fit donner le droit de vote aux noirs. Ce fut alors, dans le Sud, le gouvernement despotique des carpetbaggers, des scalawags et des noirs. Cette épreuve, qui dura dix ans dans certains Etats, marqua le Sud pour toujours. Par la guerre, les esclaves ont été affranchis et sont devenus citoyens américains, mais la « Reconstruction » radicale a définitivement heurté les blancs du Sud, qui, pour éviter le retour de semblable calamité, continueront à traiter paternellement le noir s'il est dans une situation inférieure, mais ne veulent pas lui reconnaître le droit de vote et l'admettre sur un pied d'égalité.

Le slogan racial, lancé au moment de la croisade abolitionniste : « *This must be a white man's country* » est plus actuel aujourd'hui qu'alors.

Le problème noir est apparu jusqu'à ce jour insoluble. La deuxième guerre mondiale, qui a mobilisé également noirs et blancs, sera-t-elle le point de départ d'une nouvelle évolution ? L'avenir le dira.

PIERRE BELPERRON.



IMAGES DE PARIS

MADAME Jacques Bousquet avait, l'autre soir, convié quelques-uns de ses amis et certaines personnalités à venir voir un film américain de Samuel Goldwyn que l'on projetait pour elle dans une petite salle mise à sa disposition par le Ministère de l'Information.

Marie-Louise Bousquet est la femme de ce charmant et regretté Jacques Bousquet qui fit, avec Rip, les fameuses revues dont les Parisiens s'enchantaient autour des années quatorze. Elle est ici la représentante de Samuel Goldwyn, comme elle est aussi celle du Harper's Bazaar. C'est dire que son salon, après avoir été celui ou le Tout-Paris se rencontrait est devenu international. Les « jeudis de Marie-Louise » ont atteint une telle célébrité outre-Manche et outre-Atlantique, que les vieux habitués de ces réceptions hebdomadaires regrettent l'époque où celles-ci étaient plus restreintes et plus académiques. Alors, ils entendaient Maurice Donnay, Henri de Régnier ou Paul Valéry échanger avec leur hôtesse des propos spirituels ; ils faisaient cercle autour d'Anna de Noailles pour écouter ses éblouissantes improvisations et avaient parfois la chance d'assister à de violentes disputes entre Paul Souday et Mauriac. Aujourd'hui, si les nouvelles étoiles du salon de madame Bousquet n'ont plus cette fixité d'astres, elles ont du moins l'éclat des météores et chaque jeudi réserve une brillante surprise.

« Marie-Louise connaît tout le monde, disent ses amis, et tout le monde désire la connaître ». Elle jouit, en effet, d'une popularité qui l'accable souvent d'un poids de servitudes amicales. On vient constamment la consulter, lui demander une intervention. Son affection est efficace ; elle ne ménage ni son temps, ni sa peine, pour ceux qu'elle aime. Les autres sont servis suivant leurs mérites, qu'elle discerne avec perspicacité, car elle est d'une intelligence rapide, comprend tout et sait s'adapter à toutes les circonstances. Sa conversation est stimulante et, fine psychologue, elle lance avec vivacité et drôlerie des traits mordants. Mais son cœur reste plein d'indulgence et trouve des excuses à ce que ses boutades condamnent. Elle a le talent de savoir mettre choses et gens en

valeur, et il suffit qu'elle s'intéresse à ceux-ci ou celles-là pour leur assurer le succès. Aussi, quand elle annonça que Samuel Goldwyn lui prêterait pour un soir une copie de son film, *the best Years of our Lives*, que l'on a pas encore vu en Europe, et qui ne sera pas donné avant longtemps à Paris, elle suscita autour d'elle une grande curiosité. Beaucoup connaissaient le film de réputation, savaient que c'était une belle et importante production et Marie-Louise Bousquet fut assaillie de demandes d'invitations. Elle dut se résigner à faire des mécontents, car elle ne disposait que d'une quarantaine de places, mais les élus qui assistèrent à la projection, la récompensèrent par leurs applaudissements enthousiastes de la peine qu'elle avait prise pour organiser cette soirée.

On y rencontrait Son Exc. l'Ambassadeur d'Angleterre et Lady Diana Cooper, monsieur et madame François Mauriac, Joseph Kessel, Louise de Vilmorin, Marcel Achard et sa femme, Hervé Alphand, Denise et Roland Tual, Julien Green et sa sœur, Maurice Chevalier, Robert de Saint-Jean, la princesse Chavchavadzé, Emmy et Charles Peignot, M. Lapie sous-secrétaire aux Affaires étrangères, Mr et Mrs Geoffrey Parsons, etc. Public choisi avec soin, mais difficile à satisfaire. Pourtant, le film, qui dura trois heures, ne donna à personne une impression de longueur. C'est la simple histoire de trois combattants, appartenant à différents milieux, qui rentrent chez eux aux États-Unis et essaient de se réadapter à la vie normale. L'un d'eux, un sergent d'un certain âge, reprend sa place au milieu d'une famille heureuse et sa brillante situation dans une banque. Le second est un jeune capitaine d'aviation, qui n'a aucun métier fixe et retrouve une petite femme épousée hâtivement avant son départ et avec laquelle il n'a plus aucune affinité. Quant au troisième, c'est un marin qui a perdu les deux mains dans l'explosion d'une fusée, le jour même du débarquement en France, le *D. Day* de juin 1944, et qui doit supporter maintenant la pitié de son entourage et s'essayer à triompher de son infirmité.

On raconte que Samuel Goldwyn, lisant un jour dans un magazine américain, le *Time*, le récit émouvant de l'arrivée d'un premier bateau chargé de soldats rentrant dans leurs foyers, eut l'intuition qu'il tenait là le sujet d'un grand film de l'après-guerre. Il téléphona immédiatement de Californie à New-York à Mackinlay Kantor, qui après quelques minutes de conversation avec lui, se décida à partir immédiatement pour Hollywood. Kantor est un romancier dont plusieurs œuvres furent portées à l'écran avec succès. Goldwyn lui commanda un scénario sur le retour de ceux qui avaient combattu en Afrique et en Europe pendant quatre ans. Il ne demandait qu'un synopsis de cinquante à soixante pages ; mais, un mois après, Kantor lui apporta le premier quart de son travail, et c'était cent pages de vers libres! Goldwyn cacha sa déception et demanda à l'écrivain de poursuivre son poème. Le manuscrit achevé avait quatre cent trente pages et fut plus tard publié sous le titre de *Glory for me* et distribué comme prime par le *Literary Guild*. Goldwyn

cependant acheta le poème, car il vit tout de suite qu'à travers le rythme et la cadence des vers de Kantor se poursuivait l'histoire de ces trois hommes, Al le sergent, Fred le capitaine et Homer le marin, revenant vers une ville dont ils croyaient se souvenir, vers des femmes qu'ils pensaient aimer, pour reprendre une vie qu'ils avaient oubliée. Goldwyn avait donc tout de même le sujet de son film. Il saisit de nouveau son téléphone et appela à New-York Robert E. Sherwood, l'auteur dramatique qui obtint le prix Pulitzer et qui sait aussi bien écrire pour le cinéma que pour le théâtre. On se souvient ici de *Reunion in Vienna*, de *Night must fall*, de *Waterloo Bridge* ; on verra bientôt au théâtre des Ambassadeurs sa célèbre pièce *la Forêt pétrifiée*. Sherwood tira un scenario du poème de Kantor, composa des dialogues, et rebaptisa l'œuvre qui devint : *the best Years of our Lives*. Les meilleures années de notre vie, titre excellent et ingénieux en ce qu'il suggère à chacun ce qu'il veut y voir. Pour beaucoup ce sera le regret que les meilleures années de leurs vies se soient écoulées loin de leurs pays, de leurs familles, de leurs habitudes. Pour d'autres, le sentiment que ces années, où il leur a fallu prouver tant de persévérant courage, tendre leur volonté vers un seul but qui cachait tous leurs humbles soucis et glorifiait leur misère, les portèrent au plus haut d'eux-mêmes et furent les meilleures de leur existence, celles dont le souvenir entretient la fierté de soi. Années exaltantes qui rendent difficiles la reprise de la vie quotidienne, et c'est ce que le film de Goldwyn a réussi à montrer, par de simples touches discrètes, dont le réalisme parfois comique, plus souvent touchant est toujours profondément humain.

Le metteur en scène William Wyler à qui l'on doit aussi *Mrs Miniver* sait trouver le détail qui crée la vérité, et transformer une histoire imaginée en une sorte de documentaire vécu. Les différents intérieurs où se passe le film furent construits dans les studios Goldwyn avec une exacte vraisemblance. Le luxueux appartement de six pièces de Al, le sergent banquier, le taudis des parents de Fred, le capitaine aviateur et le « meublé » élégant de sa femme, la petite maison confortable de la famille de Homer le marin, les boîtes de nuit, la banque, les cafés, le Drug Store ne furent pas que des décors. A la taille exacte qu'ils auraient eue réellement, équipés suivant leurs besoins d'électricité, de gaz, d'eau courante, de fontaines à sodas, de robinets à bière glacée, de réservoirs d'ice-cream, c'est une véritable petite ville que Goldwyn eut à sa disposition. Il envoya d'ailleurs un de ses meilleurs experts photographes survoler des centaines de kilomètres de terrain pour choisir le prototype de *Boone city*, inventée sans doute pour ne blesser aucune susceptibilité, et ce fut finalement Cincinatti dans l'Ohio qui servit de modèle.

La distribution réunit, à côté d'acteurs universellement connus comme Fredric March et Myrna Loy, d'autres qui le sont moins, ou qui ne le sont pas encore. Mais chacun représente physiquement si exactement son personnage que l'interprétation toute entière a une unité de perfec-

tion jusque dans les passages du film les plus épisodiques. Homer, le marin amputé des deux mains, est un blessé de guerre dont Sherwood a raconté l'authentique histoire. Il joue son personnage avec une bouleversante sincérité. L'adresse avec laquelle il se sert des étonnants crochets qui sortent de ses manches est prodigieuse et témoigne hélas, d'un déjà long entraînement. Il n'y a rien de voulu, rien de forcé dans les scènes où par son habileté à se servir des instruments de précision qui remplacent ses mains, il fait oublier son infériorité physique. Rien aussi n'est plus touchant ni plus chaste que le moment où Holmer voulant, par un scrupule d'honnêteté, convaincre de sa déchéance sa fiancée qui visiblement manque d'imagination, la prie de venir l'aider à se mettre au lit. Une fois déshabillé, les horribles appareils sont visibles jusqu'à ses épaules. Ceux-ci ôtés, qui lui rendaient encore tous gestes faciles, il devient un pitoyable manchot, d'une humiliante dépendance. Cette séquence du film qui aurait pu être péniblement choquante est menée avec tant de discrétion et jouée avec un tel talent que son audace disparaît derrière l'émotion qu'elle dégage. Tout d'ailleurs dans cette bande remarquable est traité ainsi sans concessions à de vaines pudeurs, mais avec un tact plein de goût qui permet de tout montrer, ou mieux de tout suggérer : par exemple, le retour du banquier dans son intérieur confortable, sa difficulté à trouver des sujets de conversation qui occuperaient cette première soirée familiale et qui le pousse soudain à sortir, à courir les boîtes avec sa femme et sa fille, à s'enivrer et à gâcher ainsi la nuit conjugale de son retour. Et encore la déception de Fred en retrouvant une petite épouse toute occupée d'elle-même et qui se détache de lui aussitôt qu'il a quitté son brillant uniforme d'aviateur. Sa triste aventure a d'ailleurs la même fin heureuse que le film tout entier. Il se marie avec la charmante fille de son camarade Al, il est le témoin des noces de Homer avec sa fidèle fiancée, et le banquier et sa femme, Fredric March et Myrna Loy célèbreront tendrement le vingtième anniversaire de leur mariage : chacun s'est réadapté à sa condition humaine, la vie normale reprend et continuera.

Ce film a pris deux ans à faire et a coûté deux millions et demi de dollars. C'est beaucoup de temps et d'argent dépensés, mais cela montre le soin avec lequel il a été réalisé, et sa réussite justifie cet effort. Il perd à être raconté, l'argument paraît banal, la conclusion sans portée morale ou philosophique. C'est une œuvre qui n'a d'autre ambition que de présenter la vérité humaine. Elle ne prétend pas raconter l'exceptionnel, mais montrer comment après les secousses des années terribles, la vie quotidienne se reforme lentement, comme sur la surface d'une eau troublée par la chute d'une lourde pierre, les ondes concentriques s'apaisent peu à peu.

Il est dommage que le public français ne puisse voir *the best Years of our Lives* avant de longs mois, et l'on comprend mal les raisons qui retardent ici sa parution. On dit que l'une d'entre elles est sa longueur, qui

le rend difficile à passer dans les salles parisiennes, et encore qu'il doit attendre son tour et que beaucoup d'autres films sont annoncés avant lui. Aussi peut-on craindre que le sujet n'ait alors perdu de son actualité.

Quoi qu'il en soit, les invités de Marie-Louise Bousquet lui devront de l'avoir vu tandis qu'il remuait encore en eux des sentiments fort proches. La lumière revenue dans la salle éclairait quelques visages bouleversés et personne ne cherchait à dissimuler son émotion. François Mauriac avouait franchement la sienne, Marcel Achard écrasait encore une larme derrière ses lunettes, les beaux yeux de Lady Diana Cooper étaient plus brillants que jamais, Jef Kessel avait la gorge serrée, et tous ceux qui se connaissaient et avaient plaisir à se retrouver se séparèrent pourtant hâtivement et presque silencieusement.

***

La Salle de Géographie, où l'on peut assister à tant de sérieuses et graves conférences, offre une fois par semaine le spectacle inattendu de séances de spiritisme. On y donne des exemples de clairvoyances, des preuves de survivances, on y démontre l'existence du fluide humain. La bonne foi et la sincérité des adeptes ne peut être mise en doute quand on voit avec quelle absence de toute mise en scène les expériences sont faites. Dans la lumière sans mystère des globes électriques qui pendent du plafond, une foule qui ne paraît ni recueillie, ni émue, remplit les rangées de fauteuils auxquelles il faut encore ajouter des chaises pour les retardataires. On dirait d'un cours du soir pour adultes et vieillards. Sur une estrade le professeur de spiritisme, assisté d'un médium qui bâille distraitement, domine l'assemblée. Comme des élèves entrant en classe déposent leurs devoirs sur le bureau du maître ces étranges écoliers apportent des photographies, celles de leurs « chers disparus » qu'ils mettent sur la table derrière laquelle siège leur instituteur. Celui-ci commence par expliquer pour les néophytes qui pourraient s'être faufilés au milieu des fidèles, ce qu'est le spiritisme : l'étude naturelle des lois de l'après-mort. Il ajoute que le spiritisme n'exige aucun acte de foi, n'est pas une religion, n'est pas contre les religions, mais donne la certitude absolue de l'existence de l'âme et de sa survie. Il cite parmi les spirites célèbres la Reine Victoria, le président Sadi Carnot, Lord Halifax, Victor Hugo, Camille Flammarion, Sardou, Conan-Doyle, le professeur Richet, Robert Bruce roi d'Écosse, William Crookes et Kitty King, le docteur Gibier, madame Bruno et madame d'Espérance, méli-mélo de noms célèbres et inconnus qui doivent par leur diversité inspirer confiance. Mais il ne s'attarde guère à leur énumération, non plus qu'à la description de certaines apparitions de fantômes fameux, facilement identifiables, pour ceux qui avaient la chance de les voir, par une façon particulière de serrer la main, par une difformité reconnaissable, pied-bot ou bec-de-

lièvre, ou encore par une manière inimitable de faire craquer leurs articulations. Non, ce petit discours n'est destiné qu'à servir de préambule à la séance, consacrée à des expériences concluantes et intéressant les personnes présentes, du moins toutes celles qui désirent entrer en communication avec un parent ou un ami mort. Car, a pris bien soin de déclarer le médium : « Ici je ne m'occupe que des morts, pas des vivants. Rien que les morts. » Aussi, le professeur-conférencier lui passe une à une les photos qui sont devant lui. Sans faire mine le moins du monde de concentrer son esprit, l'aimable dame réprimant un dernier bâillement, passe un doigt négligemment caresseur sur l'image qu'on vient de lui tendre, la présente à la salle, prévient son propriétaire qui a levé le doigt, de ne lui répondré que par oui ou non, et commence à parler : « Il avait la fièvre ? — Oui. — Il est mort tuberculeux ? — Non. — Était-il croyant ? — Oui. — Il demande des prières, car il est sur un « plan » peu élevé. » Et à un autre : « Il est parti avec beaucoup de monde, ce monsieur-là ? » (visiblement elle pense aux déportés). Réponse : « Non » Alors, interpellant quelqu'un qui a fait un mouvement dans la salle : « Ça pourrait marcher pour vous, ça ? — Oui. — Ah, reprend-elle, s'adressant au premier, je regrette. Un autre esprit se présente, je suis obligée de le prendre.» Comme une téléphoniste donnerait la communication avec Londres avant celle de Bruxelles, bien qu'on la lui ait demandée après, mais parce que les commodités du service l'y forcent. « Vous avez une belle et bonne communication, reprend-elle d'ailleurs en s'adressant à l'ami du déporté. Maintenant il dit : « Mon vieux, je ne regrette pas la terre. Mais comment que ça se fait que je voie aussi un homme drôlement habillé ? Ça serait-y pas un uniforme allemand ? — Oui. — Ah, c'est impeccable. » Et elle conclut mystérieusement : « Restez dans la voie, la personne est désincarnée. » A un autre « croyant » qu'elle amena à avouer qu'il souffrait de l'estomac, elle déclara : « Vos parents veulent vous soigner. Surtout ne te fais pas opérer, ils disent. » Et voilà un malheureux à qui cette consultation sera peut-être fatale.

Après plusieurs preuves toutes aussi convaincantes de la clairvoyance et de la survivance, il restait à démontrer l'existence du fluide humain. Un grand nombre d'assistants montèrent sur l'estrade, et le professeur leur appliquant les mains dans le dos les obligeait à se déplacer en même temps que lui. On eût dit un de ces petits jeux de société inventés par un commissaire de bord à court d'imagination pour distraire les passagers durant une longue traversée. Mais ce fut la partie gaie de la soirée, une détente heureuse. On riait, on s'interpellait, on applaudissait les dames qui se décidaient à enlever leurs manteaux pour mieux profiter du fluide humain, on huait celles qui pudiquement refusaient de s'en débarrasser. Les murs austères de la Salle de Géographie n'avaient jamais abrité pareille fête.

En sortant, beaucoup de néophytes touchés de la grâce, remplissaient les bulletins qui leur étaient proposés pour adhérer à l'Union Spirite

Française. Car, si on est membre de l'U.S.F., on peut, en outre de ces soirées du vendredi boulevard Saint-Germain, aller quatre fois par semaine au fond de Vaugirard suivre des réunions du même genre. Mais à Vaugirard, l'atmosphère est plus intime. On se sent davantage entre soi, entre desservants d'un même culte, dans cet atelier tapissé de portraits des célébrités du spiritisme, où se retrouvent Sadi Carnot et la Reine Victoria, et où on lit sur ses murs, imprimés comme chez l'opticien en caractères de toutes les dimensions, les préceptes des sciences psychiques et occultes : « Le gaz se minéralise, le minéral se végétalise, le végétal s'animalise, l'animal s'humanise, l'homme se divinise. » Et aussi cet avis charitable : « Soyons heureux des preuves reçues par notre voisin. » que le médium ne semble avoir aucune difficulté à faire suivre par ses catéchumènes. Elle promène son regard à travers la pièce largement éclairée, et souriante et rêveuse décrit ce qu'elle voit. « J'ai un pneu qui circule tout seul. Ça ne dit rien à personne ? — C'est pas pour vous, monsieur, cette grand-mère qui a quitté son corps ? J'ai l'impression que vous lui ressemblez. — J'ai un animal, je vois des cornes. C'est pour qui ? — Oh, il y a un chat noir qui se promène, où va-t-il ? — Ma tante avait un chat, dit timidement une dame. — Ah ! c'est ça. Elle est bien vous savez, elle est « dégagée ». Mais elle ne veut pas me lâcher. Oh, elle a des choses à dire, mais il y a trop de monde. Il lui faudrait une petite séance privée.

Et le médium interrompt sur cette bienfaisante vision. « Je vois un rosier... J'ai une pluie de pétales... C'est sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui les envoie. Vous en avez tous sur la tête et les épaules. »

Ainsi, personne n'a perdu sa soirée, et chacun rentre chez soi satisfait, prêt à retourner à la Salle de Géographie et à l'atelier de Vaugirard comme à une Mecque, espérant y trouver un apaisement à sa solitude, une consolation à son malheur, une réponse à son angoisse.

***

A la galerie Charpentier, une exposition réunit des paysages d'Italie. Jean-Louis Vaudoyer qui l'inspira voulut qu'elle fut une invitation au voyage, ou plutôt à la nostalgie des voyages que l'on ne fait plus, tant les frontières à présent mettent d'obstacles à tous projets de déplacement. En des temps plus faciles, Jean-Louis Vaudoyer fut souvent le pèlerin passionné de cette terre italienne et l'on devine le plaisir délicat qu'il prit à choisir et réunir ces toiles et ces dessins, à revoir un ciel orageux de Venise sur un Guardi, ou bien dans les tableaux de Corot cette lumière romaine qui suffit au bonheur. Il dut aimer aussi à reconnaître dans la grande composition du Poussin, Orphée et Eurydice, le château Saint-Ange et cette eau jaune du Tibre où trempent des baigneuses, comme à retrouver le soleil caressant de l'Adriatique sur une marine de Claude Lorrain.

D'autres que lui sauront également s'émouvoir de l'évocation, par Hubert Robert, des monuments de Rome, de cette vue sur sa campagne, que peignit à travers une lucarne Degas dans sa jeunesse, et s'émerveilleront de la beauté du petit tableau rond d'Ingres, prêté par les Arts Décoratifs. Le cercle étroit de son cadre enferme avec un morceau de ciel, une ligne sereine de pins parasols, le Casin rose de Raphaël, un champ, une statue, un jardin ; toute la tranquillité d'une heure paisible, dans une admirable composition que n'a pas égalée Paul Flandrin, l'ami de Corot, en peignant le même motif. Car à cette exposition plus qu'à d'autres, on peut comparer la vision particulière qu'ont d'un même sujet des peintres différents : la promenade dite du Poussin, au bord du Tibre, vue par Corot ou Desgoffes, et toutes ces Venises qui succèdent à celles de Canaletto et de Guardi : Boldini met des traînes à ses gondoles et des reflets de satin sur ses palais ; Forain la voit d'un œil sans indulgence, Signac à travers des confettis multicolores, Claude Monet derrière des vapeurs roses et van Dongen croit que sa Piazzetta est une succursale de la Potinière à Deauville. Bonington, Sickert, Rouart, Salvat, Ziem, Waroquier, autant de personnalités variées, autant de Venises. Il y en a ainsi pour tous les goûts et toutes les humeurs. Mais le Parisien sédentaire qui sortira de cette exposition rêvera peut-être plus longtemps devant les pages de son catalogue, qu'il ne le fit devant toutes ces images qui troublent ses souvenirs. Chateaubriand, Lamartine, Stendhal ou Barrès y sont cités, aussi bien que la Toscane et l'Ombrie, le Pincio et le mont Palatin, la Trinité des Monts et le Forum, les jardins Boboli, les Cascatelles de Frascati, la place Saint-Marc, la Salute, et tant d'autres noms prestigieux, qui lui rappelleront un plaisir passé ou lui laisseront espérer de nouvelles joies.

DENISE BOURDET

LES LIVRES D'HISTOIRE

Henri Cottard nous donne un essai sur le génie napoléonien [1], où il y a du très bon, du bon et du moins bon. Napoléon, nous dit-il, est mal adapté à la vie. Une grande partie de sa sensibilité est toujours restée sans emploi. A tout moment, il dispose d'un surplus de passion. Or, l'organisme insatisfait « a tendance à désirer et à se créer une représentation imaginaire de ce qu'il ne peut avoir ». Napoléon vit donc dans un rêve perpétuel, affranchi des catégories du temps et de l'espace. Ce qui caractérise son génie, ce n'est ni la mémoire, cependant prodigieuse, ni la méthode, ni l'acharnement au travail. ni l'intelligence organisatrice. C'est la puissance créatrice du rêve.

Doit-il cette « structure » particulière de son « moi » à l'accident dont fut victime Madame Mère en cours de grossesse, à une insuffisance alimentaire, au dépaysement de Brienne, à un refoulement amoureux ? Je n'en sais rien et les affirmations de M. Cottard sont, sur ce point, assez gratuites. En revanche, on ne peut lui refuser son adhésion lorsqu'il nous montre Napoléon en proie aux démons de l'ubiquité et de l'immensité, organisant ses campagnes « par une vision instantanée » des marches, des transports et des mouvements, renonçant à écrire parce que sa main ne parvient pas à suivre ses idées et ne concevant pas que les êtres soient, eux, soumis au temps, lorsqu'il s'agit de le servir. Tous les problèmes se posent à la fois à sa pensée : aussi a-t-il le goût de soutenir tour à tour les théories les plus opposées ; il est contradicteur-né, le disserteur impénitent. Il veut qu'on le sache partout présent, partout attentif : il donne à Moscou le statut de la Comédie Française. Il agrandit le temps et il tend à l'éternel par l'infinité d'actions qu'il entend réaliser en un court moment. Il veut tout à la fois. Ses projets sont des obsessions. Il rêve éveillé et pense endormi, sans jamais connaître le repos véritable. Le passé, le présent, le futur se rapetissent, s'anéantissent pour lui en une seule image : « A vingt-cinq ans, a-t-il dit, j'ai prévu ce que je pourrais devenir. Je voyais déjà le monde fuir sous moi, comme si j'étais emporté dans les airs ». Les contemporains, parlant de lui, ont accumulé ces sortes d'expressions : foudre, météore, éclair.

Toutefois cette solitude dominatrice pourrait être aussi bien celle d'un poète, d'un philosophe. Il a fallu pour se « réaliser » qu'elle fût servie par des dons exceptionnels qui lui donnent une prise directe sur le réel. Or, si forte, si impérieuse qu'ait été cette prise, les observateurs avisés ont eu très vite, dès le couronnement, le sentiment d'une discordance. L'Empire était

1. *Structure du Genie napoleonien* (Robert Laffont, éditeur).

trop vaste, les triomphes trop rapides, les victoires trop nécessaires. Pour que l'œuvre napoléonienne fût durable, il lui a manqué non seulement le temps et la mesure, mais encore l'adhésion des hommes de sens. Or aucun d'entre eux, même parmi les grands serviteurs du régime, n'a eu le sentiment d'une entreprise saine et viable.

M. Cottard n'a pas utilisé les *Mémoires* authentiques de Caulaincourt, publiés par M. Jean Hanoteau (trois volumes, chez Plon, 1933), mais seulement les prétendus souvenirs recueillis par Charlotte de Sor, qui sont très suspects. Les cent cinquante pages du tome second que l'éditeur a intitulées : *en Traîneau avec l'Empereur*, lui auraient fourni cependant une riche matière et bien des confirmations. Parti de Smogoni, le 5 décembre 1802, avec Caulaincourt, Napoléon arriva à Dresde dans la nuit du 13 au 14. Durant les huit jours du voyage, il monologua presque sans interruption, passant en revue toute sa vie et développant les projets les plus extraordinaires : « Je créerai des institutions qui donneront de la force à mon système... Je veux profiter de l'occasion pour vider cette vieille querelle du Continent avec l'Angleterre... Il me tarde bien que la paix soit générale pour me reposer et faire le bon homme. Nous voyagerons tous les ans pendant quatre mois dans l'intérieur. Je verrai l'intérieur des chaumières... Je veux visiter les départements auxquels il manque des communications, faire des canaux, des routes... Je m'occuperai encore de l'instruction, car c'est la garantie de l'avenir... J'ai pesé d'avance et depuis longtemps tous les sacrifices qu'exige la lutte avec l'Angleterre... Vous serez étonné, dans deux ans, du nombre de mes vaisseaux... »

Dans la défaite, alors qu'il venait d'accumuler les fautes politiques et militaires, il conservait intacte sa puissance d'imagination. Elle n'a jamais failli, jusqu'à sa mort, et l'on peut dire que c'est la littérature de Sainte-Hélène qui, à travers l'espace et le temps, a engendré le Second Empire.

♣

Le livre de M. Louis Chardigny, *Les Maréchaux de l'Empereur*, est non seulement bien documenté, écrit d'un style alerte, très vivant, d'une lecture attachante. Il est, par bien des côtés, un livre neuf. C'était une excellente idée, en effet, d'étudier les vingt-six maréchaux de l'Empire, non plus, un à un, en forme de biographies, mais en corps comme les « colonnes » d'un Etat qui reposait sur l'armée et sur la victoire. En vérité, sur ces vingt-six, l'un, Grouchy, nommé la veille de Waterloo, ne fut pas reconnu par la Restauration et un autre, le prince Joseph Poniatowski, mourut au combat quatre jours après sa promotion. Il en reste donc vingt-quatre, grands officiers de l'Empire et « accessoires nécessaires » de la couronne. L'Empereur leur écrivait « Mon cousin », et ils avaient droit au « Monseigneur ».

Le théâtre et le roman ont fait d'eux des parvenus avides, des soudards enrichis, empruntés dans leurs habits de cour et mariés à des maritornes fortes en gueule. La méréchale Lefebvre a fait tort à la corporation. C'était une excellente femme. On lui a prêté toutes sortes de réparties incongrues :

1. Chez Flammarion.

on ne prête qu'aux riches. Cependant Madame de Chastenay, qui la vit à la cour, la peint comme un grosse personne ennuyeuse, parlant peu, qui faisait penser à une vieille Allemande, laide et cossue. Après le retour de Louis XVIII, elle ne se montra plus aux Tuileries :

— J'y allais, dit-elle, quand c'était chez nous. Maintenant que c'est chez eux, je n'y serais plus chez moi.

Le mot fait honneur à son esprit. Elle eut quatorze enfants, dont douze garçons. L'aîné, officier comme son père, était brave, mais joueur et débauché. L'armée ne le connaissait que sous le surnom de « Coco ». Son père, un jour, dit de lui : « J'ai peur qu'il ne meure pas bien ». Il mourut au combat. En vérité, ce couple de braves gens avait mieux que des manières.

Les maréchaux venaient à peu près de toutes les classes de la société : ils représentaient assez bien la réconciliation que Napoléon avait entreprise. Presque tous avaient servi dans l'ancienne armée. Le vieux Kellerman était général sous Louis XVI ; Sérurier, major ; Berthier, colonel ; Pérignon, Moncey, Macdonald, Davout et Marmont appartenaient à la noblesse ; Brune était fils d'un avocat, neveu d'un chevalier de Saint-Louis, filleul d'un président ; Suchet, fils d'un soyeux lyonnais Mortier, d'un gros bourgeois. Les parents de Murat, aubergistes et cultivateurs, ne manquaient ni d'argent, ni de relations utiles. Le notaire Soult, le chirurgien Bessières, le meunier Lefebvre, le brasseur Oudinot, le tonnelier Ney, le cultivateur Lannes, le tanneur Gouvion, l'épicier Masséna étaient à leur aise, ou riches ou sur le chemin de la richesse. Mais Masséna ressemblait au Marius de Marcel Pagnol : il s'ennuyait dans la boutique familiale, entre les olives et les salaisons. Il s'engagea comme mousse et courut le monde. Ses parents n'y furent pour rien. Le seul qui ait connu vraiment la misère est Augereau, fils d'une fruitière, grandi dans le ruisseau, querelleur et chapardeur, soldat en France, déserteur, carabinier à Berlin, maître d'Armes à Naples ; enfin, à trente-cinq ans, volontaire des armées de la République et général à trente-six. Ce destin fait exception. Presque tous les maréchaux avaient reçu une bonne éducation. Lefebvre lui-même, élevé par un oncle curé, savait du latin et parlait l'allemand mieux que le français. Le père de Berthier, favori de Louis XV, chef des géographes militaires et cartographe officiel, donna à son fils une formation scientifique très solide et les habitudes compassées de l'ancienne cour. Soult était économe, Oudinot prodigue, Bessières très pieux, Macdonald chagrin, Masséna avare, Murat jovial, Saint-Cyr ascétique. En somme, un arc-en-ciel.

Les maréchaux furent-ils pour Napoléon les soutiens qu'il espérait ? Se comportèrent-ils comme « les colonnes » de l'Empire ? Certainement pas. D'abord, s'ils furent des héros et des entraîneurs d'hommes, aucun n'eut les capacités d'un commandant en chef. Masséna avait montré de grands talents sous le Directoire et sa campagne de Suisse est un modèle : paralysé peut-être par l'Empereur, il ne se retrouva jamais. Davout n'eut qu'une bataille. De tous, Gouvion Saint-Cyr était le plus capable de pénétrer la méthode et les plans de l'Empereur, mais il était orgueilleux, difficile et méprisant. La bataille gagnée, il ne se souciait plus de ses soldats et s'enfermait pour jouer du violon. Napoléon le détestait et cette mésentente fit qu'il ne l'employa pas comme il aurait pu le faire.

Enfin quand vinrent les mauvais jours, les maréchaux furent les premiers

à entrevoir la défaite et à s'y préparer. Ils étaient, comme la France, fatigués. Ils voulaient depuis longtemps jouir en paix du fruit de leurs peines. Riches et comblés, ils ont donné des conseils de modération qui n'ont pas été écoutés. Vont-ils, d'un coup, s'écraser avec le despote? Sauf Murat, le premier à trahir, ils obéissent encore et paient de leurs personnes. Ney, Lefebvre, Macdonald, Oudinot, Victor se couvrent de gloire en 1814. Berthier lui-même abandonne ses papiers pour mettre l'épée à la main. Mais, au fond du cœur, ils ne croient plus ni à l'Empire, ni à la victoire. C'est, avant la grande scène de Fontainebleau, une défection sentimentale, secrète et lente, honteuse parfois, qui finit par se faire brutale et insolente. Avant de quitter Fontainebleau, Ney arrache encore à Napoléon un don de 15 000 francs et il partit presque en l'insultant.

« J'ai ouvert les *Désastres de la Guerre*, de Goya, le livre des misères de l'Espagne pendant les années 1808-1814, et j'ai cherché dans les souvenirs des hommes de ce temps la raison d'être, le support, l'authentification de ces images inoubliables, filles de la haine, de la terreur et de la souffrance... On trouvera ici moins une histoire qu'une chronique, moins un exposé avec ses enchaînements que des tableaux, des scènes dont le peuple est le protagoniste. Dans cette randonnée qui a parfois je ne sais quel goût d'enfer, Goya m'a servi de guide et je dirais volontiers de lui, comme Dante de Virgile : «Toi, mon conducteur, mon seigneur et mon maître ». C'est ainsi que M. Lucas-Dubreton présente son plus récent ouvrage et son meilleur : *Napoléon devant l'Espagne* [1]. Mais il se rabaisse. Il a été plus et mieux qu'un commentateur : un historien. En fait, il est peu de livres qui permettent de pénétrer aussi profondément dans les replis de l'âme espagnole, ni qui apportent sur l'Espagne des vues plus justes, des images plus fortes, une connaissance plus aiguisée.

Sur le pays et sur les hommes, Napoléon s'est complètement trompé. Il a vu l'extérieur, ce que chacun pouvait voir, un sol infertile ou mollement cultivé, une population nonchalante et misérable, une aristocratie vaniteuse et oisive, un clergé ignorant, une vieille monarchie fatiguée et branlante, un roi fantoche, une reine catin, un prince héritier rempli de bile et de haine, un favori détesté, vaniteux, sans gêne, aux vues courtes, une armée en décomposition... C'est cette nation qui va prendre les armes et porter à l'Empereur les premiers coups, ridiculisant ses maréchaux, usant ses troupes, ébranlant son prestige, foyer monstrueux dans lequel vont venir se fondre et s'anéantir une à une les forces les plus précieuses de l'Empire. Il n'est pas dans la manière de M. Lucas-Dubreton de nous donner de cet entêtement, de ce fanatisme, de cette férocité une explication en forme. Il les peint par les faits, sur le vif, comme des « choses vues », en traits rapides et cinglants. Le récit a quelque chose de haletant, d'oppressé et de furieux à la fois : c'est la marche vers la fatalité.

Napoléon a, plus tard, reconnu ses erreurs. Mais comment ce Corse, qui avait adoré Paoli, a-t-il pu mépriser à ce point les guérillas et méconnaître

1. Chez Fayard. Les grandes études historiques.

l'opiniâtreté d'un peuple en révolte ? Après tout, peut-être était-il beaucoup moins Corse et beaucoup plus Français qu'on s'obstine à nous le dire. Il voyait l'Espagne en bon disciple de Diderot et de Voltaire, en bon lecteur de l'Encyclopédie, en bon philosophe confiant dans la toute puissance des lumières. « Je délivrai les Espagnols de leurs hideuses institutions, je leur donnai une constitution libérale... » Hélas ! les Espagnols mettaient autre part leur bonheur, leur confiance et leur honneur. Il aurait fallu le savoir.

⁂

Les livres d'histoire sont nombreux. Mais, bien que nous soyons à l'âge des masses, le nombre n'est pas tout. Beaucoup des auteurs qui écrivent pour le grand public reviennent inlassablement aux mêmes sujets, traités cent fois déjà, racontés une fois de plus sans que la nouvelle mouture apporte une connaissance nouvelle. De vaillants biographes, effeuillant les siècles, abattent chaque année leur *Clovis*, leur *Pompadour*, leur *Henri III*, à moins que ce ne soit un *Attila*, une *Agnès Sorel* et un *Lincoln*. On reste confondu par leur intrépidité. Mais tout cela n'en est pas moins inutile.

Les hommes graves aussi ont leur frivolité. C'est à qui se mettra en règle avec le marxisme. Chaque mois nous vaut deux ou trois gros volumes — et quelques petits — composés selon les impératifs du matérialisme historique. On a banni de l'histoire les « grands hommes », chers à Voltaire. On les a remplacés par le capital, la bourgeoisie, le prolétariat, expressions troubles, que l'on personnifie en les douant d'intelligence, de prévisions, de calcul, d'ambition... « La bourgeoisie hésita longtemps à renverser Robespierre... Sous l'œil de Bonaparte la bourgeoisie continua son œuvre... » Que peuvent bien signifier ces phrases ? Quels services rendent-elles à la recherche de la vérité ? Le vocabulaire à la mode n'apporte avec lui que le vague, l'arbitraire, la passion politique, l'esprit de système. En fait, en ouvrant un livre de ce modèle, on sait d'avance ce qu'on y trouvera. Le seul élément d'intérêt est le biais — ingénu ou ingénieux — par lequel l'auteur ajustera les faits à la doctrine qu'il s'agit d'illustrer.

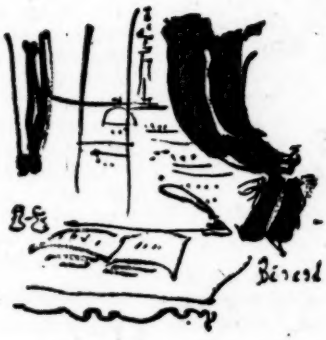
Aussi est-ce avec joie que l'on accueille un livre comme celui où M. Louis Réau a condensé sous une forme aimable et précise à la fois, avec une maîtrise aisée, les trente années qu'il a consacrées à l'étude de l'art français au XVIIIe siècle et à son expansion à l'étranger. Versailles est achevé : Louis XV n'y peut faire que des remaniements intérieurs, nicher des appartements confortables, derrière le fastueux décor des appartements d'apparat. Son goût n'est pas de vivre en public et en fanfare, comme son aïeul. C'est un homme d'intimité et un homme de bureau. Il ne cherche pas, par des cérémonies perpétuelles, ordonnées autour de sa personne, à tout absorber et à tout effacer. Sous Louis XIV, on disait : Versailles. Sous Louis XV, on dit : Paris. Le livre de M. Louis Réau est très exactement intitulé *le Rayonnement de Paris au* XVIIIe *siècle*[1]. Il eût été difficile d'y faire entrer plus de choses, d'y mettre plus d'art, plus de simplicité et plus d'autorité à la fois. M. Réau me permettra-t-il cependant de plaider auprès de lui la cause

1. Robert Laffont.

de la danse qu'il n'a pas inscrite dans la liste de nos prestiges ? Noverre, le grand Noverre, créateur du ballet moderne, gouverna pendant huit ans l'opéra de Stuttgart et pendant six ou sept ans celui de Vienne. Son dernier ouvrage fut créé à Londres, le jour même de l'exécution de Louis XVI, tandis que Vestris éparpillait ses disciples à travers l'Europe. Dans *la Guerre et la Paix*, Tolstoï décrit encore l'idolâtrie dont Duport était l'objet à Saint-Pétersbourg.

Pour formuler un grief tout personnel, j'en veux un peu à M. Réau, si exact en tout, de s'être contenté, pour définir Louis XV, d'une boutade suspecte, certainement apocryphe, sous la forme qu'on lui donne ordinairement. Louis XV mérite mieux. En tout cas, il est plus nuancé. Le Louis XV de 1771 qui crée avec Meaupou et Terray les institutions judiciaires et fiscales que Bonaparte rétablira n'est pas le Louis XV de 1749, intimidé par les criailleries du clergé. Au surplus l'éclat de la France ne se comprendrait pas s'il n'était le reflet d'une prospérité exceptionnelle. Il faut beaucoup d'argent pour bâtir tant d'hôtels, acheter tant de meubles et tant de tableaux ! Les économistes nous disent que la prospérité s'explique par un vaste mouvement de hausse commencé en 1733 et poursuivi presque sans défaillance jusqu'à la Restauration. Du moins doit-on mettre à l'actif de Louis XV ces trois bienfaits que les pauvres hommes du XXe siècle devraient apprécier : pas d'invasion étrangère ; pas de troubles sérieux à l'intérieur ; pas de dévaluation monétaire (le franc stabilisé après Law n'a plus bougé jusqu'aux assignats). Vivre chez soi tranquille, ne craindre ni l'ennemi, ni son voisin, conserver son bien et les fruits de son travail : un certain nombre d'Européens n'en demanderaient pas plus.

PIERRE GAXOTTE



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MOZART

Tome V

par G. de Sainte-Foix (*Desclée de Brouwer, Paris*)

Les dernières années : 1789-1791

Voici donc mené à sa conclusion cet incomparable ouvrage, et, en dépit des circonstances adverses, mené avec la même ardeur, la même précision, le même amour. Modestement intitulé *Essai de Biographie critique*, cet ouvrage forme l'un des plus remarquables accomplissements de la musicologie française. Entrepris d'abord avec la collaboration de Teodor de Wyzewa, il aura occupé quarante années de la vie de son auteur et il permet aujourd'hui aux admirateurs de Mozart d'être exactement informés du caractère et des éléments de chaque œuvre et des conditions matérielles, morales et historiques de sa création. L'érudition y sait demeurer constamment vivante et accueillante, les rapports entre la vie du génial musicien et chacune de ses compositions y sont révélés avec une précision qui ne contrecarre jamais le sens humain de l'historien.

Ces trois dernières années de la vie de Mozart, qui forment l'objet de ce dernier volume, sont les plus pathétiques, par l'épuisement croissant des forces physiques de cet unique artiste, par la désaffection du public à son égard et la sublimité grandissante de ses dernières inventions ; car ce sont les années de *Cosi fan tutte*, de *la Flûte enchantée*, des deux derniers quatuors, du *Requiem* et de cet inégalable chef-d'œuvre, le *Quintette en la majeur* pour clarinette et cordes. Par le soin, le respect, la qualité du ton, M. de Saint-Foix s'est montré incessamment digne d'un aussi magnifique objet.

G. J.-A.

LES SCÈNES DE LA VIE ANIMALE

par Léon Binet

(*Gallimard, 1946*)

Ce volume présente aux curieux de la nature de nombreuses scènes de la vie animale observées en France et à l'étranger. Il est formé par la réunion de trois publications datant de 1933, 1934 et 1935 et intitulées respectivement, *Scènes de la Vie animale, nouvelles Scènes de la Vie animale, autres Scènes de la Vie animale ;* un grand nombre de chapitres ont été revus et modifiés. Chaque étude compte quelques pages et se termine par une liste bibliographique renfermant les principales références.

La danse est une manifestation naturelle, primitive, assez fréquente chez des animaux aquatiques et terrestres. La « danse des perles » d'un Héliozoaire, la danse nuptiale des Vers Polychites, la valse lente et prolongée des Hippocampes, la danse des Oiseaux, des Abeilles, des Mouches, des Araignées, sont successivement évoquées.

Les scènes nuptiales rappellent l'offrande de noces des Arthropodès, les fêtes nuptiales des Libellules, des Termites, des Diptères, la fabrication du nid chez quelques Poissons, le voyage nuptial des Poissons migrateurs, les drames nuptiaux chez le Lamproie, la Mante, la chevauchée nuptiale du couple d'Aselles, la présence d'un anneau nuptial ou sphragis protégeant la femelle contre des accouplements successifs.

Les recherches sur la puissance lumineuse de certains animaux ont permis d'expliquer son mécanisme, son rôle est souvent lié directement à la sexualité.

Une visite aux Fourmis, aux Pigeons montre leur comportement. Une étude biochimique de l'huître renseigne sur sa valeur alimentaire.

Des expériences sur des animaux variés ont permis d'élucider des problèmes de biologie générale et de physiologie comparée : action du tabac sur l'appareil circulatoire et sur le cerveau, influence du sexe et répercussion de la vie génitale sur la longévité des Papillons, gynaudromorphisme des Papillons, inversion du sexe des Poissons, etc...

Un voyage en Amérique du Sud est une occasion pour rappeler des faits biologiques intéressant l'industrie laitière.

Cette énumération donne une faible idée de la multiplicité des problèmes envisagés. Au courant des travaux les plus récents, l'auteur montre les liens étroits unissant la pathologie animale et la pathologie humaine.

A. Tétry.

LES INSTITUTIONS MUSULMANES

par Gaudefroy-Demombynes (*Flammarion*)

M. Gaudefroy-Demombynes réédite ses *Institutions musulmanes*. Elles étaient déjà fort estimées des spécialistes de l'Islam. Toutefois l'auteur en a repris le texte pour le préciser et en combler les lacunes. C'est un excellent manuel accessible à tous les lettrés et indispensable à qui veut avoir quelque con-

naissance de l'Islam. Tout Français, un peu cultivé, habitant l'Afrique du Nord, devrait le posséder. Les derniers chapitres sont d'un intérêt brûlant. C'est l'Islam d'aujourd'hui qu'ils nous présentent. Tableau quelquefois sévère dont les couleurs risquent de ne pas contenter tout le monde. Mais rien n'est valable sans un franc-parler. D'ailleurs ce sont les vœux qui terminent le livre et ils s'inspirent, croyons-nous, d'une clairvoyante amitié. « On voudrait, souhaite M. Demombynes, que le jeune musulman ne réussit pas trop à s'américaniser, et qu'il ne perdît point toutes les qualités charmantes des anciens : une sorte de résignation souriante qui n'était pas sans grandeur ; un soin de l'attitude extérieure qui allait jusqu'à la dignité ; un sens profond de la solidarité qui menait à la bonté et à la charité discrète ; le goût de la vie heureuse, avec un sentiment délicat de la couleur, de la nature, de l'harmonie des choses. »

H. B.

CHRÉTIENS DANS LA CITÉ

par Jacques MADAULE

L'INTRODUCTION de l'ouvrage offre un raccourci de l'histoire de l'église catholique en France depuis le baptême de Clovis jusqu'à nos jours. M. Madaule consacre de longs développements aux événements tant intérieurs qu'extérieurs de l'entre-deux guerres et aux diverses idéologies qui, dès ce moment, divisaient profondément les Français.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur en vient à la question capitale de l'attitude des catholiques français à l'égard du parti communiste auquel il consacre des pages mesurées et fortes. Sans fournir de réponse précise, il se montre enclin, pour sa part, à consentir aux nécessités du rassemblement national de larges concessions sinon sur les principes du moins dans les faits, à propos notamment du problème de l'école. Ce rassemblement national il appartient aux chrétiens d'en être les premiers artisans et de remonter le double courant de l'indifférence et du fanatisme. C'est, d'après M. Madaule, autour d'eux et du parti socialiste qu'il peut s'opérer sans qu'il soit question d'en écarter les communistes investis de la confiance d'une grande partie de la classe ouvrière mais à qui leur position extrémiste interdit d'en être les initiateurs.

Même si l'on n'est pas d'accord avec nombre des idées exprimées par M. Madaule, on trouvera dans ce livre dense et plein de talent, d'amples sujets de méditation.

S. DE LA B.

MORT D'HOMME

par Pierre MOLAINE (Correa)

LE livre s'ouvre par une longue introduction — sorte de méditation solitaire et exaltée d'un jeune homme qui s'interroge sur le sens de la vie. Il s'agit d'un orphelin, élevé à la campagne par sa grand'mère et qui, au collège d'abord, plus tard à la guerre, ne parvient jamais à s'accommoder de lui-même ni de la médiocrité des hommes. Il ne se « réalisera » que dans la mort. Il s'offre en effet — presque résigné — aux balles des Allemands après en avoir tué plusieurs lors de la débâcle de juin 1940. Il a pourtant failli échapper à leurs poursuites grâce à la complicité assez étrange d'un patron de mauvais lieu. Mais il s'est attardé trop longuement au chevet d'une petite fille agonisante... Curieux motif de réflexions pour un psychanalyste que ce récit où s'affirme incessamment une inclination profonde pour la mort.

S. DE LA BAUME.

L'HOMME QUE J'ÉTAIS POUR TOI

par Pierre CHANLAINE (Éditions de Savoie)

UN homme de lettres, officier pendant la guerre et prisonnier en Allemagne, revient de captivité pour trouver son domicile déserté par sa femme devenue folle pendant son absence. Il en souffre puis s'en console — et hésite — car cet homme de lettres est irrésistible — entre deux femmes qui s'offrent à lui : une veuve et une jeune fille. Finalement il les prend toutes les deux, épousant la seconde lorsque la première l'a sacrifié à ses devoirs de mère. Ce thème en vaut un autre ; malheureusement l'auteur a fait de son héros une sorte de Homais, suffisant et emphatique. Voici un échantillon de la manière de ce séducteur. Il s'agit d'un goûter à deux : « Quand enfin nous avons pu engager les bols alimentaires dans nos oesophages respectifs il nous est apparu indispensable de boire le contenu de nos coupes »...

On relèvera également dans le récit que fait l'auteur de l'exode de 1940 ce bel alexandrin : « Certains de ces camions étaient automobiles »...

Solange DE LA BAUME.

Chronique Bibliographique

(Suite et fin.)

LES ÉTAPES DU DROIT

par Henri Decugis *(Librairie du Recueil Sirey)*

L'intérêt qu'avait suscité ce volume se trouve encore accru par l'extension que l'auteur a donné à sa nouvelle édition. Alors qu'il est fréquent d'étudier l'évolution des idées politiques ou des religions, on néglige le plus souvent l'examen des institutions juridiques du droit privé qui sont pourtant les plus révélatrices de l'état des sociétés. La variété des connaissances répandues dans ces pages apporte au lecteur de précieux enseignements sur des questions qui devraient être au centre de nos préoccupations, puisque les solutions qui leur sont données commandent étroitement notre existence d'individu et de citoyen. L'autorité paternelle, la forme du mariage, le rôle des juges, la valeur du serment, la notion de culpabilité, la responsabilité collective ou individuelle, la rigidité de la coutume et l'instabilité de la loi, tels sont, parmi beaucoup d'autres, quelques-uns des sujets dont le développement projette de singulières lumières sur le comportement des nations. Des rapprochements judicieux suscitent d'innombrables réflexions, tandis que, par ailleurs, des vues étendues, grâce auxquelles l'observateur parcourt la riche diversité de tant d'expériences humaines, rendent la lecture de cet ouvrage particulièrement attrayante. Ed. G. d'E.

L'ART ROMAN

par Louise Lefrançois-Pillion *(Guy le Prat)*.

Bonne étude d'ensemble de l'art roman (architecture, sculpture, peinture et arts mineurs) illustrée de nombreuses photographies. Plus on regarde ces documents, plus on est frappé par le caractère d' « internationale byzantine » que représente cet art que, impressionnés par les chefs-d'œuvres nés sur notre sol, beaucoup d'amateurs ont longtemps considéré comme purement français ou italo-français. On souhaiterait qu'une publication de ce genre fût complétée par un album de « filiations », de « sources » — où l'on rapprocherait les œuvres françaises des monuments et objets d'art syriens qui les ont inspirées — et où l'on remonterait même, au delà de Byzance, à ce mystérieux Hadda révélé par Hackin et à l'art du Gandara. M. T.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 636-3-47.

GRANDES ÉTUDES
- HISTORIQUES -

FERDINAND LOT
de l'Institut

LA GAULE

Avant la France était la Gaule...

Un vol. de 592 p. Prix : **250** frs.

RENÉ RICHARD
et
ALAIN DE SÉRIGNY

L'ÉNIGME D'ALGER

(8 novembre 1942)

Le récit, par deux témoins, de l'événement qui décida du sort de la guerre.

Un volume. Prix : **125** frs.

LIBRAIRIE
ARTHÈME FAYARD
PARIS